Au fil du mois ...

Prix de vente 10€ Novembre 2009

AUTOUR DE LA QUESTION *du sens*

numéro SPECIAL

CREAI

CREAI

Centre interRégional d'Etude d'Action et d'Information
en faveur des personnes en situation de handicap
et/ou d'inadaptation dans les champs social,
médico-social et sanitaire

Structure permanente de concertation et d'information dont le rôle est d'analyser l'ensemble des besoins des personnes en difficulté, d'élaborer des projets en partenariat avec les associations, les professionnels et les collectivités locales, d'être en liaison avec les administrations de l'Etat

Le CREAI est un partenaire indépendant, interface entre les pouvoirs publics, le secteur associatif et les usagers

Ses missions :

Observation Veille

Le CREAI est un pôle de convergence, lieu de partage d'expériences :

- *données démographiques relatives à la population des personnes handicapées.*
- *données relatives à l'environnement socio-économique pour aider à la détermination d'actions globales et de prévention*
- *données concernant les clientèles, les moyens d'accueil et d'aide et les modes de prise en charge*
- *études réalisées à la demande de ses partenaires sur les problématiques actuelles*

Expertise Conseil

Le CREAI apporte des conseils et aides techniques à ses partenaires :

- *aide à l'élaboration des projets d'établissements*
- *aide à l'organisation des services*
- *accompagnement des équipes éducatives à l'évolution des pratiques d'intervention en* ***regard des nouvelles réglementations***
- *avis techniques sur les projets (en vue des passages en CROSMS), réalisés par* ***l'Equipe Technique Expertale*** *du CREAI (ETEC)*

Animation

Le CREAI est un lieu de rencontre et d'échanges :

- *publications d'études*
- *groupes de réflexion thématiques*
- *journées d'étude, colloque*
- *rencontres interprofessionnelles*
- *organisation de conférence départementale et régionale*

Formation

Le CREAI est compétent dans :

- *la démarche d'évaluation interne avec l'outil PERICLES développé par l'ANCREAI*
- *la mise en place de formation ou groupes de travail sur des thématiques d'actualité comme : Le projet personnalisé, les écrits professionnels, les maltraitances…*
- *l'analyse des pratiques professionnelles,*
- *l'organisation de formations intra établissements à la demande des structures sur des thématiques préoccupant les professionnels, comme : le secret professionnel, les violences institutionnelles comment les prévenir, la mort en établissement et le deuil…*

Information

Le CREAI propose à l'attention des intervenants sociaux, des services publics, des associations, des étudiants et des familles :

- ***UN SITE INTERNET www.creai-pacacorse.com*** *« actualité médico-sociale régionale, nationale, le point sur les évolutions législatives et réglementaires, la vie associative régionale, des articles de fond, une rubrique emploi … , une revue thématique annuelle réalisée sur un thème d'actualité.*

- ***UNE BASE DE DONNÉES INTERRÉGIONALE*** *adresses, caractéristiques et prestations des établissements sociaux et médico-sociaux, des structures de psychiatrie et de l'Education Nationale, ainsi que les adresses des associations gestionnaires des régions PACA et Corse. Cette base fait l'objet de la publication régulière d'un Répertoire interrégional.*

- ***LA DOCUMENTATION*** *technique et juridique (plus de 4 000 titres), à disposition des adhérents du CREAI (Associations et établissements).*

- ***LA DIFFUSION D'OFFRES D'EMPLOI*** *sur le site internet du CREAI. Réception du public mardi et mercredi de 9 h à 12 h 30. Diffusion de listes d'établissements et services issues de la base de données.*

LE CREAI S'INSCRIT DANS UN RÉSEAU PARTENARIAL
CONSTITUÉ :

- des grandes associations et fédérations du secteur
- des Centres de Formation de la région et des autres Observatoires locaux
- des CREAI dans le cadre du CTNERHI et de **l'Association Nationale des CREAI (ANCREAI)**

CREAI PACA-Corse

6, rue d'Arcole - 13006 Marseille
Téléphones :
Standard : 04 96 10 06 60
Emploi-info : 04 96 10 06 66
Fax : 04 96 10 06 69
E-mail :
Secretariat général :
contact@creai-pacacorse.com
Documentation :
doc@creai-pacacorse.com
Emploi-info :
emploi@creai-pacacorse.com
Site : www.creai-pacacorse.com

sommaire

Editorial 1
Roland CANOVAS

Ethique et égalité comme fondements du sens de l'engagement social 3
Philippe PITAUD

Qu'est ce que le sens ? 6
Jacqueline BARUS-MICHEL

Crise du sens, articulation du sens et institution du sens 10
Augustin GIOVANNONI

Re-percevoir le sens de l'action médicale Petite promenade sensorielle avec Albert Camus 15
Dr Stéphane TESSIER

Contre la dérive du sens, le retour de l'adulte éducateur 21
Philippe GABERAN

La santé mentale en train de se faire A la recherche d'un sens démocratique 26
Christian LAVAL

Comprendre le sens, écouter la signifiance 33
Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT

Handicap et travail du sens chez l'enfant 39
Régine SCELLES

Ces enfants que l'on dit « institutionnalisés » De la rationalité sensible à la rationalité managériale 45
Loïc ANDRIEN

De la question du sens dans l'accompagnement éducatif 48
Joëlle LOISEAU-BLACHERE

Mensuel du Centre Inter-Régional Provence-Alpes-Côte d'Azur et Corse d'Etude, d'Action et d'Information en faveur des personnes en situation de handicap et/ou d'inadaptation dans les champs social, médico-social et sanitaire.
6, rue d'Arcole 13006 MARSEILLE
Tél. 04 96 10 06 60 - Fax 04 96 10 06 69
Emploi info : 04 96 10 06 66
E-mail : **contact@creai-pacacorse.com**
Site internet : **www.creai-pacacorse.com**
Directeur de la Publication : Docteur Monique PITEAU-DELORD
ISSN **1148-4047**
Imprimeur **CREAI** - Réalisation **PRINT CONCEPT**

Prix du numéro spécial 10€ + 3€ (frais d'expédition)

édito

La matière première des métiers du secteur social et médico-social, c'est l'Humain pris pour l'essentiel dans ses faiblesses, ses souffrances, ses contradictions, ses déficits, ses luttes pour vivre, parfois simplement pour survivre.

Plus que tout autre domaine professionnel, l'idée de l'engagement envers Autrui est omniprésente et se pose, de manière récurrente, la question du sens donné à cet investissement de soi comme dans des pratiques professionnelles et un quotidien, toujours passionnants, souvent déroutants mais dans tous les cas, témoignages d'un extraordinaire et permanent don de soi.

Ce numéro spécial annuel de la revue du CREAI Paca et Corse n'est pas consacré, cette année, par hasard, à la question du sens.

Il raisonne tel un écho aux préoccupations de notre temps et je voudrais remercier ici, les auteurs qui ont permis son existence.

Roland Canovas
Président du CREAI PACA et Corse

Formations du CREAI 2010

Les Politiques sociales : réformes et enjeux

- La loi du 5 mars 2007 réformant la protection de l'enfance
- La réforme de la protection des majeurs
- La loi 2005-102 : droits des usagers, projet de vie, compensation
- Le parcours de scolarisation : modalités et enjeux

Stratégie, Fonctionnement et Evaluation des Etablissements et Services

- Le projet d'établissement : Bilan
- Le projet d'établissement : réactualisation
- Démarche d'évaluation interne des établissements et services
- Amélioration de la qualité des services
- Rédiger son rapport d'évaluation interne
- De l'évaluation interne à l'évaluation externe
- Mettre en œuvre les R.B.P.P.

Accompagnement des usagers et pratiques professionnelles

- Sexualité, Institutions, handicaps
- Le projet personnalisé
- Le dossier social et médico-social.
- Responsabilité éducative ou les nouveaux contours du « risque éducatif »...
- Du projet de vie au plan personnalisé de compensation (GEVA)
- Evaluation des pratiques professionnelles
- Vieillissement et vieillesse de la personne handicapée
- Accompagnement en fin de vie : accompagner jusqu'au bout de la vie
- Vivre le deuil
- L'accueil en urgence
- Action éducative en internat
- Vie quotidienne et bientraitance
- L'autorité constructive : punition et sanction
- Comprendre, repérer, prévenir l'épuisement professionnel
- Comprendre et prévenir les situations agressives
- Accompagnement des pratiques professionnelles

Encadrement : fonctions et outils

- L'entretien annuel d'évaluation
- Mettre en œuvre une démarche compétence : la GPEC
- Accompagnement à la fonction de chefs de service et cadres intermédiaires

Pour toute demande d'information : 04 96 10 06 60 ou contact@creai-pacacorse.com

Ethique et égalité comme fondements du sens de l'engagement social

Philippe PITAUD[1]

« La parole qui mène au bien et éloigne des maux
guérit des peurs vaines celles des dieux et de la mort »
Lucrèce

«Tout homme (femme) a en lui son Patmos. Il est libre d'aller ou de ne point aller sur cet effrayant promontoire de la pensée d'où l'on aperçoit les ténèbres.
S'il n'y va point, il reste dans la vie ordinaire, dans la conscience ordinaire, dans la vertu ordinaire, dans la foi ordinaire ou dans le doute ordinaire, et c'est bien.
Pour le repos intérieur, c'est évidemment le mieux.
S'il va sur cette cime, il est pris. Les profondes vagues du prodige lui sont apparues.
Nul ne voit impunément cet océan là. Désormais il sera le penseur dilaté, agrandi mais flottant.
Il touchera par un point au poète et par l'autre au prophète. Une certaine quantité de lui appartient maintenant à l'ombre. L'illimité entre dans sa vie, dans sa conscience, dans sa vertu, dans sa philosophie. Il devient extraordinaire aux autres hommes.
Il s'obstine à cet abîme attirant, à ce sondage de l'inexploré, à ce désintéressement de la terre et de la vie, à cette entrée dans le défendu, à cet effort pour tâter l'impalpable, à ce regard sur l'invisible, et c'est ainsi qu'on s'en va dans les élargissements sans bornes de la méditation infinie»
Victor Hugo

Toute action et toute pensée humaine pose la question du sens qu'elle porte en elle-même comme du sens qu'elle donne aux pratiques de ceux qui "actent" d'une part et d'autre part, de ceux qui sont les bénéficiaires de cette même action.

L'intervention sociale et médico-sociale pose la question, en premier lieu, des souffrances endurées par les patients, les aidés et par là même du sens de ces souffrances comme du sens de l'action menée et dans cette perspective, de nos vies comme acteurs du social et du médico-social.

Ceci nous entraîne à dire quelques mots sur la Question du sens. Quel sens peut avoir le handicap, la maladie invalidante. Quel sens donner à cette vie jalonnée par les souffrances avec la mort qui se profile ? Mais avant tout, quel sens donner à la vie dans un monde où la profusion des valeurs énoncées, apparente plus la recherche que l'Humain mène, à un errement au sein d'un supermarché des valeurs plutôt qu'à un cheminement initiatique visant la conquête de soi ?
Ici, on souhaite rappeler que le sens de la vie ne peut-être considéré comme un seul objectif à atteindre mais relèverait plutôt d'une démarche globale d'existence. «Comment je vais vivre les autres et habiter le Monde qui m'entoure ? ». Dans cette dynamique de construction du SELF, chercher le sens de la vie c'est déjà donner du sens à sa vie et plus tard à sa mort lorsque le moment sera venu de passer dans l'envers du décor d'un monde qui n'aura peut-être été que virtuel sinon illusoire.

Ainsi, au moment où nos sociétés connaissent une crise des valeurs, crise relayée par la montée des intolérances, la question se pose également de promouvoir sinon de réinterroger la question du sens y inclus sous l'angle de l'Ethique.

Comment et en quoi l'éthique et la philosophie sous-jacente peuvent être garantes de la qualité de notre engagement ou tout au moins constituer les référents identitaires voire le "refuge" (au sens du lieu où l'on va se ressourcer pour ensuite reprendre la lutte) quand nous nous trouvons dans une phase de doute ou encore de remise en question par les porteurs de dogmes ?

Depuis le début des temps ou tout au moins de la civilisation occidentale, l'homme est à la recherche du Graal, ce calice perdu de la légende des siècles et des chevaliers du roi mythique Arthur.
Cette quête d'un objet sacré symbolique c'est également et avant tout, le symbolisme de la quête du sens, de ce cheminement humain sur les sentiers d'un Compostel intérieur censé permettre à l'être de dépasser ses passions et de contribuer par son œuvre personnelle à la construction de la Cité des hommes avant d'entreprendre celle de Dieu chère à St Augustin.

(1) Professeur associé à l'Université de Provence, Directeur de l'Institut de Gérontologie Sociale, Conseiller scientifique au CREAI PACA et Corse, coordinateur du numéro spécial de la revue du CREAI

Cette quête a commencé en des temps dits d'obscurité où, dans une Europe essentiellement chrétienne, Dieu semblait avoir abandonné les hommes.
C'est pour cela que les chevaliers de la Table ronde de la légende sont alors partis aux quatre coins du Monde connu à la recherche du Saint Graal et retrouver par là, le sens de toutes choses comme la Lumière qui éclairerait leur chemin, traçant ainsi un sillon d'espérance dans un monde plongé dans la nuit.

Après des années de guerre froide où les idéologies soviétiques d'une part et capitalistes d'autre part avaient pour un temps figé notre planète en un face à face angoissant qui avait le mérite de fixer aux tenants de chaque camp, un objectif et par là même un sens, sinon un raison d'être, un espoir de conquête pour les uns, d'évasion pour les autres, nous voilà, aujourd'hui, face à ce qui semble être, la fin d'un modèle dominant rendu tout puissant par la disparition de son adversaire, l'extension du communisme dans le monde.

La vague du capitalisme ultra libéral qui a envahi le monde depuis la chute du mur de Berlin et son accablement actuel (subprimes, scandales financiers, déprimes des marchés, suicides à répétition suite à l'escroquerie du siècle…) laissent sans réponse un très grand nombre d'individus qui avaient cru dans la toute puissance de l'accumulation des biens et de l'argent facile tout en ramenant au premier plan la question du sens.
La chute des Golden boys, des argentiers arrogants de ces dernières années et des politiques ultralibérales pose désormais la question lancinante du « A quoi bon tout cela et pourquoi ? ».
Face au déferlement matérialiste, le retour en force des questions essentielles à l'avancée humaine se traduit par le retour du religieux pour les uns, à la philosophie introspective pour les autres.
L'humain après avoir cru dans la toute puissance de l'économie, se tourne également désormais de nouveau vers l'aspect immatériel des choses comme pour exorciser et trouver réparation de cette longue étape de gabegie et d'accumulation de biens au-delà du nécessaire sinon du raisonnable.
La question de la pénurie, de l'appauvrissement ouvre le débat sur la futilité et amène chacun à réfléchir sur ce qui est nécessaire et sur ce qui l'est moins ; cette démarche ramène à une quête des valeurs essentielles et pose la question, à jamais éternelle, du sens de la vie pour chacun d'entre nous.

C'est sur cette question fondamentale du sens donné au faire et à l'agir mais également au savoir-faire comme au savoir-être que nous désirons nous pencher dans ces lignes; ceci en prenant en considération le champ social et médico-social.
En effet, ce secteur s'il n'est pas « menacé » fondamentalement car les misères, les exclusions et les souffrances apparaissent définitivement insolvables, voit pour les acteurs la nécessité de se questionner sans relâche sur la finalité de leurs pratiques comme sur leurs objectifs mais également sur l'aspect mythe de Sisyphe des actions et des autres interventions de prise en charge des populations en difficultés.

Cette finalité, nous voulons la penser en replaçant la démarche éthique en son centre avec en arrière plan, un rappel de l'idéal républicain qui est celui de l'égalité et qui pour nous, donne du sens sinon de la cohérence à la démarche sociétale.
Mais avant, faut-il rappeler que les humains disposent de « modes de connaissance » pour penser la réalité : l'un en termes physiques de « cause et effet », l'autre en termes psychologiques « d'agent » porteurs d'intentions.
Les psychologues nomment « agentivité » (fait d'être un agent) le fait de se concevoir soi-même ou d'autres personnes comme des êtres porteurs de buts et d'intentions (J.F. Dortier in Sciences Humaines N°206 – 2009)

En termes d'approche médico-sociale, la confrontation à Autrui nécessite souvent une interprétation de la réalité des autres telle qu'elle est présentée par eux-mêmes dans une perspective de négociation des effets attendus.
Nous pouvons dire avec Ricœur que « l'interprétation est le travail de la pensée qui consiste à déchiffrer le sens caché dans le sens apparent, à déployer les niveaux de signification impliqués dans la signification littérale (P. Ricœur - Le conflit des interprétations – le seuil, 1969)

Dans cette dynamique, on retiendra que "L'éthique est ce que l'on fait avec un sens. Elle est donc le fruit d'un triple mouvement que nous qualifierons d'apprentissage du choix et l'art de s'y tenir intelligemment. L'éthique est d'abord cette volonté d'analyser notre société, notre environnement, d'en saisir ses phénomènes de fond, de distinguer l'essentiel de l'accessoire pour mieux se défaire de cette dichotomie"

C'est dire que l'éthique élève le débat sur tout ce qui concerne l'Homme. En questionnant l'homme, elle fait appel aux ressources humaines, celles qui lui sont spécifiques, c'est à dire la pensée, l'intelligence, le cœur, la parole, la liberté de choix, la foi.
Il est donc indispensable que toute action dans la Cité et l'action médico-sociale, plus que toute autre, soit sous-tendue par une croyance, une éthique. Celle-ci doit être commune et reconnue par tous les acteurs du projet.
Le projet d'une société égalitaire, "référence ultime", "valeur suprême », relève, d'un projet à la fois individuel et collectif, " unifiant ainsi les motivations de toutes et de tous, dans un même sens.

C'est cette croyance en un projet commun possible comme dans sa mise en œuvre qui donne la vraie couleur de l'engagement en faveur de la justice sociale dans la vie publique, détermine l'éthique des acteurs-citoyens et génère la spécificité du projet humaniste, républicain.
A ce niveau, l'Ethique exprime la motivation suscitée par la croyance, elle traduit son utopie qui consiste, non pas à changer de société mais à changer la société.
L'idéal républicain se trouve questionné par la démarche éthique en ce sens qu'elle contribue à la restructuration de ce dernier lorsqu'il se trouve mise en cause voire menacé par l'évolution d'une société où les valeurs de référence communes nécessaires à l'édification d'un consensus social sont en pleine mutation, d'une part et où les inégalités sociales s'aggravent, d'autre part.

Comme le note Coutty dans le Monde de l'éducation de Mars 1997, la déréglementation, la mise en cause des services publics, qui tout le moins, assurent l'égalité des citoyens vis à vis des besoins fondamentaux menacent les fondements mêmes de la République et dans cette perspective, c'est moins les religions que le nouvel ordre marchand qu'il faut désormais combattre.

Cela pose également la question de la démocratie qui peut faire illusion. Elle est le cadre favorisant la mise en route d'un système de société au service du bien commun. Tout reste à faire et on ne doit pas oublier qu'il s'agit là du moins mauvais des systèmes ; ceci devant nous inciter à une vigilance particulière.

Ce n'est donc plus la religion en tant que telle qui serait l'adversaire et qui mettrait la démocratie en danger mais le système marchand actuel : le profit pour soi.
Nous pensons en particulier, à ce stade de notre réflexion à cette phrase d'Einstein qui prend, si l'on peut dire, tout son sens : « Le Monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal, mais par ceux qui les regarderaient sans rien faire ».

Pour Raffi, un service est laïc lorsqu'il est au service du peuple, accessible à tous, en continu et sans discrimination tenant à la race, à la richesse ou à la religion...c'est le service public qui de toutes parts, est remis en cause à la fois par la pression libérale, par la montée des intégrismes mais également par la déliquescence de certains comportements individuels.

Ainsi, défendre le principe d'égalité comme l'accès aux droits et l'accès aux soins par exemple, c'est aussi et surtout, à notre sens, introduire sinon réintroduire le questionnement éthique dans l'intervention associative d'une part et dans le service public d'autre part et donc dans la vie publique, plus généralement.

Il faudrait plus de rigueur et d'exigence, d'exemplarité enfin, de la part de ceux-là même qui prétendent servir la République que ce soit au niveau de l'Etat ou des collectivités territoriales ou encore dans la mouvance associative et peut-être moins de tolérance en terme de mille et unes petites démissions voire d'auto-arrangements méprisants pour ces mêmes services publics ou associatifs, au quotidien, comme en direction des populations auxquelles ils s'adressent, notamment celles en souffrance.

L'éthique envers et contre tout, est l'un des outils de la lutte pour faire entendre la voix de l'idéal républicain en faveur de la prise de conscience et de la défense de la dignité humaine.

Mais l'éthique sous-tend une adhésion à une Règle commune; une Règle dont chacun de nous a la charge puisqu'il en est le porteur d'une petite partie et que quelque part, il est aussi le garant de l'engagement des citoyens qui l'entourent.
En fin de compte et dans cette dynamique, chacun peut faire sienne la réflexion du philosophe Gomez-Muller (1999) à savoir que le " sens émane de l'inter-subjectivité et, qu'en dernier lieu, c'est l'autre qui me justifie." Enfin, on dira avec Gaberan (2003) que "le refus de prendre le risque de penser l'autre, à la fois comme ressemblant et comme dissemblant, c'est aussi et surtout le refus de s'engager plus avant vers la démocratie".
A ce propos, et pour conclure, nous ferons nôtre ce que nous dit Camus (1951) pour lequel " l'histoire ne peut plus être dressée alors en objet de culte. Elle n'est qu'une occasion, qu'il s'agit de rendre féconde par une révolte vigilante".

La question du sens est à la croisée de ces formes de questionnements: existentiel dans le rapport à soi, au sens que l'on veut donner à son existence et éthique, dans le rapport à l'autre ; qui m'impose et me « dérange » m'invitant à réfléchir ce que je veux agir (paroles et/ou actions) sur lui.

Bien heureusement et sur le chemin de notre recherche intérieure, nous avons toute notre vie pour alimenter ce questionnement et trouver à chaque étape, le sens qui éclairera la direction à prendre pour notre meilleur être en devenir comme pour agir mieux en faveur de ceux et celles que nous servons.

Qu'est ce que le sens ?

D'où vient le sens ? Qu'est ce qui fait le sens ? A quoi tient le sens ? A quoi sert le sens ?

Jacqueline BARUS-MICHEL[1]

INTRODUCTION

Le sens fait partie de ces concepts qui ne se définissent que par eux-mêmes. Sens, renvoie à
- la perception que nous avons du monde environnant, par l'intermédiaire de notre corps (les organes des sens) qui débouche sur sensation et intuition («je sens bien que…»),
- une orientation ou une direction indiquée ou souhaitée (dans quel sens aller),
- une signification attribuée à des objets de notre pensée (quel sens cela a-t-il ?).

Bien que cette dernière semble nous intéresser plus particulièrement ici, les trois acceptions ne sont jamais réellement indépendantes les unes des autres comme on peut l'entendre dans la phrase «Je sens où tu veux en venir en disant cela».

Les équivalences sont multiples qui essaient de préciser la notion, trahissant la difficulté d'une définition. On peut déjà dire par exemple que signification et sens ne sont pas vraiment synonymes bien qu'employés couramment l'un pour l'autre.

Pas de sens sans conscience, les choses ne prennent de sens que pour la conscience qui les considère, que cette conscience le leur donne ou qu'elle reconnaisse celui que d'autres lui ont donné. Le sens apparaît comme un contenu langagier pour la conscience qui le déchiffre, l'entend ou le crée. Pas de sens sans référence consciente ou inconsciente à un langage. Le sens suppose un langage, une symbolisation, c'est-à-dire un enchaînement de signes selon un code, porté par la nécessité psychique de se dire dans son existence, son identité, son désir, de transmettre cette expression et d'en recevoir reconnaissance. Le sens suppose l'autre qui accueille ce message. L'énoncé est la forme langagière sous laquelle le sens se délivre, une idée en est la représentation intellectuelle toujours susceptible d'être parlée.

La signification, elle, semble le résultat d'une action de déchiffrement des signes et des traces du langage : la signification d'un mot renvoie à son étymologie ou à son emploi dans un contexte donné, tandis que le sens est lié au texte dans son ensemble et à la reconstitution de l'intention de l'auteur.
Non seulement le sens n'est jamais indemne de la sensibilité particulière à l'être conscient, toujours impliqué, mais il est toujours sa production ou traduction, si bien qu'il lui est très difficile d'en garantir l'objectivité et d'affirmer qu'il en exprime ou entend la vérité originale, quelles que soient les règles par lesquelles il se contraint.

L'inadéquation entre l'intention de signifier et l'expression est impossible à réduire. C'est le même problème que celui de la différence entre signifiant et signifié, entre représentation et réalité, distance dans laquelle la vérité se perd.
Les sciences se sont donné des règles contraignantes pour réduire cette distance au maximum. Les mathématiques collent au plus près aux lois universelles, mais, du même coup, prennent la démonstration, l'élucidation du processus, pour le sens.
Dans les domaines de la pensée scientifique, pour se saisir d'une réalité spécifique, la production de sens oblige à la recherche de l'exactitude. Alors que dans les domaines artistiques prédomine le souci de la justesse sensible de l'expression pour traduire une réalité intérieure aussi bien qu'extérieure. Les sciences humaines conjuguent des niveaux de sens pour s'efforcer de restituer la complexité de l'humain.

INTERPRÉTER LE SENS

L'interprétation suppose que le sens ne soit pas accessible directement, soit par défaut d'expression ou de perception, soit par la complexité de sa production : il a plusieurs destinataires, plusieurs visées (stratégie), plusieurs références, il comprend plusieurs registres (connus et inconnus, conscients et inconscients).
La difficulté se double de ce que le sens n'est jamais interprété que selon les paradigmes propres à l'interprète (auditeur ou lecteur), sa sensibilité, sa culture, ses

(1) Professeur émérite – Université Paris 7.
Laboratoire de Changement Social
j.barus@orange.fr

références théoriques… lui-même ne peut que supposer les paradigmes de celui qu'il essaie d'entendre, d'où les explications de texte, les gloses, les malentendus… l'herméneutique et … la psychanalyse !
La nécessité et le désir d'exprimer et d'entendre, de faire sens et d'être sensé ne sont pas toujours supportables : la peur de soi, la peur de l'autre, inhibent la parole comme le désir, enfoui dans l'inconscient. La culpabilité, la honte, le refoulement rendent le sujet incapable de supporter l'expression du sens à quoi son désir le pousserait. Irrépressible, la parole ressurgit sous forme disloquée dans les lapsus, les rêves, les actes manqués, sous forme de symptômes, de troubles du comportement, voire de délire. De là, en psychanalyse, le recours à l'interprétation qui prétend aider le sujet à reconstituer ce discours mutilé et retrouver l'itinéraire de son désir comme la liberté de construire le sens de son expérience.

Le sens suppose un déchiffrement, soit une lecture, soit une écoute, que l'on peut entendre comme une analyse : déconstruction, reconstruction et appropriation aboutissant à la compréhension, à un consensus ou à l'illusion que le sens est partagé.

L'explication n'est pas accès direct au sens en soi, mais élucidation du système de production des énoncés, des lois qui y ont présidé, rationnels ou pas, logiques ou pas. Elle ne délivre pas le sens, mais les procédures qui ont présidé à sa construction et contribuent à l'éclairer.

Avec l'intuition, au contraire, la part de l'analyse est escamotée au profit d'un mouvement d'identification à l'idée même abstraite où l'on retrouve sensibilité et sensualité. La métaphore utilise justement le déplacement sur des images, faisant appel aux émotions et aux affects pour faire apparaître le sens sous un nouveau jour, le faire sentir. La métaphore présente une analogie imaginaire ou structurale avec l'énoncé original qui permet de se représenter les idées.

LA NÉCESSITÉ SUBJECTIVE DU SENS

L'animal humain est doté de conscience, c'est un sapiens sapiens, il se sait penser, il reconnaît sa propre subjectivité et peut la prendre pour objet. Non seulement il se représente le monde pour agir sur lui, il pense, mais il travaille ces représentations, prend sa pensée pour objet, la formule et la transmet pour former une représentation de lui-même, de ses désirs, les partager, obtenir de la reconnaissance, de la coopération, gagner en efficacité et en jouissance.
Conscience, pensée et langage sont structurellement solidaires. L'être humain est sujet en tant qu'il dit «je» ou «nous», s'énonce à travers la récapitulation de son expérience, l'appropriation des éléments de son présent, l'affirmation de ses projets. Le sujet ne cesse de construire du sens, ce qu'il prétend être, faire et vouloir selon les représentations de lui-même, des autres, des choses et du monde qui le constituent dans une identité singulière.
On peut ainsi dire que le sens est cette construction de l'expérience, sa mise en langage constante qui exprime le sujet comme être désirant et lui fraie un chemin dans son univers. Le sens est le discours tenu par le sujet, son travail personnel de représentation, «ce que je veux dire», aussi ce dont il fait lecture comme étant le discours des autres explicite ou pas, «ce qu'ils veulent dire». Cependant, le sens est souvent aussi un discours qu'il ne reconnaît pas comme sien et attribue à la réalité du monde, à la nature qui en seraient dépositaires. Depuis Freud, on admet que «ça» est aussi comme un autre qui parle à travers le sujet qui ne le reconnaît pas : de l'inconscient.

Le sujet humain ne vit pas dans l'immédiat selon des stimuli-réponses ni des montages instinctuels qui rendent prévisibles les comportements individuels et collectifs, une fois connus l'environnement circonstanciel et les dispositions antérieures. Les sujets vivent dans le monde de représentations qu'ils ont forgées en utilisant la mémoire de leurs expériences passées pour travailler la réalité présente et afin de construire l'avenir qu'ils souhaitent.
A chacune de ces étapes l'imaginaire est présent : dans le souvenir (image de ce qui fut), la praxis (invention de l'acte transformant la réalité) et le projet (vision des objectifs). De même la socialité historique (produite et transformée) qui est le propre de l'homme suppose le symbolique, la structure langagière, c'est-à-dire l'arrangement codé de signes qui sont des images d'images. Imaginaire et symbolique articulent les représentations en significations pour les individus comme pour les groupes. Les uns comme les autres ont l'irrépressible besoin que les choses aient un sens.

SENS ET RÉALITÉ

La réalité n'a pas en soi de sens, elle est hasard et nécessité, traversée de déterminismes muets, se présentant d'abord au sujet comme obstacle, chaos, que ses re-présentations vont s'appliquer à transformer. La réalité en soi ne veut rien dire, n'a pas d'intention signifiante, ce sont les hommes qui se donnent des représentations du monde pour pouvoir vivre, faire avec ou transformer cette réalité, construire leur univers. Ce sont eux qui prêtent du sens à la réalité.
La réalité est là, elle obéit à des lois qu'elle-même ignore, dont les sciences essayent de comprendre, non le sens, mais les lois auxquelles elle est soumise, afin de s'y ajuster ou de les maîtriser pour des applications, et réalisations diverses, conformes aux intentions des acteurs-producteurs.
La pensée s'efforce de pallier l'absence première de sens, elle intervient pour donner sens au chaos des perceptions, sensations, émotions qui naissent dans un monde, certes déterminé, mais sans signification, où seuls les humains en élaborent. C'est un besoin irrépressible de tricoter du sens, abstrait ou pratique, selon les capacités singulières, de mettre des mots sur tout ce qu'on vit, fait ou veut. L'homme fabrique du sens pour vivre, se battre contre le hasard et la nécessité, il lui faut relier les données de l'expérience pour ne pas être insensé. La folie résulte de l'impuissance à mettre une cohérence suffisamment souple dans les données de l'expérience.

LE SENS DU SENS

L'effort de construire du sens permet d'enchaîner les éléments de l'expérience, actes, relations, émotions, représentations, d'y mettre un ordre qui procure l'équilibre subjectif et physiologique et adapte à l'environnement. Le désir passe par une parole qui lie des représentations reprenant la réalité pour la maîtriser à travers les échanges, pratiques, reconnaissances qu'elles permettent.

Le sujet donne des significations à son expérience, lie les éléments de l'expérience pour en construire la direction, l'intention, les projets, les justifications (histoire, présent, futur) de sa vie et de la vie en général.

Le sens se résume alors aux formes et modes de relations que le sujet construit avec la réalité, les autres et lui-même, selon les représentations qu'il en a. Les cultures et les civilisations, les religions, les arts, les pensées, les sciences en sont les fruits.
A l'échelle de l'individu, le sens est la prétention subjective de construire consciemment ou inconsciemment «ce que ça veut dire». Né du désir, de l'investissement libidinal de comprendre, de maîtriser, de faire, de jouir. On y retrouve le projet de soi, de produire son histoire en même temps que de donner une figure abordable au monde. Il s'agit de dire, de mettre en langage manipulable, échangeable, transmissible, les éléments de l'expérience pour leur donner de la cohérence.

Certes, les humains sont traversés par la réalité, pétris de réalité, enserrés dans les lois de la nature qui les font pesants et mortels, mais la conscience qu'ils en ont et leurs capacités imaginaires et symbolique leur ouvrent un espace de réflexion, de choix, de liberté, de création et de maîtrise relatif dans lequel ils peuvent produire leur propre histoire, donner du sens à leur vie. Les hommes n'obéissent pas qu'aux lois de la nature et de l'espèce, ils les apprennent assez pour les transgresser et s'inventer.

Ou bien le sens est une élaboration constante du sujet qui agence les éléments de son expérience, les représentations de son histoire, de ses actes, de ses relations, de ses projets et ses désirs pour leur donner ou leur trouver une cohérence qui reflète sa singularité, son identité, et le fasse auteur responsable de son expérience, de son parcours et de sa trace. Il tâche de répondre du pourquoi et du comment de ce qu'il veut, de ce qu'il est et de ce qu'il fait.
Ou bien le sujet accepte le sens qui lui est dispensé ou imposé de l'extérieur dans le milieu qui est le sien. La religion a toujours eu cette fonction, elle dit le pourquoi, les causes et les conséquences, donne des solutions pour se mettre dans le Sens dont le grand faiseur est Dieu. Mais il y a d'autres canaux : tous les systèmes et les théories, philosophiques, morales, idéologiques et scientifiques par lesquels les sociétés prodiguent des explications et préconisent des conduites pour donner du sens à l'incohérence dans laquelle sont tombés ou risquent de tomber les animaux parlants. «Voilà ce qui vous arrive ou risque de vous arriver, pour quelle raison et voilà comment vous en prémunir». Le sens dispensé peut-être plaqué autoritairement ou selon des normes laxistes, écraser le sujet ou n'avoir que peu d'effet ou même susciter des rejets.

CULTURE DU SENS

Il semble y avoir des thématiques quasi universelles de la pensée, comme la pensée religieuse, morale, esthétique qui poussent les humains à interroger et élaborer des notions qui leur sont relatives, y associer des injonctions ou des interdits. On leur doit les efflorescences de la créativité qui enrichissent les cultures, que ce soient des figurations sacrées, des mythes, des productions artistiques, des philosophies… On peut penser que, sur la base de fantasmes communs à l'humanité, nés du désir, de l'angoisse et des premières expériences, sensations et émois heureux ou malheureux que ces fantasmes conjuguent, ces thématiques développent des constructions qui donnent du sens à ce que vivent les humains, leur permettent d'ordonner et rendre significatifs leurs rapports entre eux et à toutes choses, y compris à l'incompréhensible comme la mort.
Les pensées religieuses, éthiques, philosophiques, politiques, esthétiques définissent les valeurs telles que le beau, le bien, le vrai, le juste, l'acceptable, le souhaitable qui, à leur tour, permettent de désigner des buts ou de proscrire des actes et même des intentions. Au sein de ces thématiques quasi universelles, la pensée, selon la particularité des groupes, combine, tricote des représentations pour faire du sens, le systématiser, répondre au pourquoi, au pour qui et au comment du rapport au monde.

Pour lui donner du sens, re-fabriquer un monde qui fournirait ses recettes, les humains ont de tout temps inventé les dieux, mythologies, religions, «grands récits» : ceux d'une histoire construite pour dire le sens qu'il faut voir dans la réalité, fût-ce aux dépens de la raison et de la science. Un tel projet a, par exemple, trouvé une forme condensée dans l'intelligent design : un Etre extérieur à cette réalité, un Dieu, l'aurait volontairement créée avec des objectifs dont les humains seraient les destinataires. Ces récits servent de bouche-trou à la question «Qu'est ce ça veut dire tout ça, quel sens ça a, quelle attitude devons-nous adopter par rapport à ce qui nous est ainsi adressé, pour nous en tirer au moindre mal et au mieux de nos intérêts ?». Dès lors, il ne s'agit plus que de déchiffrer le message, de s'y conformer, puis, selon, de remercier, adorer, obéir, réparer, expier …

Les humains ne veulent pas savoir qu'ils ont inventé Dieu et non l'inverse, ça les remettrait devant ce que Monod appelle le hasard et la nécessité, l'absurde, l'aveugle des lois qui les traversent mais ne les voient pas, l'absence de sens… l'angoisse existentielle.

Les sociétés organisent plus ou moins radicalement (régimes) un sens collectif, fait de représentations, de normes, reflété dans leurs institutions, leurs pratiques et échanges et leurs productions. Les mythes, religions,

idéologies, philosophies, théories scientifiques façonnent les cultures et les pratiques. Suivant que ce sens est plus ou moins vivant, créatif, laisse plus ou moins de jeu à la subjectivité et favorise une solidarité ouverte, les membres de la collectivité sont plus ou moins à l'aise.

Les mythologies, les religions, les idéologies, les options politiques, les hypothèses ou les théories scientifiques, les productions utilitaires, les créations artistiques, les normes et coutumes sociales, ont toutes concouru ou concourent encore à donner du sens à l'expérience, c'est-à-dire à soi-même, au rapport aux autres, aux choses et au monde.

PERTE DU SENS

Dans la société hypermoderne, croissance et technologie ont créé des changements brutaux, modification de l'espace et du temps, prolifération de l'information, multiplication des sources d'excitation, concomitants d'une amplification du manque (tout ce qu'on n'a pas encore). L'élaboration du sens de l'expérience est étouffée par l'avidité de jouir, née d'une société de production et de consommation, dont les membres sont illusoirement comblés. Ils souffrent, en même temps, de la perte des repères, des violences, de la précarité et de l'insécurité. Les crises succèdent à la jouissance ou à sa promesse. Les individus sont en perte de sens et se tournent vers des sens préfabriqués qui donnent des recettes simplistes aux vertus intégratives qui font justement la fortune des intégrismes.
Les humains ne trouvent d'équilibre suffisant (ou peut-être de bonheur) que dans la possibilité de rendre significative leur expérience, ce qui est un travail constant et jamais abouti.
L'état de bien-être suffisant pourrait se définir par la capacité d'un sujet de donner du sens à son expérience, que cela soit ressenti sur le mode de la pensée réfléchie ou sur le plan intuitif et émotionnel.

La souffrance, qui intègre la douleur, naît de l'incapacité de donner du sens à son expérience, de ne plus comprendre de quoi on est la proie ou la victime (ce que ça veut dire), ce qui entraîne des symptômes subjectifs et/ou organiques, individuels et/ou collectifs. L'effort de construire du sens permet d'enchaîner les éléments de l'expérience, actes, relations, émotions, d'y mettre un ordre qui procure l'équilibre subjectif et physiologique.

L'essence de la souffrance est là, dans notre immersion dans l'absence de sens, un univers qui va son train, auquel nous sommes soumis sans qu'il tienne compte de nous, et pour cause, il ne nous sait pas, il n'a ni conscience ni sentiment (l'océan qui m'engloutit, le rocher d'où je tombe, le virus qui me contamine y sont pour quelque chose et n'y sont pour rien, mais cela soulagerait d'établir «la faute à qui ?», de trouver un responsable coupable).
Le sujet est pris dans un discours qui s'est tenu avant sa naissance dans lequel il est venu loger ses propres paroles (on est parlé), un sens déjà fait qui s'impose et fait sens en lui à son insu (cf. La promesse de l'aube, de Romain Gary), tisse son destin.

Il y a aussi des mensonges, des silences qui font des égarements, des trous impossibles à raccommoder, qu'il est impossible de remplacer par des paroles vraies, ayant du sens pour soi. Seuls les symptômes sont les traces de ces sens perdus, les somatisations, les troubles du comportement. La souffrance est une perte du sens, un trou d'angoisse, les addictions semblent combler le vide. A moins, quand on n'y comprend plus rien, de sombrer dans la dépression ou même préférer la mort.

LES SCIENCES ET LE SENS

Les sciences humaines cliniques travaillent avec le sujet sur les processus sociaux, personnels, inconscients selon lesquels le sujet donne sens à son expérience ou non. Les thérapies tenant compte de la complexité et des interdépendances du psychique, du social et de l'organique, permettent de dénouer les nœuds de sens et de non-sens, les contresens dans lesquels le sujet est piégé et de retrouver le fil du discours intérieur.

Les sciences dures, quant à elles, s'attachent à formuler les lois qui déterminent tous les phénomènes qui constituent la réalité. Elles ne s'autorisent que des preuves qu'elles avancent et du taux de prédictibilité. Les lois étant dépourvues d'intention, sont, mais ne disent rien, les connaître permet de s'y adapter ou d'en tirer le meilleur parti possible, de les faire jouer pour des applications qui rendent la vie plus facile ; la technologie permet de les mettre au service de l'homme, de domestiquer la nature. Mais, au-delà des représentations qu'il s'en donne, l'homme achoppe toujours à un irréductible dépourvu de sens, son appartenance à la réalité qu'il a cru maîtriser et que l'imaginaire à drapé dans ses voiles.

Références bibliographiques

Barus-Michel J. *(2004) - Souffrance, sens et croyance. Toulouse, Erès*

Freud S. *(1927) - L'avenir d'une illusion. Paris, PUF, 2004*

Monod J. *(1970) - Le Hasard et la Nécessité. Paris, Le Seuil*

Saussure F. de *(1913) - Cours de linguistique générale. Paris, Payot 1995*

Crise du sens, articulation du sens et institution du sens

Augustin GIOVANNONI[1]

La question du sens se prête mal aux définitions. Le critérium des idées claires et distinctes semble condamner, en principe, une idée de ce genre qui se refuse à toute délimitation de frontière comme à tout agencement interne d'éléments constituants. Le paradoxe de l'idée de sens, c'est qu'elle ne peut pas être un concept, tout au moins, si l'on entend par concept une structure abstraite, susceptible d'une description et d'une résolution exprimable en une loi ou un schème dynamique de constitution.

On trouve cependant dans la philosophie contemporaine un certain nombre de tentative de réponses à cette question, dont aucune n'est pleinement satisfaisante, probablement parce que l'application des méthodes des sciences de la nature au comportement humain individuel et collectif n'a pas donné de résultats comparables à ceux obtenus par la physique et la chimie par exemple et que langage et sens sont, à divers niveaux, en relations étroites. Il suffit, pour s'en convaincre, de définir les traits caractéristiques du langage pour voir apparaître la question du sens : - le langage en acte n'est pas tourné vers lui-même mais vers le monde à dire ; - le langage n'est pas privé, il suppose une entente intersubjective. Le fait de s'adresser à quelqu'un n'est pas un accident survenant au langage mais il lui est essentiel de se dire dans la communication ; - le discours possède une infinité interne, coextensive à celle de la raison elle-même. Le point remarquable est ici l'émergence du langage du sens, en dépit du caractère éphémère des faits de parole. L'événement du langage ne représente pas le sens mais il le manifeste.

Cette distinction entre la représentation du sens et sa manifestation, introduite par Hegel est au cœur de l'herméneutique de Gadamer et de celle Ricœur. Gadamer[2] par exemple définit le sens comme la notion la plus difficile à déterminer correctement. Présupposant la distinction entre signifié et référent, il soutient que le sens est la détermination spécifique du référent, l'affinité entre sens et signifié posant de redoutables problèmes linguistiques et logiques. Ricœur[3] de son côté consacre une partie de son œuvre à une comparaison entre théorie du récit et théorie de la métaphore, l'une et l'autre ayant affaire à des phénomènes d'innovation sémantique. Dans les deux cas, du nouveau - du non encore dit, de l'inédit - surgit dans le langage : ici la métaphore vive, c'est-à-dire une nouvelle pertinence dans la prédication, là une intrigue feinte, c'est-à-dire une nouvelle congruence dans la mise en intrigue. La métaphore vive et la mise en intrigue sont comme les deux fenêtres ouvertes sur l'énigme du sens et de la créativité.

Le sens semble cependant nous échapper, ni déjà donné ni identifiable à une sémantique du nouveau : il est moins ce qui est ou ce qui peut être, que ce par quoi tout ce qui est et peut être est effectivement ce qu'il est. Bref, le sens est la condition *a priori* de possibilité de tout ce qui peut devenir. Rien d'étonnant à ce qu'il glisse entre nos mains, en dépit de nos tentatives de le saisir dans une possession intelligible. Le sens ne nous offre aucune prise, parce qu'il est au-delà de toute détermination. Il est, comme question, indispensable à l'efficacité de la réflexion, nécessaire pour penser en vérité notre insertion dans l'histoire et vital pour intervenir activement dans la crise de notre civilisation.

On peut retenir les traits suivants concernant la précompréhension de l'idée de sens : - le sens est une direction. Il faut l'entendre ici comme sens d'orientation, vecteur structurant la vie d'un individu ou d'une collectivité. Le sens conserve quelque chose de la forme, mais comme détermination dynamique dont la forme précise sera le résultat ou le devenu. Une vie privée de sens est une existence qui perd la distance entre la recherche et l'appréhension, qui perd le sens du mouvement, de ce vers quoi s'oriente un sujet et qui en indique l'intentionnalité. Le sens est également une tâche, elle se présente comme une fin à réaliser, un idéal à atteindre où coïnciderait à la limite ce qui est et ce qui connaît. Le sens peut être aussi l'envers d'un élan qui, se retournant vers les choses pour les mesurer à soi, les trouverait insuffisantes et mesurerait l'inadéquation entre la forme de sa réalisation et sa possibilité réelle ou effective de réalisation.

Le sens n'est donc pas une notion de tout repos. Il semble même qu'elle se refuse à tout éclaircissement absolu. Cependant si l'idée de sens perd sa pertinence dans

(1) *Université de Provence*
(2) *H. G Gadamer, Vérité et méthode, Paris, Seuil, 1976.*
(3) *P. Ricœur, Du texte à l'action, Essais d'herméneutique, II, Seuil, 1986.*

l'universalité vide d'un concept, *elle devient éclairante quand on l'envisage à partir d'un horizon* : on ne déduit rien d'un horizon mais on avance à partir de lui. Mais que vienne à manquer l'horizon de sens, c'est l'unité de notre rapport au monde qui est ébranlé. C'est cette perte d'horizon qui caractérise les malaises de la modernité.

LA CRISE DU SENS

Dans la société et la culture contemporaines, la crise du sens a pris plusieurs formes dont l'étude a fait l'objet d'analyses devenues classiques. En simplifiant à l'extrême, on tient à la suite de Lyotard[4] pour crise du sens l'incrédulité à l'égard des métarécits. A la crise du dispositif narratif de légitimation correspond notamment la crise de la philosophie métaphysique, et celle de l'institution universitaire qui dépendait d'elle. La fonction narrative perd son crédit, quel que soit le mode d'unification qui lui est assigné : récit spéculatif, récit d'émancipation, sens de l'histoire, grands buts et grands périples. On n'a pas suffisamment insisté sur le fait que le sous-titre de *La condition postmoderne* était « rapport sur le savoir », c'est-à-dire une interrogation sur le lieu de la légitimité du savoir, après la fin des récits - ceux liés à la réalisation de l'esprit, à la société sans classes, à l'idée de progrès, la mondialisation heureuse ou la fin de l'histoire. La crise du sens prend ainsi la forme d'une crise du savoir scientifique. Celle-ci ne provient pas d'une prolifération fortuite des sciences mais de l'érosion interne du principe de légitimité du savoir, érosion à l'œuvre dans le jeu spéculatif et le triomphe de la technique et de l'organisation. Avec l'informatisation se met en place un instrument de contrôle et de régulation du système du marché, étendu jusqu'au savoir lui-même et exclusivement régi par le principe de performativité. Un tel système fonctionne avec efficience, il se conduit comme un pouvoir ordinaire, dont le comportement est réglé en homéostase : instrumentalisation des Etats par les grandes entreprises, *imperium* transcontinental des affaires, nébuleuse incontrôlable de nouveaux montages boursiers, instances internationales vides de sens mais non d'utilité technocratique. La vie elle-même est redéfinie à partir de normes visant l'amélioration de la compétence du système en termes de puissance. Une société uniquement soucieuse d'efficacité oublie que le mot de savoir ne se réduit pas à un ensemble d'énoncés dénotatifs mais que s'y mêle les idées de savoir-faire, de savoir-vivre, d'écoute, etc.… S'il y a crise, c'est que notre société oublie que le savoir n'est pas seulement ce qui rend quelqu'un capable de proférer des énoncés dénotatifs, mais aussi ce qui lui permet de s'interroger sur la sagesse éthique (la justice et le bonheur), la sensibilité auditive et sonore (beauté sonore, chromatique) et les critères d'efficience compatible avec la liberté humaine. La biologie moléculaire et les nanotechnologies ne nous apprennent pas l'art d'aimer. Conséquence : le pouvoir moderne fonctionne à l'accumulation du savoir et à l'édiction universelle de la norme comme le suggère Foucault[5].

La crise du sens suppose que nous analysions également le rapport complexe des modernes à la durée, et notamment pour nous européens, à un « passé » qui n'est pas passé, qui n'est même pas là « comme blanc, absence, *terra incognita* » ainsi que le remarquait Lyotard[6], mais qui est pourtant présent, un passé qui ne passe pas. Je le ferais en confrontant deux textes : la conférence dite de Vienne donnée en 1935, le 7 mai 1935 par Husserl - « la philosophie et la crise de l'humanité européenne »[7] -, dont je reprends partiellement le titre, et un article de Jacques Derrida, écrit quelques mois avant sa mort, « le monde des lumières à venir »[8]. Soixante-dix ans séparent ces deux points de vue, mais un même fil conducteur les relie : *la crise de l'existence européenne*. Dès le début de sa conférence, Husserl évoque, au nom de la raison phénoménologique, la fatalité d'une pathologie, comme une maladie de la raison : « les nations européennes sont malades, l'Europe elle-même est en crise »[9]. Il se demande pourquoi l'on n'est jamais parvenu à une « médecine scientifique des nations et des communautés supranationales »[10]. Ce qui en est responsable : l'irrationalisme à la mode, l'irrationalisme objectiviste né du dedans de la raison même, le danger d'un certain usage pervers et amnésique de la raison. La raison produit ce mal comme par une irrésistible sécrétion interne qui n'est autre que l'oubli fatal de l'origine des actes subjectifs et historiques.

Mais, ajoute Husserl, « cela ne veut pas dire que je crois que la rationalité en tant que telle soit quelque chose de mauvais ». La crise peut être surmontée. L'échec n'est pas irréversible. Husserl, ignorant la catastrophe à venir mais la pressentant, lance un appel à endurer un héroïsme de la raison. « La crise de l'existence européenne ne peut avoir que deux issues : ou bien le déclin de l'Europe devenue étrangère à son propre sens rationnel de la vie, la chute dans la haine spirituelle et la barbarie, ou bien la renaissance de l'Europe à partir de l'Esprit de la philosophie, grâce à un héroïsme de la raison qui surmonte définitivement le naturalisme »[11].

La situation politique de l'Allemagne nazie est présente à l'arrière-plan de ce texte : suspect aux nazis comme juif, comme penseur scientifique, plus fondamentalement comme figure socratique, mis à la retraite et condamné au silence, Husserl ne pouvait manquer de découvrir que l'esprit a une historicité qui importe à toute l'histoire, que l'esprit peut être malade, « que l'histoire est pour l'esprit le lieu du danger et de la perte possible »[12]. La découverte est d'autant plus tragique que « c'étaient les malades eux-mêmes - les nazis - qui dénonçaient tout le rationalisme

(4) *J. F Lyotard, La condition postmoderne, Rapport sur le savoir, Les éditions de minuit, 1983.*

(5) *M. Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique, Gallimard, 1972.*
(6) *Jean-François Lyotard, Heidegger et « les juifs », Galilée, 1988,* p. 27.
(7) *Husserl, La crise des sciences européennes et la phénoménologie, Gallimard, 1976, p. 347 sq*
(8) *Jacques Derrida, Le « monde « des Lumières à venir, in Avenir de la Raison, devenir des rationalités, Vrin, 2004.*
(9) *Paul Ricœur, A l'école de la phénoménologie, Vrin, 1987, p.22.*
(10) *Op.cit.*, p. 22.
(11) *Jacques Derrida, op.cit., p.28.*
(12) *Christopher Lasch, La culture du narcissisme, Climats, 2006.*

comme pensée décadente et imposaient de nouveaux critères biologiques de santé politique et spirituelle »[13]. De toute manière c'était par la conscience de crise qu'à l'époque du national-socialisme, on entrait dans l'histoire. Pour défendre l'honneur du rationalisme, il s'agissait pour Husserl de dire qui était malade, donc où était le sens de l'homme et par conséquent où se trouvait le non-sens.

Ces questions ont été reprises par de nombreux penseurs contemporains, de Lévinas à Lyotard et Derrida. Ce dernier, par exemple, tente de déployer l'exigence husserlienne ainsi : « qu'est-ce qui aurait changé pour nous depuis 1935-1936, depuis cet appel husserlien à la prise de conscience philosophique et européenne dans l'expérience d'une crise de la raison ? Pourrions-nous répéter cet appel ? Devrions-nous le déplacer ? »[14]. Ce qui a changé, c'est l'interrogation sur cette suprématie du *telos* et de l'idée, de la raison et du *logos* qui s'y ordonne ou les ordonne. Questionner le sens revient à poser la question de l'événement, du venir et du tragique de l'événement. La crise du sens conduit à suspendre toutes les conditions, les hypothèses, les conventions et les présuppositions. Il faut alors, comme l'indique Derrida accepter de critiquer inconditionnellement toutes les conditionnalités, de façon argumentée, discutée, rationnelle, y compris celle qui fondent l'idée critique, à savoir celle du *krinein*, de la *krisis,* de la décision et du jugement dialectique afin d'envisager dans toute sa radicalité la question de la crise de l'humanité européenne.

Les nœuds de notre analyse sont donc comme autant d'articulations et rencontrent des thèmes aujourd'hui en débat : la pluralisation des ordres de vérité, le désenchantement du monde, les figures diverses du sujet dans les sociétés démocratiques.

L'ARTICULATION DU SENS

De très nombreux travaux se sont interrogés sur l'idéologie de l'épanouissement de soi et son envers : le développement sans précédent du trouble intime. Si notre société est perçue comme psychiquement épuisante, c'est que rien ne secourt ni n'appuie plus les individus face à la question du sens. Les questions que l'individu moderne retourne dans toutes les directions sont connues : que faire de ma vie quand je suis seul à décider ? Comment me déterminer face à la maladie, à l'accident, à l'abandon, au vieillissement ? Suis-je comme les autres ? Comment être sincère et chercher en soi-même l'épanouissement de soi ? Analysons ce qui se joue dans cette culture contemporaine de l'authenticité.

Lasch[15], Bell[16] ou Trilling ont montré les impasses du nouveau narcissisme ou de l'hédonisme qu'ils considèrent comme un masque de l'égocentrisme. Derrière la rhétorique de « l'accomplissement de soi-même » se cache une morale de la survie. Cela entraîne des conséquences néfastes, notamment à travers la domination du subjectivisme moral. Il faut entendre par là cette façon de voir qui veut que les positions morales ne soient pas du tout fondées sur la raison mais que chacun de nous les adopte pour des motifs purement subjectifs.

Taylor adopte une position plus nuancée sur l'idéal individualiste de la réalisation de soi, considérant que la condamnation sans appel des sociétés contemporaines, depuis l'essor des techniques jusqu'à l'enracinement des procédures démocratiques, comme mouvement vers une société hors religion est une grave erreur, autant qu'une adhésion pure et simple à toutes ses formes actuelles. La crise du sens a selon lui trois causes :

- La première cause est l'individualisme et le désenchantement du monde, qui s'accompagne d'une perte de sens et de la disparition des horizons moraux. Eliminer l'histoire, la nature, la société, les exigences de la solidarité, bref tout sauf ce que je trouve en moi, revient à éliminer tout ce qui pourrait compter. Celui qui cherche un sens à sa vie, qui essaie de se définir de façon significative, doit se situer par rapport à un horizon de questions essentielles. Tourner le dos à l'histoire et aux exigences de solidarité est autodestructeur. Refuser tout ce qui transcende le moi, c'est justement supprimer les conditions de signification et courtiser du coup la futilité. Un tel enfermement en soi est une contradiction dans les termes.

- La deuxième cause est la primauté de la raison instrumentale et l'éclipse des fins. On peut de ce point de vue se demander si la condition technologique du travail moderne ne fait pas apparaître, par delà les « aliénations » sociales, une misère au travail qui tient à sa fonction objectivante. On a célébré cette objectivation par laquelle l'homme se réalise, s'accomplit, s'épanouit. Mais ce même mouvement qui me révèle me dépersonnalise aussi, en faisant apparaître une figure nouvelle du sujet : celui d'un être pensant qui se serait libéré de sa constitution corporelle, de sa situation dialogique, des émotions et des formes de vie traditionnelles afin de n'être plus qu'une pure rationalité autorégulatrice. Cette perte de l'affect et de l'intersubjectivité se traduit aujourd'hui par une souffrance dans l'exécution du travail.

- La troisième cause est constituée par la perte de la liberté. Il s'agit de la crainte exprimée par Tocqueville selon laquelle le véritable danger pour les sociétés démocratiques ne réside pas tant dans un contrôle despotique que dans la fragmentation - c'est-à-dire dans l'inaptitude de plus en plus grande des gens à former un projet commun et à le mettre à exécution. La fragmentation survient lorsque les individus en viennent à se concevoir eux-mêmes de façon de plus en plus atomiste, autrement dit, de moins en moins liés à leurs concitoyens par des projets communs. L'absence d'expérience commune aggrave le manque de sympathie envers autrui, et un sentiment d'impuissance conduit à considérer toute initiative comme une perte de temps.

(13) Daniel Bell, Les contradictions culturelles du capitalisme, 1976.
(14) Laurence Trilling, Sincérité et authenticité, Grasset, 1994.
(15) Charles Taylor, Le malaise de la modernité, Cerf, 1994.
(16) S. Freud, « Trauer und Melancholie », 1915, in Gesammelte Werke, t. X. Traduction française de J. Laplanche et J. B Pontalis dans Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968.

Ce mécanisme engendre le désespoir. Un tel système fragmenté est mû par un esprit de confrontation qui incite le citoyen à faire valoir ses droits, quelles qu'en soient les conséquences pour la collectivité. La fragmentation finit par nous rendre incapables de résister à l'instrumentalisme du marché et de l'état bureaucratique, faute de projet collectif efficace. Cette fragmentation de la société démocratique s'accompagne d'une mélancolisation des comportements et de la société.

Une des issues à cette aporie est à chercher du côté de la tentative esquissée par Jacques Hassoun visant à articuler *crise du sens, question de la mélancolie et exil.* Nous trouvons en effet dans cette œuvre singulière des éléments de réponse pour appréhender la crise du sens.

La mélancolie se présente comme une destruction, marque d'un deuil impossible qui touche à la structure même du sujet. Elle se signale comme suspens du désir, emprisonnement dans la mort, ressassement, apathie, cruauté et jouissance à l'endroit de l'autre et de soi-même. Mais Jacques Hassoun est également un écrivain de l'exil. Il déclare dans *Alexandrie et autres récits* qu'être écrivain juif d'Egypte, c'est tenter de métaboliser par l'écriture la séparation avec l'Egypte, et qu'écrire l'exil signifie sortir à la fois de la nostalgie ou de la souffrance, ou de la dénégation par l'écriture. L'examen de ces deux thèmes permet une relecture de la théorie analytique défendue par Jacques Hassoun comme *Fragments de langue maternelle* mais également de comprendre le regard qu'il porte sur la théorie politique, la mystique et la littérature, autant de lieux d'articulation du sens.

Le lieu du sens : l'exil pour penser et vivre, l'exil comme nom de l'avenir et de la vie. Une telle hypothèse peut paraître choquante tant qu'on ne prend pas en compte la place tenue par la mélancolie et la question de savoir jusqu'à quel point il est légitime de transposer au plan de l'histoire les catégories pathologiques proposées par Freud dans l'essai intitulé, « Deuil et mélancolie ». En effet, la passivation mélancolique est ce qui vient pétrifier la vie, le moment où le ressentiment rend la vie invivable et transforme l'existence en prison. Faire de l'exil le chemin de l'homme libre exige un renoncement : le consentement à la tristesse, cette passion cachée qui tire la mélancolie vers la passivation.

On mesure que c'est dans les temps où les corps sociaux naguère solides se désagrègent, où s'effondrent la cohésion d'une culture, où se réactive l'attachement à une première figure de toute-puissance que réapparaissent les symptômes de la passivation : le macabre, les religions de la solitude, la haine, les philosophies « organicistes », la pensée de la mort, l'individualisme, la servitude volontaire et la peur. L'essence de la passivation, c'est la croyance extravagante que la loi, les institutions ont été données une fois pour toutes par quelqu'un d'autre : Dieu, la nature, les lois de l'histoire, les ancêtres. Dans l'expérience exilique en revanche, à condition de *définir l'exil comme le lieu même du sujet*, celui-ci est vraiment en mesure de changer lucidement sa propre vie. Cela ne veut pas dire qu'il maîtrise sa vie : nous ne pouvons éliminer l'inconscient, les appartenances sociales, les déterminations économiques et ainsi de suite. Mais nous pouvons changer notre relation avec le passé. Il y a passivation quand nous nous aliénons, *sans le savoir*, à notre propre passé, quand nous estimons que nous sommes incapables d'être à nous-mêmes source des désirs que nous nous proposons. L'Autre adopte alors une position normative. L'assujettissement du désir se poursuit indéfiniment en désir de l'assujettissement. Les conséquences d'un tel renoncement à soi sont politiquement désastreuses, débouchent sur le non-sens et la vulnérabilité du sujet en tant que type d'être exploitable.

C'est de cette manière que la passion, la haine et la mélancolie permettent à Hassoun de cerner le rapport du sujet à l'Autre, au sens et à l'altérité. Dans tous les cas, celui qui est en proie à de tels affects s'absente de sa position de sujet. Assujetti à l'autre, il est constamment dupé, sans être jamais dupeur. C'est du moins ainsi qu'il se présente : il est le pantin, la victime passive de l'autre qu'il accuse être l'agent de sa défaite passionnée. Remplacer la douleur énigmatique par le travail du deuil, deuil d'un objet ou d'une abstraction mise à sa place, tel est, ainsi posé, l'enjeu de la question. Encore faut-il pour cela élucider ce qui est désiré dans l'assujettissement.

Aussi bien l'hypothèse sur l'altérité ne tient-elle que si elle est bien posée et que si l'exil, loin d'être pur symbole ou abstraction, représente dans l'histoire humaine l'expérience la plus féconde, à savoir la capacité pour un sujet ou une communauté de se mettre en question soi-même et de mettre en question les institutions existantes. Mais il faut pour cela rompre avec une pensée qui relève du plus ou moins, du ou bien/ou bien, *vel* tragique destructeur et profondément mélancolique, pensée dominée par la seule dimension de l'alternative. Jacques Hassoun, psychanalyste, écrivant *l'Histoire des Juifs du Nil* passe par l'histoire singulière de sujets singuliers, et en passant par ces histoires, rencontre un immémorial qui a une signification universelle, autrement il ne pourrait pas tenter de le transmettre[17].

Le plus singulier est alors tissé d'universel : Yacoub Daoud Hassoun né à Alexandrie en 1936 dresse les portraits des trois filles de Giulia et Jacques Nada, de son oncle Salomon, rend hommage aux juifs de *Kassrilevké*, aux écrivains juifs d'Egypte, écrit l'histoire de la communauté juive égyptienne mais ce *corpus* n'est pas seulement le sien. Il y a dans ce témoignage comme une manière du sujet singulier Yacounb Daoud de faire vivre toutes ces histoires et d'en faire quelque chose, un *a priori* subjectif élémentaire[18]. Est-il utile de souligner que cela est déjà immense ? Ce « trésor perdu », au sens arendtien[19], le conduit à représenter l'exil comme une ouverture, un espace éclairé dans un milieu obscur.

---

(17) Jacques Hassoun, *Op. cit.,* p. 114-189.
(18) *Ibid.,* p. 115-127.
(19) Voir sur cette question, Etienne Tassin, *Le trésor perdu, Hannah Arendt, l'intelligence de l'action politique*, Paris, Payot, 1999.

LES INSTITUTIONS DE SENS

L'expression « d'institution de sens » est empruntée à Vincent Descombes qui défend la thèse selon laquelle l'esprit objectif des institutions précède et rend possible l'esprit subjectif des personnes particulières. L'esprit objectif, c'est la présence du social dans l'esprit de chacun[20]., une tentative de restaurer l'antériorité des droits de l'esprit objectif sur ceux de l'esprit subjectif[21]. Cependant cette notion d'un partage des idées et des origines n'est pas aussi claire qu'on le souhaiterait. Il faut, pour la clarifier, faire appel à une distinction entre significations intersubjectives et significations communes[22].

L'intersubjectivité est la communauté que produit la libre rencontre des jugements indépendants et elle repose sur un universel de ressemblance. Si les philosophes de l'intersubjectivité se réfèrent volontiers aux analyses de Kant dans la *Critique du jugement*, c'est parce qu'il leur semble qu'on y trouve le secret d'un authentique lien humain, c'est-à-dire d'un lien qui doit, paradoxalement, lier les uns aux autres des sujets libres. Mais cette relation à autrui qui est posée par le jugement de goût est purement idéale, elle n'est qu'une possibilité de relation. C'est pourquoi il convient de parler ici de simple intersubjectivité, et non de société.

Autre chose sont les significations communes, les significations dont la communauté ne relève pas d'un consensus intersubjectif. Ces représentations communes ne sont pas des points communs que l'on découvrirait en regardant dans les têtes. Ce sont des significations instituées, qui sont non seulement publiques, mais aussi sociales. Elles ne sont pas identiques par une sorte de coïncidence : elles sont inculquées aux individus de façon à rendre possible de la part de chacun d'eux des conduites coordonnées et intelligibles du point de vue du groupe. Le sens de la pratique n'appartient donc pas aux individus : ni distributivement, ni collectivement[23]. Les significations et les normes ne sont pas seulement dans l'esprit des acteurs, elles sont présentes dans les pratiques elles-mêmes, car ces dernières ne peuvent pas être conçues comme un ensemble d'actions individuelles, mais sont essentiellement des modes de relation sociale et d'action mutuelle.

Ainsi ce qu'il faut ajouter à l'intersubjectivité pour avoir un esprit objectif, c'est l'institution de sens[24]. La notion d'intersubjectivité ne nous mène pas au-delà d'un dialogisme, c'est-à-dire de l'idée d'une relation entre soi et soi. Pour dépasser tout à la fois le dialogisme et l'intersubjectivité au sens phénoménologique, il faut introduire l'institution. « Les institutions ne sont pas seulement de grandes organisations. Ce sont aussi bien des systèmes conceptuels » . Ce sont des manières de penser autant que des manières d'agir. Si les significations intersubjectives ne réclament pas que le nous qui va les exprimer ait un caractère social, sinon indirectement, en revanche les significations communes ne mettent pas en présence deux libres subjectivités, mais deux partenaires qui doivent faire des choix différents mais dont les rôles et les statuts sont justement fixés par une règle établie, un usage social que les gens suivent. Le sujet des institutions n'est ni la personne individuelle ni une personne qui serait supérieure aux individus mais l'agent dont l'action trouve dans l'institution son modèle et sa règle.

Pour comprendre l'autorité de l'esprit objectif sur les sujets, il convient de concevoir tout autrement la fonction du sens institué (impersonnel) dans la formation et la communication des pensées. La priorité de l'impersonnel sur le personnel est celle d'une règle sur l'activité qu'elle gouverne. Reconstituer la capacité relationnelle de chacun, recomposer l'identité de chacun comme un lien à son histoire plutôt que comme la sacralisation d'une substance patrimoniale, réinventer la reconnaissance en tant que lien : il est possible de sortir de la crise du sens. Instituer le sens suppose donc une philosophie politique du dialogue, une épistémologie du questionnement et une anthropologie rationnelle.

(20) Vincent Descombes, *Les institutions du sens*, Les éditions de minuit, 1995, p. 303.
(21) Descombes, *Op. cit.,* p. 267
(22) *Ibid.*
(23) *Ibid.,* p. 318.
(24) *Ibid.,* p 299.

Re-percevoir le sens de l'action médicale

Petite promenade sensorielle avec Albert Camus

Dr Stéphane TESSIER[1]

« Je tire ainsi de l'absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. »
Lucrèce

Vouloir penser l'absurde, antonyme de porteur de sens, contraint à convoquer l'image d'abîme où tout s'effrite, où rien ne peut plus servir de support ; abîme qu'explorèrent nombre de philosophes pour tenter de le combler qui par Dieu, qui par Rien, qui par Tout Autre Chose... Cette métaphore de matérialisation de l'absurde porte en elle son symétrique : la légitimation de la quête concrète de sens, comme réponse au pourquoi de l'existence, transite nécessairement par la perception matérielle de cette existence. Sans la sentir, dans l'impossibilité de la palper, comment prétendre donner une raison d'être à cette fichue vie ?
Cependant, un des effets massifs de l'invasion de notre environnement par la technostructure est précisément de mettre en doute la fiabilité de nos organes de perception. Les tentatives de construction de sens à partir de la collection d'informations humainement perçues, ont aujourd'hui perdu toute crédibilité.

LE MONDE EN ECRANS

« L'évidence abstraite se retire devant le lyrisme des formes et des couleurs » (p.75)
Transformer les perceptions pour les figer et les transmettre est une activité humaine qui date ! Pour la vue, seul sens capable de contempler des traces historiques relativement stables, les premiers signes qui nous sont parvenus sont picturaux. Le toucher, avec les étoffes, les sculptures, les divers matériaux utilisés, peut prétendre aussi explorer certaines perceptions de nos aïeux. L'ouïe, dont la source de vibration n'est enregistrable que depuis peu, est avec le goût et sa cuisine, l'odorat et ses parfums, un sens de l'immédiat, de l'éphémère, dont la perception est irrévocablement condamnée à l'oubli à peine née, et contrainte au perpétuel recommencement du stimuli.
La modernité, et plus encore la post-modernité, se sont attachées à développer la reproduction et la transmission instantanée de ces perceptions, au travers de simulacres maintenant digitalisés. La technologie s'est démultipliée, tant dans ses formes que dans son contenu, sous la pression de l'organisation consommatrice du monde. Ses objectifs de diffusion de masse, d'achat, de consommation, de « communication » instantanée à distance dûment tarifée, ont permis la création d'innombrables interfaces, prétendant relier les hommes par une perception partagée, mais, en réalité, interposant des écrans de plus en plus opaques.
Le support de la circulation de l'information a, lui aussi, évolué. Alors que le premier télégraphe Chiappe exigeait une continuité visuelle qu'une brume interrompait brutalement, alors que le premier fil télégraphique du XIX° siècle reposait sur une continuité du câble qu'une bagarre de bistro pouvait interrompre, dés les années 1900, les ondes électromagnétiques ont levé l'obligation de contact physique entre émetteur et récepteur, lesquels purent ainsi se mettre en lien sensoriel quels que fussent les obstacles géographiques, climatiques, astronomiques, politiques.

Les sens mobilisés dans cette instantanéité de communication furent d'abord l'ouïe, le langage étant la forme humaine aboutie de codage et de transmission d'information, mais grâce à la création d'une nouvelle langue pour l'occasion : le morse. La vue put être à son tour transmise, avec la télévision, suivie par Internet. La reproduction artificielle de l'odorat s'est aussi structurée mais sa diffusion a été restreinte à certains lieux, avec l'objectif affiché de manipulation des humeurs limbiques du public (calme par les senteurs florales de la Gare de Lyon, appétit par les senteurs boulangères des supermarchés, etc.). Le tact restait naguère à l'écart, cantonné à des expériences réussies de simulation de pilotage et de chirurgie à distance, jusqu'à ce que la fameuse console Wii généralise le simulacre de la proprioception (position des membres) et de la kinesthésie (perception du mouvement). Le goût, quant à lui, n'a pas encore trouvé de support instantané qui soit physiologiquement acceptable !
Cette présence de simulacres est massive. En se limitant aux sens les plus habituellement sollicités, le classique audiovisuel, de la télévision au téléphone portable ou l'écran d'ordinateur, il est intéressant de rapporter le nombre

(1) *Médecin de Santé Publique, Président de REGARDS, Repenser et Gérer l'Altérité pour Refonder la Démocratie et les Solidarités. http://dautresregards.free.fr, Chef du service de promotion de la santé de la Mairie de Vitry-sur-Seine (94)*
(2) *Albert Camus, Le mythe de Sisyphe, Un raisonnement absurde ; Gallimard, 1ére édition 1942, p.88, la pagination renvoie au tirage de 1962*

de contacts directs au cours d'une journée, au nombre des contacts indirects. En d'autres termes, combien de face-à-face physiques par coups de téléphone, e-mails, contemplation d'informations télévisées, etc. dans une journée type de nos contemporains ? La légitimité de ces écrans repose sur le postulat qu'ils permettent d'échanger autant d'information utile que des contacts directs. La limitation de ces derniers permet d'augmenter l'efficience de tout le dispositif de communication, réduisant les transports, les réunions, etc. (incluant dans cet « etc » la non transmission de virus aviaire, porcin, ou du sida, avec une mise à distance sanitairement calculée de l'Autre!).

Mais dans cette mise à distance, un autre phénomène surgit : suivant un processus d'auto confirmation, les informations données à l'écran paraissent plus vraies que le réel. La transcription pixellisée est ainsi réputée plus exacte et fiable que la réalité perçue par les sens humains pour plusieurs raisons.
D'une part, le véhicule technique (mécanismes sophistiqués d'acquisition, de codage et de présentation de l'information : ordinateur, équations, mathématiques, le tout dans un bain de couleurs vives et contrastées) confère une qualité scientifique indiscutable à l'information, donc de la Vérité. Un radar « perçoit » sans conteste mieux la vitesse, la présence que les yeux, un écran de télévision bien contrasté est théoriquement de nature à mieux montrer l'ensemble d'une situation que ne pourrait la décrire un témoin oculaire, forcément subjectif et aux perceptions pastelles et faillibles.
D'autre part, la distanciation par la mise en écran remplit, pour celui qui le contemple, une fonction projective qui lui permet, en reléguant cette réalité dans les tréfonds calculateurs des connexions informatiques, de refouler l'angoisse générée par ce que serait une réalité sensible, physiquement perçue, et vécue comme absurde et/ou dangereuse.

Deux exemples de cette mise en bits du déni :
Le premier, personnel, certes anecdotique, mais porteur d'une certaine signification. Une sortie en Manche un 1er novembre par météo favorable pour la journée, avec un ami d'ami d'ami (!). Gros et lourd catamaran de métal, autoconstruit et suréquipé d'équipements de sécurité. Départ un lumineux matin, les circonstances font que, en dépit d'un avis de tempête émis à midi, le retour est très retardé, laissant à la dépression le temps de bien s'installer. Enfin parvenus de nuit à proximité du port, le courant de marée s'inverse, pour aller dans le sens du vent lequel redouble, soulevant la houle qui se forme de plus en plus. Moteur vite en berne, foc éclaté, le bateau devient incontrôlable. Il dérive, pivote sur lui-même, ondule vers l'Ouest, le Nord au gré des forces marines pendant des heures.

Posté dans le flotteur sans électricité, je sens la mer cogner violemment la coque, je vois le phare de St Marcouf faire 360° à plusieurs reprises (bien sûr, c'est le bateau qui tourne, mais la perception est celle-là!), j'entends le vent qui forcit de plus en plus, je sens la pluie salée qui fouette. Heureusement, ce n'était pas un monocoque qui aurait violemment gîté et, en outre, il ne fait pas froid. Accroché à la ligne de vie, je traverse pour gagner l'autre flotteur, lequel, éclairé, cabine de pilotage, sonar, compas, radio, apparaît dans cette tempête comme un monument érigé à la gloire de la technologie. Effectivement, j'y retrouve le propriétaire du bateau penché sur ses écrans qui m'accueille avec un tonitruant : « Tout va bien! Pas de rocher en vue! »

Aux signaux perceptibles que rien n'allait, puisque le bateau était totalement à la dérive, pivotant sur lui-même dans une mer qui se creusait de plus en plus, s'était substituée une image d'écran rassurante permettant d'évacuer l'angoisse et d'éviter le recours humiliant à l'appel aux secours[3]. Il y avait dans l'attitude de cet homme, qui s'est réaffirmée tout au long de la nuit, quelque chose du jeu vidéo, avec la même distance, mais aux polarités de danger inversées, que celle des adolescents qui jouent à la guerre sur leur console dans le métro, lui permettant de s'extraire totalement de son véritable environnement physique et de se rassurer à bon compte.

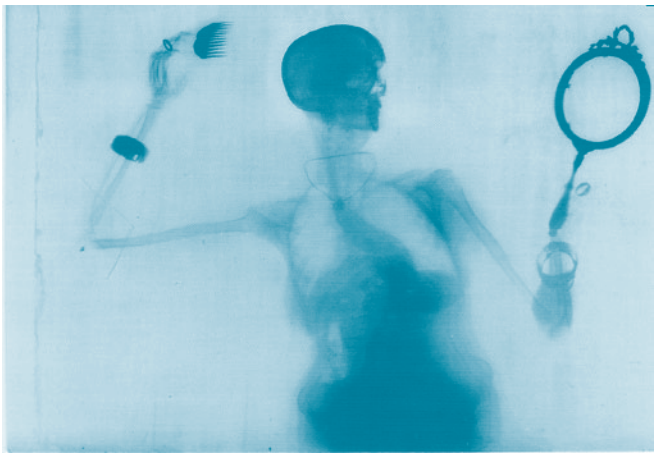
Dans un autre registre, l'imagerie médicale joue un même rôle de leurre scientifique et de projection distanciée, auquel peut être rajoutée la fonction d'emblème.
En effet, pour décrypter la réalité clinique, le sens le plus sollicité est aujourd'hui la vue, de par son statut d'organe de perception le plus précis, le plus instantané, le plus fiable. Symboliquement, l'invisible est réputé dangereux, inatteignable et un obstacle confiné dans l'obscurité ne peut être véritablement combattu. Tout ce qui pourra faire émerger le mystère à la lumière sera donc privilégié. Dans ce mouvement, les techniques d'imagerie ont rivalisé d'ingéniosité pour re-présenter le Mal et l'élucider au sens strict du terme.
A cette première vocation descriptive de l'image, va s'ajouter celle de distanciation, à l'instar des écrans du bateau. L'acte de soigner reposait naguère sur un contact humain de très forte proximité, autant sensoriel que sensuel, mobilisant les cinq sens. Un être de chair, le médecin, s'appropriait la maladie qui lui était présentée, s'identifiait à la souffrance, l'analysait dans toutes ses dimensions perceptuelles (la vue bien entendu, mais aussi l'ouïe, le toucher, l'odorat et même le goût, lorsque les soignants, par la saveur des urines, osaient encore une littérale absorption de la souffrance de l'autre). Ce médicastre incorporait symboliquement le Mal, et en régurgitait une prescription, véhiculant le remède avec l'identification du mal. Un même processus de transfert de la malédiction està la base des pratiques de désenvoutement pendant lesquelles le désencorceleur « prend » le mal, tout comme les feuilles de choux autour des pieds étaient réputées « prendre » la fièvre, ce qui était fait dès lors qu'elles montraient elles-mêmes les affres de la cuisson[4]. La consultation était métabolisée dans le cadre d'un corps à corps : corps souffrant et corps soignant, lequel tirait de cette incorporation la force de symbolisation du discours clinique construit au tournant du XVIII° siècle.[5]
Aujourd'hui, pour des raisons diverses, hygiénistes, technicistes, etc., cette incorporation n'est plus. Soignants

(3) Ces derniers sont finalement venus à 4 heures du matin pour nous remorquer, non sans mal.
(4) Juliette Brabant, Phytothérapie familiale en Basse Normandie, Ethnologie française, 1985, XV, 2, 153-168
(5) Michel Foucault, Naissance de la clinique, 1963, Ed Quadrige 1988

et soignés ont eu à cœur de mettre de la distance dans leurs relations, et ont bâti l'imagerie comme un tiers projectif, support sur lequel peut s'épandre et se lire la souffrance. La surenchère technique et le recours exclusif à l'image qui traversent l'ensemble du corps social « moderne » ont fait le reste. Face à l'immédiateté de l'évidence visuelle, reproductible et transmissible à l'infini, les usages classiques de la clinique multiperceptuelle et singulière semblent passés de mode.
Ce phénomène est renforcé par l'organisation des soins pour laquelle le sujet s'efface devant un acte rationalisé, protocolisé, budgétisé, qui requiert d'être visualisé pour avoir droit d'exister. Le contrôle des actes exige la production par le personnel soignant de preuves de l'avoir effectué, et quelle meilleure preuve que l'image-document ?

Troisième vocation, l'image a aussi la fonction emblématique définie par Pierre Legendre, à savoir le comblement du vide[6] par l'inscription du sens de la maladie dans les détours de l'imagerie technologique. Le dispositif de production des données scientifiques appuyé par la technostructure laisse croire être parvenu à maîtriser le Malin et avoir réussi à débusquer le sens du Mal par ses contours imagés. Mais cette posture laisse au fond des esprits tant du soignant que du patient, un profond sentiment d'inabouti et d'usurpation.

Ces trois dimensions agissent pour que le médecin ne « sente » plus son patient mais en fasse un portrait de positons.
Globalement, donc, loin d'améliorer l'efficience des contacts directs, les écrans les ont considérablement appauvris.



Benedetta Bonichi, Donna che si pettina
www.editionsvp.com

LA CREATION D'UN LANGAGE UNIVERSEL

« Un homme est plus un homme par les choses qu'il tait que par celles qu'il dit. » p.115
Pour pouvoir lire des images, il fallut créer un langage partagé par les émetteurs et les receveurs des messages. Ce fut la création d'un formatage des informations, de leur codage graphique, inscription dans des catégories bien précises dont elles ne devaient pas déborder. Diables et Dieux ont ainsi acquis de nouvelles figures dans les écrans et les imaginaires : cancer, sida, terrorisme, pollution, Axe du Mal qui fait face aux anges blancs de la Paix, la Démocratie, la Technique Médicale, l'Environnement dans un discours pétri de politiquement correct.

L'objectif de cette attitude est de lisser toutes les aspérités qui ne peuvent pas trouver leur place sur un écran limité à 1280*960 pixels, même en Haute Définition. Le langage ainsi créé et diffusé renvoie l'humanité dans une uniformité d'apparence, condamnant à l'oubli toutes les complexités qui le dépassent. Il est en effet plus facile intellectuellement de se limiter aux catégories prédigérées, aux stéréotypes qui renvoient à une expérience quotidienne prenant alors force d'évidence : le populisme. Mais la technostructure, en alimentant ces stéréotypes, a conçu un autre objectif, pour le coup rentable : l'uniformisation de l'interface entre l'institution et les usagers et sa possible industrialisation.
Puisque la transmission des informations s'est avérée grandement facilitée par la technologie grâce à de nouveaux systèmes de codages, pourquoi ne pas poursuivre la logique jusqu'au bout ? A quoi sert-il de mettre de l'humain entre l'homme et l'institution si un écran peut en faire office ? Le langage binaire créé, il est apparemment compris, les catégories sont élaborées et les populations semblent s'en satisfaire (on ne leur pose en fait jamais la question). De plus, ces dispositifs binaires offrent toutes les facilités d'évaluation de mesure, de comptage des actes commis, produits, qui résument l'interaction
Ainsi voit-on émerger partout des guichets automatiques remplaçant les interlocuteurs autrefois débordés, souvent acariâtres et frustrés, parfois franchement désagréables, mais qui renvoyaient l'image d'une institution faite d'humains avec qui il était toujours possible de se « prendre la tête », c'est à dire d'avoir une relation humaine. Aujourd'hui, pas un CCAS sans son guichet « Pôle emploi », pas une institution qui n'ait son standard automatique (pour notre service après vente, presser la touche1, ..., pour vos droits presser la touche 4..., Bip! tous nos correspondants sont occupés, ...), pas une station de métro sans son guichet devenu automatique, avec parfois des incroyables télescopages de sens dans la communication, comme en témoigne l'affiche ci-dessous.

Travaux à la station de métro Bir-Hakeim Paris, 2008. (Photo ST)

(6) *Pierre Legendre ; De la société comme texte ; Fayard 2001, p. 132*

Le publicitaire semble ici faire croire que les signes extérieurs d'étrangeté (la couleur et le boubou) sont précisément visés par la personnalisation des services, lesquels sont en réalité automatisés sous l'œil vigilant d'une caméra de surveillance!
L'aboutissement de toute cette démarche reste à anticiper, mais, après le morse, le véritable langage universel est devenu le Windows®, pratiqué par plus d'êtres humains que n'importe quel autre idiome.
On ne peut que s'effrayer lorsque le fondateur de ce méta-langage se targue avec son immense pouvoir financier de participer à la constitution d'un atlas du cerveau, avec le fantasme d'investir la pensée par électrode interposée : « Des stimulateurs cérébraux implantables de nouvelle génération seront largement utilisés pour traiter des troubles allant de la dépression à la maladie de Parkinson en passant par les addictions »[7] Pour l'instant, seule la maladie de Parkinson a démontré pouvoir être seulement soulagée par ces traitements, mais l'idée de faire des cerveaux à l'image de l'ordinateur n'est pas nouvelle. Faire des ordinateurs à l'image du cerveau les rendrait-ils trop imparfaits ?

DES INITIATIVES EN DESORDRE

Face à ce rouleau compresseur de la technostructure, qui s'accapare le sens de l'action que celle-ci soit sociale, éducative, médicale ou même judiciaire, de nombreuses voix se sont élevées depuis le début des années 2.000. Certaines actions ont été très efficaces, comme « pas de 0 de conduite » qui permit de structurer un argumentaire scientifique sous-tendant la réflexion éthique, mais trop souvent, France oblige, les égos se battent pour occuper LA place d'intercession auprès d'un idéal à reconstruire, dans un bal souvent pathétique.
Mais aussi, faut-il le rappeler, la perte de sens de l'action (sociale, éducative, sanitaire), sa perte de lisibilité[8] par les publics en désarroi les précipitent depuis plusieurs décennies vers les univers de « sens » parallèles, qui prennent une importance considérable.[9] Chamanisme, anthroposophie, spiritisme, christianisme scientifique, etc., la question n'est pas véritablement leur efficacité en termes techniques, Tobie Nathan a bien décrit le phénomène d'influence[10], mais celle en termes symboliques : ce que ces univers peuvent produire comme sens au sein de la société et ce que leur croissante présence témoigne d'incapacité des institutions actuelles à répondre à cette frénétique quête de sens [11].
Il n'y a du reste pas qu'en médecine que le phénomène s'amplifie, ainsi qu'en témoigne l'environnement urbain, avec ses vitrines ésotériques, ses édifices néo-religieux, ou encore ses manifestations.

(7) *Paul Allen; Cartographier l'humain; Courrier International, le monde en 2009; décembre 2008*
(8) *Sciemment organisée par la technostructure, mais c'est un autre débat*
(9) *MIVILUDES rapport 2008, www.miviludes.gouv.fr*
(10) *Tobie Nathan, L'influence qui guérit, Odile Jacob, 1994*
(11) *Stéphane Tessier, Culture, Cure, remise en ordre et imaginaire: mobilisation moderne des esprits au Brésil, in Stéphane Tessier (dir) Familles et institutions, cultures, identité et imaginaires, Erés 2009*

Défilé « Marche pour Jésus », Montparnasse Paris 27/06/2009, dont le circuit était concomitant et parallèle de celui de la « Marche des diversités » (ex-« Gay-Pride »). (Photo ST)

Et assez suivie ! (Photo ST)

REAPPRENDRE A PERCEVOIR

« Je ne puis comprendre qu'en termes humains. Ce que je touche, ce qui me résiste, voilà ce que je comprends. Et ces deux certitudes, mon appétit d'absolu et d'unité et l'irréductibilité de ce monde à un principe rationnel et raisonnable, je sais encore que je ne puis les concilier. » (p.73)

Si l'Humain veut se prémunir contre la robotisation comme réponse à sa question existentielle, il n'a d'autre choix que de se ressaisir de ses propres sens.
Certaines réflexions pratiques tentent ainsi de repenser le sens de l'action sociale en les réinscrivant dans une certaine sensorialité. Celle-ci se voit étudiée dans les univers urbains[12], où les impacts des signes sensibles font l'objet de mesure attentive et d'interventions calibrées pour « faire ambiance ». D'autres se revendiquent depuis de nombreuses années de la démarche de la « sociologie caressante » qui cherche une empathie avec l'objet d'étude[13]. De nombreux médecins du reste réactualisent cette sensorialité: « ... être attentif aux mots, mais aussi au regard, à la voix, à la posture, être à l'écoute, de l'autre et de soi-même... » [14]

(12) *www.cresson.archi.fr*
(13) *Michel Maffesoli, Eloge de la raison sensible, Grasset, Paris, 1996*
(14) *Laurent Hullard, C'est juste pour un bilan, p. 80 in Pratiques, Les cahiers de la médecine utopique, N°44, Janvier 2009 Dossier consacré à « Parler et (se) soigner »*

Ne serait-il pas possible d'imaginer que l'appropriation de la souffrance par le médecin fasse de nouveau véritablement l'objet d'une méthodologie et d'un apprentissage ? Les médecins sont 2,5 fois plus nombreux à se suicider que la population d'âge égal [15], est-ce le reflet du décalage entre leur rôle social effectif et celui auquel ils ont été formés et, surtout, sont en permanence contrôlés! L'enjeu pourrait être de réinscrire la perception dans le champ du crédible, en conférant une nouvelle fiabilité aux sens qui acquerraient ainsi une nouvelle capacité de confiance.
Si le médecin élabore son diagnostic à l'aide de ses mains qui touchent, de ses yeux qui regardent, de ses oreilles qui auscultent, de son nez qui renifle (l'acétone, la sueur, l'infection), sa fonction d'appropriation de la souffrance redeviendra, elle aussi, crédible, décuplant sa fonction thérapeutique. En outre, dans ce contexte, le patient peut se voir réinvesti d'une responsabilité à l'égard de son propre corps qu'il peut à nouveau légitimement écouter.
D'autres sens habituellement non comptabilisés, peuvent à ce titre être mobilisés : les perceptions proprioceptive et kinesthésique déjà citées, mais aussi les perceptions nociceptive (douleur), thermique, barométrique (parfois violentes en période d'orage), et pourquoi pas magnétique, si les pigeons le sentent... Ou des « sens » qui resteraient à découvrir. Ainsi, un récent travail chez des sujets diabétiques montre que certains patients sont capables de percevoir leur glycémie et de s'injecter l'insuline de façon parfaitement adaptée[16].
Bâti sur des perceptions sensorielles qui ont à voir avec le quotidien et la matérialité du corps, le raisonnement redeviendrait humain, à portée de compréhension et d'intégration dans un schéma de référence qui ferait de nouveau sens. De fait, la consultation physique en face à face reste un paradigme, avec le cortège de communication non verbale qui demande à être décryptée. On enseigne encore aux étudiants à ne pas établir de diagnostic sur la base d'une conversation téléphonique (alors qu'étrangement on accepte cette même distance lorsqu'il s'agit d'interpréter des images radiologiques).
Ainsi ré-humanisée, détachée des gestes techniques relégués au second plan, la relation médicale reprendrait avec son sens, certainement de l'efficacité symbolique et donc thérapeutique.

Raccrocher l'humain à ce qui en a été dissocié par la technique peut être aussi une quête au sein d'autres univers de référence que la médecine. La justice tout comme l'éducatif ou le social pourraient replacer cet humain dans toute sa complexité socio-culturelle avant de prétendre établir un jugement[17] ou produire une action, mais le cadre restreint de cet article ne permet pas de développer plus avant. Ces champs d'action partagent en effet avec la médecine la permanence de la confrontation physique entre l'institution et l'humain, malgré le, ou en dépit du développement de la technique.

(15) Léopold Y. Les chiffres du suicide chez les médecins. Rapport au Conseil National Ordre des Médecins. Octobre 2003.
(16) Cyril Crozet, Jean François d'Ivernois JF. L'apprentissage de la perception des symptômes fins par des patients diabétiques : compétence utile pour la gestion de leur maladie. Recherche et éducation, à paraître septembre 2009
(17) Etienne Le Roy, Les Africains et l'institution de la justice, Dalloz 2004

Ultime bastion de résistance à la mise en place de guichets automatiques ou réel invariant de la relation humain-institution humaine ?

Toucher, humer, goûter, entendre, voir, sans élitisme, sans esthétisme, seulement sentir l'autre, au-delà, mais (ce qui est le plus difficile) sans le nier, du possible plaisir partagé des sens. Telle semble être une voie pour oublier Windows®, reprendre possession de l'interprétation de son environnement et pouvoir comprendre, sans être contraint au divin.

SISYPHE ET LE SIXIEME SENS

« Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.
C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. [...] A chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. [...]
La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris. » (p.163-164)
Les perceptions de l'environnement sont nombreuses, plus encore que celles des cinq sens habituels, mais que faire de ces coïncidences, de ces télescopages, de ces sentiments que quelque chose s'est déroulé hors du champ « normal », au-delà du perceptuel. De cette impression que les trois dimensions physiques à double sens : hauteur, longueur, largeur, et la temporalité à sens unique ne pouvaient suffire à élucider notre univers, comme nous l'enseignent religions et philosophies « autres », « primitives », « orientales » qui font la joie des ésotériques.
Au-delà de cette réinscription du sens dans une sensorialité reconquise, n'aurions nous pas quelque part à envisager sereinement ce fameux « sixième » sens qui nous ferait entr'apercevoir ce que nos yeux ne voient pas, et ce que notre raison ne peut élaborer. Les physiciens ne manquent pas de nous époustoufler avec leurs démonstrations mathématiques, aux dimensions totalement incommensurables avec notre réalité perçue, notre expérience concrète. Leurs écrits mal digérés sont d'ailleurs régulièrement convoqués avec armes et bagages par les donneurs de sens à bon marché qui parviennent même à y mêler l'Université : le prochain congrès de médecine et spiritualité (spiritisme en fait) est organisé à l'université Paul Sabatier de Toulouse[18].

Il y a sans aucun doute matière à une nouvelle quête, articulant une perception complexe de l'humain avec la mathématique multidimensionnelle; en se prémunissant de tout ésotérisme, ce qui n'est pas simple, mais en ouvrant la réflexion sur ce qui pourrait déboucher sur la mise au jour d'un nouveau sens : ce « sixième ». Contact entre êtres humains au-delà du temps, des contingences, de l'espace... Le sixième sens, exclusivité de l'humanité qui se rapprocherait alors des dieux! Le débat serait ouvert.

(18) http://congres.lmsf.org/index.php?option=com_frontpage&Itemid=1

Vraiment exclusive ? Peut-être le monde animal..., et les végétaux alors ?
Jusqu'au jour où, .jusqu'au jour où... un ingénieur en chef trouvera une parodie électronique de ce fameux sixième sens !

Transmise à distance, reproduite, dénaturée, renvoyée à la digitalisation du monde, la sixième sensation, d'exclusive deviendra banale et rejoindra les cinq autres déjà galvaudées.
Il faudra alors reprendre la quête de ce je ne sais quoi qui fait que l'Homme ne pourra jamais être réductible à une machinerie de sa propre production.
« Il faut imaginer Sisyphe heureux »[19]

(19) *Dernière phrase*

DERNIÈRES REVUES THÉMATIQUES DU CREAI

Approches du mal-être
Sous la direction de Philippe PITAUD,
n° spécial Au fil du mois…,
nov. 2008, 56

Les métiers de l'action sociale et médico-sociale
Contributions à une réflexion,
sous la dir. de Philippe Pitaud,
n° spécial Au fil du mois…,
nov. 2007, 72 p.

Echanges autour de la mort
Sous la dir. de Philippe Pitaud,
n° spécial Au fil du mois…,
nov. 2006, 54 p.

Les représentations sociales
Sous la dir. de Philippe Pitaud,
n° spécial Au fil du mois...,
déc. 2005, 92 p.

Processus d'exclusion
Sous la dir. de Philippe Pitaud,
n° spécial Au fil du mois...,
nov. 2004, 76 p.

Le lien social en question
Sous la dir. de Philippe Pitaud,
n° spécial Au fil du mois...,
nov. 2003, 72 p.

CREAI

Tarif unique : 5 € + 3 € frais d'expédition

Contre la dérive du sens, le retour de l'adulte éducateur

Philippe GABERAN[1]

La question du sens, et notamment du sens à donner à son être là au monde, percute d'autant plus violemment les temps présents que l'humanité se trouve confrontée à l'une de ces crises de civilisation, forcément violentes, marquant une étape décisive dans son processus de développement. En effet, la fin du XXe siècle et le début du XXIe siècle voient le passage de l'Etat nation (constitué à partir du traité de Westphalie en 1456) vers la mondialisation et l'instauration des instances de régulation internationale (sur la base de la déclaration universelle des droits de l'homme) ; c'est ce que Michel Wieviorka et la communauté des sociologues nomment la postmodernité (Wieviorka, 2007). Les rapports humains, les échanges de pensées, les transactions commerciales et les alliances politiques ne sont plus déterminés par le droit des nations mais par le droit international. Désormais il existe une instance et un niveau de recours juridique qui transcende les frontières et les appartenances citoyennes. Ce glissement opère une perte fondamentale des repères et des replis sur soi et des crispations nationalistes dramatisée par une certaine médiatisation. Le concert des nations vire au tohu-bohu et jamais la haine de la différence n'a paru autant régner en maître. Contre cette dérive du sens fait retour la figure de l'adulte éducateur.

PERTE DE SENS ET MACHINEMENT DE L'HOMME

« Que dire, aussi, de ce que l'inculture de nos élites appelle management, pour les entreprises privées, ou de l'administration, pour les services publics, sinon que l'effroyable lourdeur de leur organisation a pour but de rendre homogène et reproductible toute activité humaine et de donner ainsi le pouvoir à ceux qui n'en ont aucune pratique singulière ? »
Michel Serres, Discours Académie Française

Depuis qu'elle advient à la conscience d'elle-même, l'humanité est fascinée par le risque/désir de sa propre disparition. Tout au long de son évolution, elle va engendrer des prophètes et des courants de pensée (le sacré, il y a longtemps, l'idéalisme, hier, et enfin le libertarisme, aujourd'hui) qui lors des instants de grande crise de civilisation mettent en scène la fin de l'homme et du monde. Ces trois formes de philosophie œuvrent, chacune à sa façon, à l'éradication de ce qui fait l'humain en l'homme et à la construction d'un monde machiné. Car à la différence de l'humain, source d'imprévu et facteur à risque, la machine est un objet rassurant ; sa raison d'être est immédiatement perceptible, il s'agit de faire et de produire, et ses effets sont facilement comptabilisables. Le machinement inscrit le réel dans une temporalité sans rupture, dans une sorte de flux continu de production et de consommation qui fait que jamais rien ne s'arrête. « Ca marche… ça marche même tout seul ! ». Et le rêve de l'entreprise capitaliste prend corps à travers cette technique du produire sans arrêt capable d'alimenter le désir sans fin du consommer. Et pour cela, peu importe les effets nocifs que génère une telle machinerie et les dégâts écologiques qu'elle entraîne. Cette forme extrême du capitalisme qu'est le libertarisme s'épanouit dans cette approche simplifiée de l'existence dans laquelle le hasard et donc le risque de l'imprévu sont exclus. La recherche du zéro défaut passant par la tolérance zéro sont des outils au service d'une vision planifiée et rigoureusement ordonnée du monde. Pour ce capitalisme là le temps n'existe plus, n'est plus une donnée comptable car ce qui compte c'est la valeur immédiate dût-elle pour être solvable provoquer le découpage du tout : « Ce qui compte, c'est moins la constitution d'un temps propre de l'entreprise autour de ses propres capacités actuelles ou latentes ; c'est la valeur immédiate « à la découpe » de chaque parcelle. » (Lentschener, Boutang, Rebiscoul, 2006). Le machinement opère par le biais de toutes les procédures inventées pour traquer l'imprévisible, le complexe ou l'irraisonnable ; bref, il opère pour chasser tout ce qui fait l'essence même de la vie et de l'homme. Ceux qui machinent les institutions ont dans la tête le modèle d'une vie sans vie que, dans leurs délires technocrates, ils rêvent d'imposer à la communauté humaine. Ainsi, renouant avec les fatalismes d'antan, un déterminisme programmatique pourrait dessiner le parcours de vie de tout enfant à naître avant même qu'il ne paraisse. Les actes de déviance seraient dépistés dès la maternelle de sorte à faire très tôt le tri entre les bons et mauvais citoyens. Le redoublement à l'école serait immanquablement le signe d'un retard et donc du déclassement nécessaire de l'élève. Et les institutions spécialisées seraient des lieux de

(1) Ce texte reprend de larges extraits d'un ouvrage à paraître aux éditions érès en février 2010. Nous remercions les éditions érès de leur compréhension. Tous droits réservés éditions érès, Toulouse©
(2) Educateur, journaliste, écrivain

stockage de « déchets humains » non recyclables. « C'est quand la luxuriance de la vie s'appauvrit que montrent le bout du nez, enhardis, les faiseurs de plans, et les techniciens à épures ; après quoi vient le moment où il ne reste plus qu'à appauvrir la vie davantage encore, pour en désencombrer la planification. Il y avait ici un refuge contre tout le machinal du monde. » (Julien Gracq, 1980) Et le machinement opère jusqu'à la crétinisation des masses et l'appauvrissement du vocabulaire dont se tissent les discours. Chronométrés, les messages d'information ne doivent pas dépasser les deux minutes qui sont le temps d'attention d'un cerveau rendu disponible. La disputatio, c'est-à-dire l'échange d'arguments en latin, cède le pas à l'insulte. Le « Casse-toi pauvre con ! » de Nicolas Sarkozy, est désormais une réplique aussi célèbre que le « parce que c'était moi, parce que c'était lui » de Michel de Montaigne. Et la poésie et la science s'étiolent sous les coups de boutoir des spots télévisuels. Et trop d'adultes éducateurs se rendent complices de cette désagrégation de la transmission des savoirs dès lors qu'ils acceptent que le concept désigne une marchandise et non plus un repère théorique. Dans les familles, dans les classes et dans les institutions spécialisées, les adultes jargonnent à partir de miettes de cultures moulinées, fades et sans parfum. Dans les entretiens à la télévision et dans les messages sur les téléphones portables, les pensées se perdent dans des phrases avortées par des « et voilà ! » qui veulent tout dire et rien dire à la fois, tandis que les mots sont amputés de leur genre et de leur nombre. Et cette acculturation des masses vient compliquer ou rendre impossible le savoir être de l'adulte éducateur.

LA DESTRUCTION DU LIEN DE TRANSMISSION

« La répétition appartient à l'humour et à l'ironie… Dans la répétition il y a tout le jeu mystique de la perte et du salut, tout le jeu théâtral de la mort et de la vie. »
Gilles Deleuze, Différence et répétition

Il suffit de lire *La fin de l'homme* l'ouvrage de Francis Fukuyama, apôtre de la fin de l'histoire, pour comprendre comment le libertarisme s'attaque de façon radicale au lien de transmission dans une ultime tentative de machinement de l'humain. L'auteur y dessine un monde dans lequel la souffrance, la fatigue, les tensions, le deuil ou la séparation sont tenus à l'écart du quotidien des individus. Comme à Adam et Eve dans le livre de la Genèse, comme à Néo dans Matrix ou bien encore à Ulysse dans l'Odyssée, il est offert aux êtres de vivre une présence au monde aseptisée, anesthésiée, délivrée des affres du choix et de la responsabilité. La souffrance n'est certes pas une libération en soi mais elle est le prix à payer pour se sentir exister. Dans un monde machiné où les sensations sont réduites au néant, la conscience du temps est pour le coup totalement annihilée. Dans ce monde là, comme dans celui d'Aldous Huxley, la répétition s'exonère de la différence ; mais à la différence du roman, l'ingénierie génétique soutenue par une évolution technologique sans pareil rendrait possible à court terme la réitération du même. « Répéter !» dit le maître. Et l'ensemble de la classe de réciter d'une voix monocorde les termes d'un savoir déconnecté de toute appropriation particulière par chacun des apprenants. Le sens échappe à des élèves qui apprennent par cœur et répètent sans comprendre. Les pères n'ont plus à se soucier de se rendre à la mairie dans les trois jours pour reconnaître civilement leur enfant ; une procédure s'en occupe automatiquement. Il est juste demandé aux parents le prénom de l'enfant à inscrire à l'état civil. Et l'éducateur spécialisé inscrit sa pratique dans les fiches de poste et les protocoles qui transforment le quotidien en routine. Le temps du choix de croquer la pomme ou d'avaler la pilule rouge est révolu. Le temps de la responsabilité n'est plus. Machinement. De même que, à court terme, la mécanique du clonage pourrait permettre la culture de tissus humains susceptible de venir réparer sans fin des corps préfabriqués. Fini l'enfantement dans la douleur et le pain gagné à la sueur de son front. Machinement. Dans ce contexte, la bataille contre les OGM est bien évidemment une bataille en faveur de la préservation de la santé des individus mais aussi et surtout une lutte contre l'idée selon laquelle seuls quelques-uns pourraient devenir les propriétaires des semences nécessaires à la reproduction de la vie ou propriétaires des séquences du génome humain capable de codifier telle ou telle fonction vitale du corps humain. Machinement. Il ne s'agit pas d'interdire la recherche génétique mais un système de brevetage du matériau humain qui viendrait spolier l'humanité de tout droit de regard sur son avenir et ce au bénéficie de quelques-uns. Il s'agit de travailler à l'émergence d'une opinion éclairée apte à se mêler de ce qui la regarde. C'est au nom du droit des hommes à pouvoir disposer d'eux-mêmes que doivent être réfléchis les progrès de la recherche. Il est aisé d'affirmer qu'en ce domaine les connaissances sont devenues trop complexes pour être comprise par le plus grand nombre alors que rien n'est fait précisément pour rendre ces connaissances accessibles. « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage ! ». Il est facile de décréter le peuple ignare dès lors qu'il est tenu à l'écart des savoirs. Cette mise à distance du plus grand nombre légitime alors l'apparition de quelques comités des sages ; l'établissement des repères éthiques n'est plus l'affaire des citoyens mais celle de quelques-uns. Nul besoin de la présence d'un père, d'un professeur ou d'un adulte éducateur pour dire le sens à être dès lors que des comités d'éthique formulent les bonnes directives. Cette disparition de l'adulte éducateur, vilipendée dans les médias et pourtant stratégiquement recherchée par le pouvoir marchand, est d'autant plus justifiée que même l'émotion n'est plus l'affaire de l'individu mais une production sociale. Il s'agit de prier, de chanter, de pleurer tous ensemble, au même endroit et au même moment. La technologie de l'information et de la communication facilite la réalisation de telles prouesses. Dès lors, quelques médias dominants sont rendus libres d'occuper les ondes ou les panneaux d'information et de canaliser l'attention des consommateurs sur des créneaux qui sont mesurés par l'audimat. Les « cibles » des messages sont répertoriées par catégories dont les signes distinctifs

sont des habitudes de vie et de consommation. La pensée et notamment l'élaboration d'une pensée critique n'entre plus du tout en ligne de compte dans les calculs stratégiques de la communication. Le premier effet de celle-ci est l'appauvrissement du patrimoine culturel et la destruction de l'héritage humain. Cette volonté de destruction du lien de transmission permet de comprendre l'acharnement mis par le libertarisme à uniformiser les institutions. En effet, l'institution est la meilleure garante de la transmission, celle qui ancre l'être humain dans le long terme, l'aide à se tenir droit et glisse « un zest d'immortalité parmi les gens de passage que nous sommes. » (Debray, 2001) Contre le machinement des êtres et des institutions, il est urgent de renouer avec un processus de transmission qui ne soit pas un clonage des esprits mais une transformation liée à la part artiste de chacun. L'adulte éducateur doit à tout prix savoir conserver à la répétition son caractère de nouveauté. Il doit rester ouvert à l'inattendu.

LA SIMPLIFICATION DES MODES DE PENSÉE

« Mais dans une perspective "business", soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit (...) Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible (...). »
Patrick Le Lay, Les dirigeants face au changement

Qui a l'emprise sur l'histoire, sait bien qu'il a aussi la main sur le temps et le devenir des sociétés humaines. De tout temps, l'histoire, ou du moins l'écriture de l'histoire par ses témoins privilégiés que sont les hommes fait l'objet de violentes controverses. Et dans les instants de crise de civilisation au cours desquelles se jouent des transformations radicales quant à la perception de l'homme et de sa place dans le monde, se multiplient les tentatives de manipulation de l'histoire. « Il faut tourner la page de mai 68 ! », dit Nicolas Sarkozy à peine élu président de la république. En fin stratège politique, celui-ci sait bien qu'il n'a rien à gagner à la réouverture d'un dossier qui a été aussitôt refermé à peine les rues repavées et l'ordre ancien recouvré. Quarante ans après mai 68, le temps offre suffisamment de recul pour enfin permettre une lecture dépassionnée des événements et reprendre une à une les analyses critiques qui, sous le couvert des barricades, révèlent l'une de ces évolutions des mœurs qui sont toujours le signe de transformation radicale des sociétés. Aussi l'une des plus belles façons d'enterrer l'histoire est de faire le tri dans les événements passés et de choisir ceux qui seront commémorés. De nettoyer hier pour formater demain. De grandes et belles fêtes ordonnées par le pouvoir servent d'amplificateur à l'émotion collective et de catharsis à la rancœur accumulée tout au long d'un quotidien répétitif et routinier. Et le peuple est aveugle chaque fois que se dresse devant lui la figure incarnée des dictateurs. Quant aux intellectuels, trop sûrs de la sagesse forcément conférée par leurs savoirs, ils veulent ignorer jusque dans les menaces à leur égard le retour de la bête immonde. Or l'emprise sur les esprits débute par la réduction du rapport des individus au temps ; elle s'exerce par la réification des « ekstases » (passé, présent, avenir) Nombreux sont ceux qui veulent donner à croire à une simplification de la réalité et de sa coïncidence avec le simple bon sens notamment en supprimant toute forme de référence au passé. Seul le présent compte et un présent réduit à l'immédiat. De sorte que même l'avenir n'a plus aucune importance. Cornélius Castoriadis avait prévenu de cette montée de l'insignifiance dès les années 60 et il n'est possible d'entendre les avertissements du philosophe que si l'on est en mesure de comprendre à quoi sert cette décérébration des individus humains : aliéner l'être à l'instant, le réduire à l'accident, le couper de toute mémoire et le propulser hors de l'histoire de sorte à mieux le soumettre aux intérêts et au pouvoir d'une petite caste de dominants. Educateur spécialisé et poète des villes, Guy Delhasse répète à qui veut l'entendre qu'il faut savoir conjuguer le verbe éduquer à tous les temps du passé, du présent et du futur. Destinée à restée confidentielle bien que publiée dans un ouvrage à l'adresse de quelques « barons prédateurs de l'industrie et de la finance » (Castoriadis, 1999), la phrase de Patrick Le Lay est révélatrice de l'entreprise menée depuis des années par les nouveaux « saigneurs de la terre ». Ceux-là se servent de leur position dominante dans les médias de masse pour organiser une véritable confiscation de la pensée et focaliser l'attention du peuple sur l'accumulation de biens qui ne sont que des camelotes. Et ceux qui règnent sur les médias viendront encore insulter les pères, les professeurs et les éducateurs spécialisés lorsque ceux-ci tentent par leurs faibles moyens d'enrayer la course effrénée vers les marques et les autres breloques. « Qui ne possède pas une rollex à 50 ans peut considérer avoir raté sa vie ! » La phrase n'est pas une bourde ; elle traduit la philosophie du libertarisme. *« Il faut donc que cette imagination radicale des êtres humains soit domptée, canalisée, régulée et rendue conforme à la vie en société… Lorsque cette socialisation s'opère, l'imagination radicale est, jusqu'à un certain point, étouffée dans ses manifestations les plus importantes, son expression est rendue conforme et répétitive. »* (Castoriadis, 1999) Contre le figure de l'adulte éducateur se dresse celle du publicitaire, en commandeur suprême des paraîtres et des êtres. « Lorsque le mot « concept » n'a plus rien à voir avec un élément structurant d'un système de pensée et qu'il ne désigne plus que des objets marketing offerts à la consommation des masses, il est clair que la mode et ses frivolités viennent se substituer à la pensée et ses rigueurs conceptuelles .

L'ORDRE PRÉFÉRÉ À LA LIBERTÉ

« On ne revendiquera rien, on ne demandera rien. On prendra, on occupera. »
Slogan de Mai 68
La voix du peuple est souvent excessive lorsque, lassé, celui-ci sort de ses gonds et envahit la rue faisant fi des matraques et de la mitraille ; lorsque bafoué,

écrasé, dominé, il ne lui reste plus rien que les excès pour reprendre la main sur ce qu'il est et retrouver le pouvoir sur sa vie. Le grondement sourd de la populace fait brèche dans les dispositifs d'ordonnancement du pouvoir, lequel sait à force d'expérience que pour tenir les villes il faut désormais de larges avenues moins propices aux embuscades et bien plus favorables aux manœuvres de la troupe. Et lorsque les rapports de force tournent à la défaveur des insoumis alors les mots remplacent les balles et sur les murs des cités jaunies fleurissent les slogans, qui de phrases poétiques en tags hermétiques, disent le même besoin de liberté et la même revendication de pouvoir agir par et pour soi-même. Et les universités dégueulent leurs étudiants enragés, souvent les premiers à la bagarre, tandis que leurs pères et professeurs sont accusés de désertion par ceux qui tiennent les rennes de la nation. Dès lors, l'armée et la police deviennent des agents plus sûrs lorsqu'il s'agit de contrôler la jeunesse. La figure de l'adulte éducateur sera immédiatement combattue qui prétend faire de l'enfant, de l'élève ou de l'autre un être libre de ses choix et maître de sa trajectoire. « *Pères que faites-vous de vos enfants à les laisser décider par eux-mêmes ?* » L'interrogation transperce de façon assourdissante les images du *Cercle des poètes disparus*, lorsque préférant la mort à une vie contrainte, Neil se suicide. Toute crise de civilisation, dans le sens où elle se veut être un passage d'un ancien monde vers un nouveau génère des craintes liées aux changements de repères et d'habitudes de penser et de vivre. Longtemps, la quête intellectuelle a été portée par le désir d'exhaustivité ; elle fait face désormais à la crainte de l'égarement. Le problème n'est pas nouveau, lequel jaillit au XVIIIe siècle avec la conscience désormais clairement établie d'un monde ouvert à l'infini. Le vertige est tel que les naturalistes tentent désespérément d'endiguer les risques de désordre par la classification des données et l'apparition de la taxinomie. Mais le stratagème s'avère d'emblée obsolète puisque la classification fige les données suivant des catégories là où la connaissance exige l'intégration du mouvement aux données même de l'expérience. Aussi, se basant sur la comparaison des symptômes, Philippe Pinel classe-t-il aussitôt l'enfant sauvage de l'Aveyron parmi les enfants fous de Bicêtre, alors que son jeune élève Itard, intégrant l'histoire de l'enfant à la cause des symptômes, perçoit dans le caractère extraordinaire de la situation un banal défi éducatif à relever. L'histoire est le relief de l'existence et, du même coup, le mouvement devient cette « part maudite » de l'être (Georges Bataille, 1967) ; or c'est cette part maudite que l'adulte éducateur doit accepter d'endosser. Mais pas de n'importe quelle manière ! En effet, il n'est pas anodin que la métaphore portée par le discours politique pour vendre les nouvelles technologies de l'information à l'ensemble de la planète soit celle des « autoroutes de la communication ». L'image est portée par le discours de Clinton et adossée au programme de son vice-président Al Gore ; elle se répand à travers le village global, soudain plus rétréci encore, imposée par une puissance mondiale, la toute première bien que déclinante, marquée par son identité et une tradition des longues routes vers le couchant, nivelant les obstacles par la force et le sang. « Autoroute de l'information… » L'image est connotée. Pourtant l'image prend. Elle prend dans les esprits déjà bien formatés par l'idée d'un progrès rectiligne, inévitable et continu. L'autoroute de la communication transporte avec elle ses élans de vitesse et de toute-puissance. Elle fracasse les vieilles représentations concernant les modes de transmission de l'information. Elle révolutionne les sociétés vieillottes encore engluées dans une perception newtonienne de l'espace et du temps. La modernité est à la révolution cybernétique et moléculaire. L'autoroute de la communication écrase la vision d'un être humain, archaïque piéton advenant à la conscience de lui-même par les chemins de traverse et les écoles buissonnières. Pour les peuples abrutis par les messages télévisuels, la projection de ces longues voies rectilignes bordées de garde-fous rassure. Et tandis que les techniciens et informaticiens causent de haut débit, les politiciens ont bien saisi que l'autoroute de la communication est un concept bien plus vendeur. Ainsi, la modernité construit une représentation de l'information et la formation comme une toile parcourue de lignes parallèles, bitumées par des disciplines repérées et ne tenant plus compte ou plus guère des carrefours dans les savoirs et des points de rencontre dans la pensée. Le pouvoir dans sa peur des foules et de leurs encombrements fluidifie la circulation des idées, élimine les débats d'arguments et les échanges d'idées. L'enjeu est d'organiser le trafic, d'accroître sa densité sans s'exposer aux bouchons et autres ralentissements, de faire circuler sans peine et sans atteinte à la vitesse des paquets de plus en plus lourds, des poids lourds du son ou de l'image. La quantité de données échangées se pèse en octet, kilo-octet, méga-octet, giga-octet… jusqu'au yobioctet, à la valeur de 2^{80} octets. La pensée se calcule en bit (binary digit) : 1 ou 0, vrai ou faux, haut ou bas, fermé ou ouvert, sud ou nord, blanc ou noir. Face à tout ce machinement du monde porté par le libertarisme se dresse au nom des droits de l'homme la figure de l'adulte éducateur : père, professeur ou éducateur spécialisé.

EN GUISE D'OUVERTURE

« C'est très simple de vivre quand on n'est pas instruit du tout. C'est pour ça que nos frères animaux supérieurs, comme les grands singes, ont une vie au fond très heureuse parce qu'ils ignorent le temps, ils ignorent leur condition éphémère, tandis que l'homme a un savoir en trop, les dieux lui ont donné la vie et, en plus, la conscience. Ainsi la vie est la plus difficile des tâches, et l'amour de la vie le plus difficile des amours mais aussi le plus gratifiant. »
Clément Rosset, entretien

Dans ce basculement de civilisation qu'opère la postmodernité, la figure de l'adulte éducateur est aujourd'hui exposée à l'amputation de ses valeurs propres et à la castration de ce qui fait son sens à être. Les troubles opérés par le passage à la postmodernité sont entretenus voir amplifiés par la fascination pour le

spectaculaire et par l'adoption de la consommation comme mode de structuration du lien social ; cette manière pour l'individu de prendre place dans l'espace social (s'identifier à travers les effets de mode) s'exerce au détriment du développement de la réflexion et de la créativité. Ce risque ne décomposition du sens ne frappe pas seulement les métiers de père, de professeur et d'éducateur spécialisé mais il affecte tous les secteurs de l'activité humaine ; même si les métiers de l'humain sont plus directement touchés par cette montée de l'insignifiance repérée par Cornélius Castoriadis dès le début des années 60. Si nous nous projetons dans la perspective de penser l'avenir, est de parier sur une ouverture de l'éducateur spécialisé à un niveau de formation culturelle élevée. La philosophie, l'histoire en général mais aussi celle des sciences humaines, les technologies et aussi les arts doivent constituer une part centrale de son temps de formation. En cultivant l'art de la philosophie, les grecs anciens, et Socrate et ses élèves Platon ou Aristote mais les Cyniques, les Sophistes et après eux les Stoïciens aussi, imprègnent la culture occidentale d'une idée selon laquelle il devient enfin possible à l'homme d'instaurer un autre rapport au monde qui en soit pas fait de soumission à des puissances ou d'aliénation à des croyances et que l'homme a la possibilité de pouvoir se penser et s'agir par et pour lui-même. L'adulte éducateur, que d'aucuns aujourd'hui tentent de castrer sous la forme d'une multitude de petits métiers, est d'abord une figure ontologique. C'est parce que le petit de l'homme n'est pas fini à la naissance et que rien n'est joué d'avance que tout lui est possible. L'être est libre d'être ce qu'il veut être. L'adulte éducateur est au service de ce projet humain. Son existence n'a de sens qu'au regard de la condition humaine et de la tension sans cesse renouvelée entre la finitude matérielle de l'étant et l'infinitude spirituelle de l'être. Si l'humain n'avait été qu'animal s'il n'avait été jamais projeté en dehors de l'instant par la capacité à mémoriser le passé et à anticiper l'avenir, sans doute que l'adulte éducateur n'aurait jamais existé. Dès lors, l'éducateur est une figure incontournable d'une philosophie pratique ou d'un matérialisme pédagogique qui n'exclut pas la dimension métaphysique. Mais dans l'état actuel de « crise de civilisation », nombreux sont ceux qui portent et agissent le rêve d'un repli conservateur sur un monde dominés par quelques-uns : « Les maîtres du monde se réunissent à Davos titre le journal *lemonde.fr* (23 janvier 2009). En quoi ou de quoi ces quelques-uns là sont-ils les maîtres ? La dangerosité de ce repli n'est pas la fracture sociale et la paupérisation croissante d'une partie sans cesse plus importante de la population mondiale mais dans la castration des possibles. Le monde vu par ces maîtres là est un monde étriqué parce que clos sur quelques certitudes. *« Le possible ne préexiste pas, il est créé par l'événement. C'est une question de vie. L'événement crée une nouvelle existence, il produit une nouvelle subjectivité (nouveau rapports avec le corps, le temps de la sexualité, le milieu, la culture, le travail…). »* (Deleuze-Guattari, *Mai 68 n'a pas eu lieu*). Dès lors, l'adulte éducateur est celui qui posté aux avant-postes de l'humanité ouvre vers des parts encore insues de l'être. De l'insensé.

Références bibliographiques

Bataille, Georges, *La part maudite, éditions de Minuit, Paris, 1967*

Castoriadis, Cornelius, *Figures du pensable, Le carrefour des labyrinthes VI, ed. Seuil, Paris, 1999*

Debray, Régis, *Les diagonales du médiologue, éditions de la Bibliothèque nationale de France, Paris, 2001*

Deleuze, Gilles, *Différence et répétition, P.U.F., Paris, 1968*

Deleuze, Gilles, *Guattari, Félix, Milles plateaux, capitalisme et schizophrénie, Les éditions de Minuit, Paris, 1980*

Deleuze, Gilles, *L'île déserte et autres textes, Les éditions de Minuit, Paris, 2002*

Delhasse, Guy, *Les quatre saisons d'un éducateur, éditions Mémor, Bruxelles, 2004*

Fukuyama, Francis, *La fin de l'homme, coll. Folio, ed. Gallimard, Paris, 2004*

Gracq Julien, *Un refuge contre tout le machinal du monde, l'appartement d'André Breton, dans En lisant en écrivant, éditions Corti, Paris, 1980*

Le Lay, Patrick, *Les dirigeants face au changement, éditions du huitième jour, Paris, 2004*

Serres, Michel, *réponse au discours de M. René Girard, discours prononcé dans la séance publique le jeudi 15 décembre 2005, Paris, Palais de l'Institut*

Wieviorka, Michel (dir.), *Les sciences sociales en mutation, Editions Sciences humaines, Paris, 2007*

Articles

Clément Rosset, *entretien, le magazine Lire, déc. 1999/ janvier 2000*

Lentschener, Philippe, Moulier Boutang, Yann, Rebiscoul, Antoine, *Ce que nous révèle la financiarisation sur l'économie, article publié dans Le Figaro le 11 juillet 2006 et repris dans la revue Multitudes http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article2656*

La santé mentale en train de se faire

A la recherche d'un sens démocratique

Christian LAVAL[1]

Certains intervenants sociaux et psychologiques sont engagés depuis dix ans dans la lutte contre un problème public qu'ils ont contribués à identifier : l'authentification dans un monde à la fois globalisé mais aussi de plus en plus fragmenté (migrations subies ou désirées, surgissement des mégapoles, peurs sécuritaires) de vulnérabilités psychosociales non réductibles aux pathologies mentales. Cet engagement est devenu une partie non négligeable de leur travail dont l'aboutissement ne semble jamais atteint. Les personnes vulnérables sont dorénavant identifiées à partir des faisceaux enchevêtrés de difficultés multiples qui les caractérisent en tant que situation singulière même lorsque la dimension collective est présente (précarité, travail, famille).

Avec cette notion de vulnérabilité se joue une interrogation centrale autour de la constitution de l'autonomie d'individus privés de parole propre mais qui sont conviés à jouer le jeu des nouvelles règles du social. (Astier, 2008). Ces règles apparaissent à première vue sous la forme de mots d'ordres contradictoires : accéder à l'indépendance par l'intermédiaire d'accompagnant, gagner la confiance d'autrui en vue de s'accomplir soit même, se réaliser dans la vie sociale et gérer ces addictions ….

Une analyse plus attentive montre que ces ordres contradictoires acquièrent parfois un sens en situation, celui de l'ajustement entre épreuves individuelles et attentes sociales. Des dispositions personnelles à s'accomplir tentent de s 'accorder à des manières de vivre ensemble sans que les aspirations à être soi ne s'opposent « trop » aux attentes et aux règles collectives du vivre ensemble.

Tels sont quelques uns des enjeux de société auxquels sont confrontés les intervenants psychosociaux mais aussi les usagers. Cet article a pour ambition de rendre compte de quelques aspects nouveaux de cette réalité en relation avec une visée plus démocratique des interventions psychosociales[2].Quel sens attribuer à cette forme d'agir ? En fait, il s'agit de reconsidérer les thèse générales sur les fins, annoncées à priori, qu'elles soient de soin, d'assistance, d'insertion ou de santé mentale, pour tenter de comprendre comment un agir créatif[3] contribue à enclencher un processus collectif de passage du désir à l'instauration d'une fin non déterminée à priori. En ce sens, il s'agit moins de montrer comment le désir des hommes bute sur le dur principe de réalité, selon l'expression de S Freud, mais à contrario de dégager des problèmes spécifiques et de définir de situations ou les hommes tentent de transformer la réalité en l'adaptant à leurs désirs discutables et donc discutés ensemble. Ainsi ancrée dans une problématique d'action collective, la question du sens apparaît ici comme une capacité à dégager de nouvelles manières d'agir démocratique en contexte de vulnérabilité. Nous prendrons la santé mentale « en train de se faire » comme une scène illustrative, ou ces enjeux de transformation sociale et de basculement vers une sens de l'agir plus démocratique sont concrètement discernables

(1) Sociologue, Chercheur associé à Modys, Directeur adjoint de L'observatoire National sur les pratiques en santé mentale/précarité-Lyon

(2) Cet article puise dans une recherche effectuée dans le cadre de l'observatoire national sur les pratiques en santé mentale/précarité, intitulée : « Apprentissages croisés en santé mentale à partir de quatre séminaires européens : Belgique, France, Italie, Royaume-unis » septembre 2008 commanditée par le conseil Régional Rhône Alpes. Les extraits de citation ont toutes été recueillis dans le cadre de ces séminaires rassemblant des acteurs de la santé mentale à Bruxelles, Londres, Bari et Paris. De plus, différents travaux en collectif de recherche effectués ces dernières années sur la souffrance psychique à la limite des institutions du travail social et de santé mentale ont aussi nourri cette réflexion. On peut citer notamment :
V. Colin et C. Laval, Santé mentale et demandeurs d'asile en région Rhône-Alpes : Modalités cliniques et inter-partenariales, rapport final pour la Drass Rhône-Alpes, Onsmp-Orspere, mars 2005 ;
Genevieve Decrop, jacques Ion, Christian Laval, Pierre Vidal-Naquet sous la direction de Bertrand Ravon Usure des travailleurs sociaux et épreuves de professionnalité ; les configurations d'usure : clinique de la plainte et cadres d'action contradictoires, Modys et Onsmp, rapport final pour L' Onpes, 2008.
Plus largement, le réseau réflexif de praticiens et de cliniciens que constitue l'Onsmp est un lieu d'observation privilégié concernant les mutations en cours dans ce champ de pratique

(3) Dans La créativité de l'agir, H Joas (1999) critique les théories de l'action présupposant les deux modèles dominants de l'action rationnelle et de l'agir téléologique. En s'appuyant sur des auteurs comme Merleau-Ponty et Dewey, il défend l'antériorité d'une conception de l'action comme réajustement spontané à l'environnement et résolution créative des problèmes pratiques, et il souligne que les caractéristiques des deux premiers modèles doivent en fait être analysées à partir des dynamiques réflexives qui émergent de l'action (la rationalité et la dimension téléologique de l'action relevant des modalités de la résolution réflexive des problèmes pratiques). Il s'emploie également à faire apparaître toute l'utilité de cette conception pragmatiste de l'action pour l'analyse de l'agir non institutionnalisé.

LA SANTÉ MENTALE « EN TRAIN DE SE FAIRE »

Sous nos yeux, un champ d'intervention plus vaste que le soin psychiatrique est en constitution. Une localité, un bassin d'emploi, une communauté de commune, un quartier peuvent devenir des espaces ou se construisent des analyses et des interventions multiples mais dont le point commun est l'entrée « santé »: conseil local de santé mentale, réseau santé précarité, équipes mobiles, chantiers d'insertion, consultation psychologique pour les bénéficiaires de programme d'insertion, points écoute, ateliers bien être. « Portés » par des acteurs locaux divers ces dispositifs se réunissent sous le sceau de la santé mentale « en train de se faire ».

Insister ici sur le « en train de se faire » permet de s'intéresser à une forme de créativité et de réflexivité de l'agir social qui fait écho à la manière dont, en psychiatrie, le rapport entre créativité et institution a été repensé en terme de désinstitutionalisation après la seconde guerre mondiale[4]. Par-là même, ces thèmes permettent d'interroger le rapport entre les orientations récentes de la santé mentale et certaines « hétérodoxies » psychiatriques de passé. Certes, aujourd'hui, « aller vers » de nouveaux publics comme les victimes de trajectoires sociales catastrophiques, qui n'ont plus rien à voir avec les malades d'asile,, conduit à une prise de distance avec le cadre institutionnel de la psychiatrie d'une toute autre nature que celle qui était posée par la psychothérapie institutionnelle et l'antipsychiatrie. Il n'en existe pas moins des continuités dont témoignent aussi bien des trajectoires biographiques de certains professionnels que certaines logiques pratiques réinventées[5].

Nous partirons du constat suivant : les intervenants dans le champ de la santé mentale rencontrent de nouveaux problèmes hors du cadre psychiatrique, dont les déclinaisons sont diverses et encore peu référencées. Elles sont l'occasion de la mise en place de nouveaux régimes d'action et elles posent la question de leur pérennisation, de leur transmission et de leur possible institutionnalisation. Ne disposant pour orienter leur action ni d'un ensemble de prescriptions assez claires et cohérentes pour être opératoires, ni même d'un ensemble de principes normatifs comparables à un corps de règles de métiers pour orienter leurs pratiques, ils sont donc contraints d'ordonner leur coopération d'une part, à partir d'une réflexion sur les problèmes et les solutions inventées dans les dispositifs , et d'autre part, à partir d'une réflexion sur les principes normatifs de leur engagement dans les communautés de praticiens[6] qui se nouent dans ces dispositifs. Nous parlons ici de communauté de praticiens pour souligner que les différents intervenants qui s'engagent dans ces dispositifs n'ont pas les mêmes pratiques, et que c'est seulement s'ils parviennent à élaborer des modalités adéquates de collaboration que se constitue un sens social commun à leur intervention. La nuance n'est pas insignifiante puisqu'elle permet de comprendre que la pérennisation et la transmission des dispositifs ne peuvent passer ni par une formation type *top /down*, ni par des prescriptions institutionnelles[7], mais par le partage d'expérience. C'est bien à partir d'une traversée commune d'expériences que se dessinent des épreuves de sens. Qu'elles sont elles ?

TROIS ÉPREUVES DE SENS : RELATION SAVOIR ET POUVOIR

Dans l'institution psychiatrique, les différents types de rapports entretenus, entre l'axe du savoir (sur les pathologies), l'axe du pouvoir (sur les institutions fermées ou ouvertes) et celui des relations à soi et aux autres circulaient de façon relativement fluide et homogène. Chaque professionnel situé dans cet ensemble cohésif pouvait construire le sens de son action par rapport à ces trois axes, dans un horizon de sens de nature politique, proprement identifiable. L'institution psychiatrique a été le lieu par excellence de cette forme cohésive dont les pratiques de contestation faisaient parti intégrante. (Anti-psychiatrie et désalienisme)

La scène de l'asile étant obsolète, les prises de sens échappent. Pourtant, dans la santé mentale « en train de se faire » les pratiques se reconfigurent toujours en fonction d'enjeux de relations, de savoirs et de pouvoir mais à comprendre dans le contexte actuel. Alors que la psychiatrie s'est construite (tout) contre la discipline médicale, la santé mentale, comme souci public et prendre soin convoque une pluralité de disciplines, de groupes professionnels et d'acteurs engagés.

Comment évoluent les régimes de relation entre professionnels et usagers ? Comment articuler la pratique avec le champ des savoirs ? Quelles sortes de ressources mobilisent les intervenants afin de faire circuler de l'énergie et de la créativité dans les dispositifs? Quelles sont les prises de pouvoir légitimes et celles qui sont condamnables (au nom de quelle visée?)?

C'est la manière dont ces questions font sens entre elles qui constitue ou non des pratiques à visée transformatrice. Reprenons les une par une.

DE LA RELATION DE PRENDRE SOIN : ENTRE DISSYMÉTRIE ET RÉCIPROCITÉ

En pratique de santé mentale, en vis à vis du colloque singulier, la question de l'installation d'une « présence soignante » dans le champ social a pris une grande importance ces dernières années. Quel mode de relation aménager entre un individu (et ses troubles) et différents contextes de vie (soins, travail, famille, habitat, loisirs, pratiques culturelles) ? Comment accueillir une personne,

(4) Dans la foulée de la désinstitutionalisation, en inventant des espaces de transitionnalité qu'ils se nomment lieux de vie, psychiatrie institutionnelle ou communauté thérapeutique, de nombreuses initiatives inventives avaient déjà vu le jour dont le but était de reconsidérer les frontières entre soin et prendre soin.

(5) Voir à ce sujet, « Réinventer l'institution » in Cahier de Rhizome, décembre 2007.

(6) Ces communautés de praticiens réunissent des non professionnels (acteurs de la médecine communautaire, membres de groupe de patient, self-helpers…) et de professionnels (travailleurs sociaux, psychologues, psychiatres).

(7) Du type de celle qui a vu passer le réseau, au milieu des années 1990, d'un mode de coopération original inventé dans le cadre du secteur à une prescription institutionnelle.

un groupe, une communauté afin de créer les conditions d'une rencontre ? Cette seconde perspective se centre moins sur un cas individuel qu'elle ne s'intéresse à mieux comprendre les tenants et les aboutissants d'une trajectoire ou d'un parcours (de maladie mais aussi d'exil, de travail).
Entre soin et prendre soin, clinique et extra clinique[8] un psychiatre italien constate :

« *Il y a des psychothérapies qui répondent plus précisément à une exigence éthique. Il y a des psychothérapies qui sont plus centrées sur l'aspect comportemental, sur un aspect plus objectif. L'opérateur psychiatrique qui prend en considération la globalité de la personne n'est pas simplement un technicien mais c'est une personne attentive aux besoins de son patient. Si le patient n'a pas une maison où vivre, si un patient est un sans abri, il y a un gâchis au niveau éthique et humain.*
J'insiste sur cette question cruciale. Une des manières les plus sûres pour ne pas penser, est de penser en terme moral : ce qui est bon, ce qui est méchant. Ce qui est blanc, et ce qui est noir. L'aliénisme avait des limites, mais le contrat à la base de l'aliénisme consistait à confier les aliénés à des médecins qui sont des techniciens, qui sont spécialisés. Maintenant, la psychiatrie ne doit plus guérir mais simplement gérer des populations, doit réduire des risques, la psychiatrie ne doit plus guérir. Il faudrait recentrer notre attention sur la question thérapeutique ».
Bari - Matera

Une opératrice lui répond :

« *C'est vrai, nous ne parlons pas de l'aspect thérapeutique. Nous n'avons pas été capables de refonder l'action thérapeutique qui est tout autour de notre travail historique. Pour autant, notre action thérapeutique n'est plus conçue en termes de soins et de traitement. Elle s'est axée sur la relation avec les autres et est basée sur des paramètres d'aide mutuelle, de réciprocité, de "raccourcissement des distances". L'idée de la mutualité, je pense relève d'une posture thérapeutique spécifique. Cela relève d'une idée essentielle: avant de voir un technicien, quelqu'un qui peut offrir un service, il y a surtout l'aspect humain. Cela me force à sortir des espaces, à occuper d'autres espaces. Cela nous met à nu. Cette proximité avec les patients m'a fait découvrir une nouvelle façon de soigner* ».
Bari - Matera

Cette nouvelle manière de définir les relations de prendre soin se caractérise par une inquiétude lancinante concernant la perte d'un modèle thérapeutique orthodoxe, doublée par un sentiment ambivalent de rapprochement entre soignant et soigné qui comme le précise une psychologue belge : « *se retrouvent du même coté de la vie* »
« *Avant, la thérapie était davantage un travail rétrospectif pour comprendre comment on en était arrivé là et pour relancer la mobilité dans la vie. Maintenant, le travail est plus prospectif, on réfléchit à la manière d'aménager sa vie pour éviter les rechutes pour les malades, les récidives pour les justiciables. Même si les deux aspects ont toujours été présents, l'accent s'est déplacé. Il faut revaloriser le pourquoi par rapport au comment alors que c'était l'inverse. Le passage de la maladie mentale à des problèmes de vie a fait en sorte que les professionnels et les usagers n'appartiennent plus à des mondes différents mais se retrouvent du même côté de la vie. On devient dès lors plus des accompagnants que des soignants.* » -
Psychologue – Bruxelles

Les problèmes de vie semblent devenus la matière sous le sceau de laquelle s'engagent les relations. Les intervenants aspirent à installer les gens les plus vulnérables dans une relation plus estimée. Il s'agit pour eux de penser le rapport entre vulnérabilité et inscription citoyenne. Comment s'y prennent-ils pour mettre au cœur de la relation ce rapport problématique entre vulnérabilité et citoyenneté, entre soin dissymétrique et prendre soin réciproque, entre idéal d'autonomie et prescription d'actes ?
La dissymétrie des positions demeure un principe thérapeutique inaliénable. Mais sa légitimité actuelle découle moins d'une hiérarchie des places et des savoirs, qu'elle ne procède d'une capacité relationnelle à savoir déplacer sa position dans la relation en fonction des moments et des espaces. En d'autres termes, ce qui donne du sens à la relation pour les deux parties, ce n'est plus la dissymétrie. Bien au contraire, c'est la réciprocité, une relation à tendance autonome qui s'instaure de personne à personne (et non pas d'un soignant à un soigné). C'est à partir de cet imaginaire partagé d'une relation d'estime que les praticiens apprennent à installer un cadre de soin à valence hétéronome.
Cette finalité nouvelle engage la relation dans des modalités plus large de coopération entre usagers et professionnels. Dans un contexte de raréfaction préoccupante des structures intermédiaires (encore présentes jusqu'à la fin des années 1980), le besoin d'ouvrir des espaces de réciprocité est d'autant plus aigu que le praticien est confronté à des mouvements d'atomisation et de repli des individus dans des niches existentielles fermées et imperméables aux altérités (chacun dans son pavillon ou dans sa communauté, politiques des concentrations des délinquants, pauvres, étrangers dans des espaces confinés et stigmatisés) Il est aussi de plus en plus interpellé pour en discuter publiquement les effets en termes de contamination psychique.. Comment aménager une place à autrui? Comment faire vivre des espaces de circulation entre différents espaces de vie, au-delà de l'inscription fluide dans la vie de réseau ou de l'assignation au seul ordre institutionnel ? Comment créer des dynamiques d'appropriation ou la prise en charge de l'espace copartagé entre professionnel et usagers donne lieu à l'invention d'une *association* commune distributive de différentiations, d'hétérogénéité, de positions et de responsabilités souples et changeantes ? Les réponses sont variables :

(8) Aller de la clinique à l'extra clinique semble être une spécificité forte du mouvement Italien. Tous les échanges avec les acteurs italiens soulignent cette spécificité par rapport aux autres réalités européennes. Il s'agit d'associer le clinique et l'extra clinique de façon à ce qu'un spectre d'intervention le plus large possible traverse tous les profils professionnels, des usagers, aux facilitateurs, aux éducateurs, aux psychologues et aux psychiatres.

Le choix a été fait de manière délibérée de ne pas introduire de soignants dans l'équipe des formateurs, composée dès l'origine d'artistes et d'artisans tous de très grand talent. Ce choix correspondait, entre autres, à l'idée que pour s'approcher de l'autonomie, outre le salaire, le stagiaire devait se libérer des modèles occupationnels qu'il avait pu connaître jusque-là, en particulier au cours des hospitalisations en milieu spécialisé. Cela ne signifiait pas, pour autant, l'abandon du soin car l'ensemble de l'équipe de psychiatrie étaient tout près, venant « se promener » à l'atelier, disponibles en cas de crise. (Mais dans ce cas, le soin n'intervenait jamais dans l'atelier lui-même mais dans le service, situé à un kilomètre environ, voire en cas de nécessité à l'hôpital général). Avec la multiplication des ateliers d'autres méthodes de suivi seront imaginées » Directeur d'entreprise d'insertion - Paris.

La figure du stagiaire est présente dans de nombreux dispositifs. Ci-dessous le témoignage d'une stagiaire en position de tiers dans un centre de santé mentale, accueillie par le chef du département à la mesure de sa supposée « ignorance » :

« *Alors pendant mon stage universitaire dans le centre de Santé Mentale, je suis arrivée dans le centre, en disant "bon, je sais rien des services de santé mentale!" Le chef du département m'a dit "bon c'est mieux". Le matin on avait parlé de la contamination du savoir disciplinaire. Alors, le fait que je n'avais aucun savoir en santé mentale a été extrêmement positif plus tard, j'ai développé ma professionnalité sur le terrain en m'orientant vers une collaboration avec les groupes d'auto-aide. Cela sera intéressant de mieux comprendre quel type d'informations peut être développé au sein d'un groupe d'auto aide, d'un groupe de ce genre ? Pour moi, cela m'a permis d'entrer en contact avec le quotidien comme cela a été déjà été dit ce matin. Confrontée aux histoires réelles de la vie de tous les jours, en entrant en contact direct avec le récit de ces personnes qui ont vécu des expériences de troubles et qui veulent raconter leur expérience, j'ai pu me confronter à leurs souffrances sans aucun filtre d'interprétation. D'ailleurs, ce n'était pas mon rôle de faire ça, de jouer le rôle d'un filtre, ou de faciliter la communication ou d'être le médiateur de cette communication. Ce n'était pas un rôle à jouer. Ma formation s'est axée sur le fait de développer une relation à parité avec ces gens et donc de développer une capacité d'écoute différente* » Etudiante, Bari - Matera.

Du point de vue technique, la relation de prendre soin n'est plus duale mais triangulaire entre un usager, un soignant et un tiers (qui peut être, un parent, un éducateur, un élu, un enseignant, un usager, un stagiaire, un artiste). Le tiers est une personne- relais d'une communauté à l'autre, ou du champ sanitaire ou champ social, ou de l'hôpital au domicile ou d'une profession à une autre. Ces figures tierces à la fois témoins et interprètes, sont indispensables pour faire circuler du sens.

DE LA FORMALISATION DES SAVOIRS ASSUJETTIS

En pratique de santé mentale**,** le rapport entre pratiques et théories de référence est en déconnexion durable. A première vue, la crise est double : difficulté à transmettre des savoirs appliqués à des situations de plus en plus inattendues et changeantes mais aussi difficulté à conceptualiser des savoirs issus de la traversée des expériences pratiques. L'ascenseur des savoirs semble avoir du mal à descendre et à remonter. Face à l'incertitude des frontières entre normal et pathologique, face au renversement de perspective entre approche de santé publique et approche clinique, comment des professionnels en recherche de réciprocité avec les usagers ré agencent-ils leurs savoirs ?
Certains disent « savoir rester eux-mêmes » et peuvent réaménager les éléments de leur pratique à des situations aussi inédites que celles de l'injonction thérapeutique par exemple. En fait, un examen plus précis des discours montre une forme de détachement implicite ou explicite du plus grand nombre (quels que soient leurs références et leurs missions) par rapport aux systèmes théoriques conventionnels voir académiques. Comme le constate avec une certaine radicalité un psychiatre italien :
« On a l'impression, dans la situation générale, que les cadres théoriques de référence et la formation des opérateurs peuvent être tous valables à condition qu'ils soient valorisés par tout ce qui relève de l' « expérience » des professionnels et de leur confrontation avec l' « expérience de vie » des gens » Psychiatre, Bari-Matera.

L'extension de la demande sociale d'expertise dans le champ de la santé mentale est une bonne illustration des bouleversements en cours. Traditionnellement, Le professionnel expert s'oppose frontalement à la figure du profane. Dans le champ psychiatrique, l'expert est convoqué pour évaluer l'incapacité civile ou le niveau de responsabilité pénale de tel ou tel.
Mais l'orchestration de plus en plus médiatisée de l'expertise, en la rapatriant dans des cénacles pour spécialistes, confisque le débat de telle manière que la figure du contradicteur ne peut même pas accéder à la légitimité d'un point de vue, faute de pouvoir pénétrer à l'intérieur du cercle des savoirs experts. Est-il possible, en vis-à-vis de ce constat qui signe un écart grandissant entre savoir commun et savoir spécialiste, de repérer d'autres pratiques moins clivées. Quelques expériences donnent des orientations dans ce sens. Elles ont pour point commun une volonté des acteurs de requalifier la capacité d'expertise des profanes sur leur quotidien :

« *Pour moi, par exemple à Liverpool, je lance des défis aux services. J'aide les usagers à utiliser leur propre voix et à devenir plus autonomes et à eux-mêmes de lancer des défis aux personnes qui les soignent. Eviter que les gens retournent à l'hôpital, que les gens soient gardés à l'hôpital. Par exemple, cette personne qui a été renvoyée chez elle pour être traitée chez elle, mais en fait, elle n'avait pas beaucoup d'argent. Les professionnels même*

s'ils voient ce qui se passe, ne se rendent pas vraiment compte de ce qui se passe dans la communauté. Ils ne voient pas par exemple si vous ne pouvez pas payer vos notes, ou si vous avez des problèmes d'éducation », un leader de programme auprès des communautés des caraïbes » - Psychiatre - Londres.

Cette expertise par expérience concerne le savoir des gens sur leur contexte de vie en lien avec leur manière de vivre et de souffrir :
« Quand vous voyez deux personnes venues de la Jamaïque ayant une conversation tout à fait agréable, l'on pourrait avoir l'impression qu'ils ont envie de se battre en fait. Alors qu'en fait ils s'expriment tout simplement, ils s'expriment avec des gestes. C'est un problème qui n'est pas vraiment bien compris et on est un peu pénalisé parce que l'on est simplement comme ça. Beaucoup de noirs par exemple, ont été internés parce que l'on pensait qu'ils étaient très agressifs. Il y a beaucoup de choses qu'il faut faire pour changer cela, pour faire tomber ces barrières et pour qu'il y ait une meilleure compréhension de notre culture. Si on travaille de manière beaucoup plus proche avec les communautés, on aura une meilleure compréhension de la culture caribéenne. Cela nous permettrait aussi d'offrir de meilleures solutions. Par exemple, si je viens à une conférence et que je vois quelqu'un qui parle avec beaucoup de gestes, etc., je pourrais expliquer au Docteur, au psychologue, qu'il n'y a aucune problème, qu'il va très bien, ce n'est pas quelqu'un qui est énervé ou qui a perdu le contrôle de lui-même. C'est juste quelqu'un qui est normal. Il faut vraiment avoir des gens qui comprennent cela, qui comprennent cette culture.
Il y a aussi beaucoup de problèmes de diagnostics mal faits parce que les personnes n'ont pas été comprises dès le départ à cause de ce que je viens d'expliquer. Après les personnes sont encore plus frustrées, parce qu'elles essaient de s'expliquer. Les professionnels essaient de les calmer. Le patient répond « je ne suis pas énervé. J'essaie juste de m'expliquer, mais je ne suis pas du tout énervé ». Il n'y a eu pas mal de cas comme ça, avec beaucoup d'incompréhension » - Représentant d'une communauté caribéenne - Londres.

Les usagers expliquent parfois aux « docteurs » le sens usuel de tel ou tel comportement. Cette estimation collective qui combine expertise profane et porte-parole doit trouver des lieux collectifs d'élaboration, (réseau, territoire de santé, programme de santé communautaire, conseil local de santé mentale..) qui fonctionnant comme des forums, puissent maintenir actifs les principes régulateurs d'une démocratie non confisquée dans le champ de la santé mentale. Cet enjeu, alors qu'il est « boosté » par les associations d'usagers, est identifié par les professionnels comme un défi audacieux et risqué. Il bouscule les habitudes.
Reprenons. Cette focalisation trop brève sur la question de l'expertise montre au moins une chose. L'expérience est source d'acquisition de savoirs que ce soit pour les professionnels ou pour les usagers. En fait, une partie des ressources de connaissance est endogène au champ psychiatrique, alors qu'une une autre partie, elle, est exogène. Comment constituer un savoir autonome au-delà de la situation d'expérience ? Comment renouveler la fabrication d'une expertise plus en phase avec la pratique démocratique sans tomber dans la tyrannie consumériste ? Plutôt que de rappeler à l'ordre des savoirs d'experts, il serait sans doute plus fécond d'interpréter les *savoirs par expérience* comme ce que Foucault appelait des savoirs assujettis[9]. Certes, ces savoirs ne sont pas reconnus en tant que tels par les institutions académiques et scientifiques mais ils ne sont pas pour autant intrinsèquement illégitimes.
Une manière de poursuivre cette voie consisterait à parler en termes de savoir formalisé et de savoir informel plutôt qu'en termes de savoir expert versus profane. Opérer ce déplacement a un avantage. La qualification de l'expert ne congédie plus la compétence du profane et vice et versa. Illustrons ce point : Le savoir qualifié de la médecine psychiatrique est transmissible par formation initiale. Idem pour celui du psychologue. Ce point acquis ne veut pas dire que les professionnels ne mobilisent que des savoirs qualifiés alors que les profanes (professionnels non-psy ou usagers) ne mobiliseraient que des « compétences ».
Avons-nous encore à faire à des praticiens dont l'agir est légitimé par les seuls savoirs scientifiques ? Certainement, mais ce n'est pas suffisant. Ce qui donne un horizon de sens au contenu des pratiques obéit aussi à une rationalité de type psychosociale. Ce que donne à voir la santé mentale « en train de se faire » ne correspond plus seulement à un savoir autorisé par la communauté des experts (prioritairement intéressés à la construction des sciences), mais se légitime par le fait de traverser des épreuves de sens ici et maintenant qui creusent le présent d'une autre manière. Epreuves risquées (prioritairement intéressées par l'invention de moyens de vivre ensemble) où se mesure la différence entre une pratique difficilement contestable car parvenue à son objectif scientifique et une pratique incertaine mais dont les ratages donnent à voir de nouveaux attachements salvateurs.

DE LA CONSTRUCTION DU POUVOIR DANS DES ENDROITS ÉTRANGES

Le lien entre pratique professionnelle et pratique de pouvoir[10] est attesté depuis les travaux de robert castel ou de Michel Foucault. Mais aujourd'hui, le pouvoir des professionnels n'est pas seulement à penser en termes de contrôle des déviances mais surtout en rapport avec

(9) Assujettis, les savoirs que développent les multiples intervenants sur la scène de la santé mentale le sont tout d'abord parce qu'ils se soumettent mal à des partages institutionnels comme celui de l'action sanitaire et de l'action sociale. Assujettis, ils le sont également parce qu'ils s'appliquent à des objets caractérisés par un manque de dignité sociale (les individus qui échouent à se réinsérer, les clochards..) et qu'ils s'en prennent au déni institué du thème de la vie psychique des pauvres. Fa ce à de telles dynamiques, les sciences humaines ne devraient elles pas se donner pour tache de contribuer à ce que Foucault appelait une « insurrection des savoirs assujettis » plutôt que de juger ces pratiques interstitielles et les savoirs qu'elles formulent suivant les critères de la sciences normalisée (Foucault, 1970, 1976)
(10) Nous abordons cette notion de pouvoir selon une optique de pouvoir faire. Le pouvoir doit être entendu comme une capacité de pouvoir faire quelque chose, d'accomplir une action, de produire des effets. En ce sens, cette perspective oblige à dé fusionner mais sans invalider ni l'une ni l'autre, la question du pouvoir faire de la problématique de la puissance (publique) et de l'autorité (hiérarchique).

la question de la fabrication d'un individu à « autonomie généralisée ». L'intervenant psychosocial est devenu un forgeron d'identité. De plus l'usager contemporain est un être qui non seulement est prêt à s'attribuer un « fonctionnement psychique », un « inconscient », des « frustrations »… mais surtout qui attend des professionnels qu'ils mettent son identité en catégorie scientifique. Il y a là un problème anthropologique qui se décline, pour partie en terme de pouvoir.

« Dans la société moderne, l'identité est modelée par de nombreux éléments. Parfois un facteur est plus important, plus pertinent pour un groupe de personnes. De plus, ces facteurs peuvent changer. L'identité n'est pas forcément fixe. Certaines personnes par exemple peuvent se sentir gays ou lesbiennes, mais aussi appartenir à une autre communauté. C'est difficile de fixer ce problème de l'identité seulement du coté de l'ethnicité. Le premier principe d'intervention c'est le choix : les gens doivent toujours avoir un choix. Hors, les choix sont souvent contraints, limités, par les structures de pouvoirs, par les systèmes sociaux, par les groupes de pairs etc. Les professionnels qui offrent des services aux autres, doivent essayer de trouver un équilibre en fait entre différentes dynamiques : le respect des choix individuels, mais aussi la réalité des appartenances de groupes. Il faut bien comprendre que les professionnels contribuant à définir des identités, contrôlent les gens » - Psychiatre - Londres.

Dans le quotidien des interactions volontaires, les usagers témoignent de situations récurrentes de prises de micro pouvoir que seules des actions moléculaires, en favorisant des prises de conscience, peuvent combattre. La pire des situations semble être celle où les cliniciens ne sont pas conscients de la fonction de pouvoir et de contrôle social qu'ils exercent.

« Les pratiques professionnelles donnent du pouvoir. Il est nécessaire que cette contradiction fasse partie intégrante de la pratique en santé mentale. Il s'agit, autrement dit d'introduire des éléments de contradiction dans le rapport entre individus et sociétés, entre individus et systèmes thérapeutique, entre individus et système judiciaire » Psychologue - Bruxelles.

La question à l'ordre du jour consiste ici à penser de manière critique la relation sur autrui dans ses rapports complexes entre savoir et pouvoir sans couper cette réflexivité des enjeux adjacents à la pratique du prendre soin. Comme le précise Yves Cartuyvels[11] : « *Cette obligation de réflexivité pourrait signifier que l'apaisement de la souffrance psychique est indissociable d'une démarche de sens, qu'elle s'articule au parcours d'un sujet en quête de transformation et qu'elle est liée étroitement au questionnement sur le contexte social, économique et politique dans lequel cette souffrance s'exprime. Comme le soulignait Canguilhem, refuser cette démarche critique, au nom d'un « simplement faire son travail », conduit à s'inscrire dans le développement de technologies sociales normalisatrices qui finissent par conduire « au commissariat de police ».*

Ceci dit, la question du pouvoir ne peut être seulement abordée en terme critique consistant à dénoncer…. toutes les prises de pouvoir. Elle se pose comme une question de redistribution des rôles de chacun dans la pratique concrète. Savoir comment pratiquer avec le pouvoir, telle semble être la question du jour :

« Les rôles des professionnels sont impliqués. Ca ne veut pas dire qu'il n'y a pas de besoins pour la psychiatrie. Mais il y a un changement de pouvoir en fait. C'est une question importante, une question de pouvoir et de ressources. Un rapport a été publié il y a environ une vingtaine d'années par un usager qui s'appelait « Le pouvoir dans les endroits étranges » (the power in strange place). C'est toujours un concept qui s'applique aujourd'hui, qui est toujours un problème aujourd'hui. Il faut essayer de mettre le pouvoir dans des endroits où on ne s'attend pas à ce que le pouvoir se trouve. Ce n'est pas une question de créer un antagonisme par rapport aux professions. Mais de trouver quelque chose qui soit positif, de façon à répondre de manière appropriée aux besoins de santé mentale des communautés » – Psychiatre - Londres.

De ce point de vue, il faut prendre la mesure de la profondeur de questions posées par les usagers. Ils ne sont pas seulement engagés dans des combats respectables et estimables (relayés par quelques réseaux de professionnels progressistes), mais leur lutte est profondément ancrée dans l'horizon de sens de la promesse démocratique. Ils dessinent une réalité de pratique profondément redistributive en termes de pouvoir. Diverses expériences décrivent le lien étroit entre les processus d'empowerment[12] et la construction de collectif de pratiques qui favorisent une autre distribution du pouvoir d'agir.

---

(11) Cartuyvels (Yves), Clinique et politique, in Hauts risques pour la psychiatrie, à paraître Erès, 2009

(12) L'empowerment peut être décrit comme un processus par lequel des individus ou une communauté s'approprient un pouvoir (power) sur leur avenir. Ce concept s'est construit dans l'univers anglo-saxon ; il existe plusieurs manières de nommer ce processus. Les québécois parlent d'autonomisation ou de processus d'acquisition de pouvoir. Mais en plus de l'idée d'autonomie et d'autogestion, le concept d'empowerment porte l'idée que l'individu ou la communauté autonome est aussi une force pour la société et pour la vie démocratique. En fait, les pratiques sociales ou psychologiques qui se recommandent du concept d'empowerment (travail social, aide à l'emploi, mouvement des femmes, santé mentale..) font émerger au moins deux conceptions dominantes de l'empowerment :
- Une conception interactionniste : Cette approche qualifie le lien entre prise de pouvoir et relation de soins. Le pouvoir représente ici la probabilité qu'à un des deux acteurs du soin (le professionnel et l'usager) d'imposer sa volonté (notion de patient /acteur pris dans une relation dissymétrique de face à face). L'un des inter-actants à un savoir expert et l'autre un savoir profane.
- Une conception individualiste : Il s'agit pour les personnes de développer leur marge d'autonomie. Cette optique insiste sur la volonté de l'individu et fait passer en second plan les éléments structuraux politiques ou économiques. Les techniques d'empowerment sont alors celles du travail sur soi à forte technicité psychologiste mais aussi comportementaliste (estime de soi, coaching, soutien individuel, self help). Cette conception renvoie souvent à une vision libérale de la société où l'individu a le devoir de faire ce qu'il convient pour réussir.
Une dernière approche (que nous revendiquons ici) insiste sur la dimension collective du processus. L'empowerment est une action collective de prise de contrôle de ces intérêts. Il s'agit d'orienter les objectifs de l'action collective en fonction de cette prise de contrôle. Les communautés impliquées sont souvent des groupes minoritaires. Elles ont des difficultés à faire valoir leur préférence et à faire respecter leur choix. Dans l'histoire récente, les pratiques d'empowerment font progresser le niveau de citoyenneté active jusqu' à s'organiser parfois en groupe de pression (lobbying) (Donzelot 2003).

La encore, la fonction de tiers est essentielle. Elle introduit la dimension du collectif.[13] La question de la redistribution du pouvoir y est reposée, mais à partir de l'expérimentation du *pouvoir d'association*. En ce sens, le collectif ne veut pas dire union de praticiens mais association à plus de deux. L'association n'est pas donnée mais à construire par discussion et ajustement. Chaque collectif pose la question du comment vivre ensemble ?

UN AUTRE SENS À LA PRATIQUE DÉMOCRATIQUE : DU DÉSIR POUR TRANSFORMER LA RÉALITÉ

La question du sens devient une question qui ne prend sens que dans l'agir collectif. Les épreuves de sens traversés par les protagonistes de la santé mentale en train de se faire aboutissent tous à mieux discerner la présence d'un désir collectif en jeu que l'on pourrait nommer ici le désir démocratique. Au fond comme dit un proverbe arabe soit on joue le jeu soit on le pourrit. La question porte alors sur la manière de jouer le jeu .Il s'agit à chaque fois dans des situations particulières de créer des espaces praticables ou de nouvelles formes de relation puissent advenir autrement. Ici la démocratie n'est pas à entendre seulement comme un mode de gouvernance mais comme une pratique sociale qui organise la transformation de la réalité sociale par adaptation aux désirs des plus vulnérables. Vous, les précaires, les jeunes de banlieue, les malades mentaux, les étrangers, comment proposez vous d'aménager ce monde afin que vous y trouviez une place légitime en tant que sujet individuel et collectif ? Ainsi à l'encontre de la notion galvaudée de lien social que l'on arrive à saisir que lorsqu'il est dissocié, le travail du collectif entre vulnérables est associatif. Il renvoie à des pratiques symboliques de prise de sens au décours même de l'action. La relation, le savoir et le pouvoir n'acquièrent un sens alternatif aux aliénations de tous ordres que lorsqu'ils s'expérimentent dans des épreuves libératrices d'agir créatif. Encore et encore comme le disait déjà John Dewey, « *il s'agit de libéraliser et libérer l'action* ».

(13) Selon Jean Oury : « Une des fonctions d'un collectif consiste à « veiller à ce qu'il n'y ait pas une trop grande homogénéisation des espaces, qu'il y ait de la différence, qu'il y ait une fonction diacritique qui puisse distinguer les registres, les paliers etc. et que chacun puisse articuler quelque chose de sa singularité, même dans un milieu collectif ». Jean Oury ajoute immédiatement : « On peut se demander si ce collectif ne constitue pas une espèce de masque, d'écran, qui dissimule en fait la prise de position personnelle d'un leader absolu ». Comme quoi, la réflexion sur le pouvoir surgit dans le processus même d'association.

COLLECTIF FEMINISTE CONTRE LE VIOL

VIOL

SOS VIOL

Tél écoute : **04 91 33 16 60**

Tél fax secrétariat : **04 91 54 49 85**

Email : **sos.viol@orange.fr**

Site internet : **sosviol.com**

L'Association S.O.S. Viol a été créée en 1987 avec pour but de rompre le silence qui entoure le viol et ses conséquences ainsi que le viol par inceste.

Pour ce faire, S.O.S. Viol offre un espace d'accueil, d'écoute et de solidarité aux personnes victimes de violences sexuelles, à leur famille, à leur entourage et aux professionnels.

Les actions que mène S.O.S. Viol sont :

- Une permanence téléphonique qui fonctionne sans interruption de 10 h à 18 h du lundi au vendredi durant toute l'année.
- Des accueils individualisés sur rendez-vous.
- Des accompagnements dans les démarches (médicales, sociales, juridiques…).
- Des groupes de parole de victimes et de parents d'enfants abusés.
- Des interventions de prévention et d'information sur les violences sexuelles auprès des jeunes en milieu scolaire.
- Une formation sur les violences sexuelles auprès des professionnels de la santé, du secteur social et du milieu éducatif.

Pour soutenir S.O.S. Viol :

- Adhésion
- Vente de DVD, actes de colloques (nous contacter)

Comprendre le sens, écouter la signifiance

Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT[1]

Contre la tyrannie de la phrase, la poésie de chacun »
Boris Pasternak, Docteur Jivago

SENS DE LA PAROLE

Toutes les sociétés sont obligés de poser la question centrale non pas du sens mais de la parole, car le sens suppose une transmission, donc un interprète qui s'adresse à un autre. Une réflexion sur le sens implique donc d'emblée une interrogation sur le rapport de la parole et du langage, c'est pourquoi la psychanalyse peut nous en dire quelque chose. Qu'est-ce que c'est que parler ? Voilà l'autre versant de la question du sens : le contenu du discours est censé avoir un sens, mais il peut être trompeur ou mal entendu, dans l'écart bien humain entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. La question centrale devient alors celle de la vérité et non plus celle du sens. Quand on parle vraiment, sait-on ce qu'on dit ? La parole vraie est d'une certaine manière insensée comme l'amour a un côté fou, dans les deux cas, non-maîtrisables, malgré les tentatives modernes de réduire les aléas de la relation à un problème de communication. Les techniques de « com » ne prétendent-elles pas pour la plupart maîtriser entièrement le sens pour faire disparaître le malentendu fondamental du langage ?
Il y a un risque à prendre, celui de la rencontre et du vivre ensemble. Qui peut garantir la fiabilité d'une parole au-delà du sens de son énoncé ? Les sociétés construisent des discours comme la morale, le droit ou la déontologie pour tenter de mettre de la garantie là où il n'y en foncièrement pas ; elles mettent en place des mises en scène culturelles pour signifier qu'il n'y a pas d'autre garantie à la parole que la parole elle-même : le Cratyle de Platon ou le récit de la Genèse se penchent sur les origines de la parole pour poser la question du sens de la vie comme une orientation et non comme une signification. Ce qui donne sens à la vie, c'est la transmission des grands interdits fondamentaux de l'inceste et du meurtre qui indiquent l'orientation asymptotique du désir humain, celui de désirer l'impossible, l'Autre, qui n'est aucun objet. Le désir est à jamais insatisfait, l'humain est divisé en lui-même par son rapport aux pulsions et à la parole, et ce désir inconscient prend appui dans le système signifiant d'une culture qui met en forme l'interdit. Le jeu du différé et des différences permet ainsi celui des représentations et des images, donc le sens, toute indifférenciation entraînant la perte de sens, comme en témoignent les victimes d'inceste ou d'agressions sexuelles.
Comment habiter son corps est en effet la même question que celle du sens de la vie. Le sens interroge non seulement le langage mais aussi le rapport du corps à la parole. L'homme ne naît pas dans le langage mais par le langage. Il n'y a de parole que de corps sinon les mots ne sont que des mots (du baratin) et de corps que parlé et parlant à moins d'être réduit à la chose.
L'éthique définit précisément cette optique de maintenir la référence au corps humain en tant qu'il parle, au-delà du statut juridique du corps qui interdit de le considérer comme une viande, une marchandise ou un objet matériel. C'est pourquoi, aucune pulsion ne peut être satisfaite en dehors d'une relation de parole et d'échange de sens intersubjectif. Le corps est un corps habité par une animation intérieure invisible (l'âme au sens latin de animus, qui indique plus le mouvement de la vie psychique que le terme « appareil psychique ») qui fait vivre la vie en non pas simplement « survivre » : dans la rencontre avec autrui, chacun cherche le visage de ce qui lui donne corps, le bébé et sa mère, l'homme et la femme, les parents et les enfants, moi et toi.

SENS DES SENS

C'est la nomination, acte de parole, qui insère l'enfant dans l'ordre du langage en articulant le corps, le nom et l'image. La relation précoce mère-enfant en constitue le modèle princeps au temps de la dépendance symbolique radicale du petit d'homme. La mère entend les pleurs du bébé non comme des signaux mais comme un langage qui lui est adressé et auquel elle répond par l'interprétation qu'elle lui adresse en retour. Le cri de faim n'est pas équivalent au signal sonore ou lumineux d'un réservoir d'essence qu'il faut remplir sous peine de tomber en panne. Nous ne nous adressons pas à la voiture, et même si nous le faisions, cela ne lui ferait rien et on nous prendrait pour un fou ! Ça n'a pas de sens ! L'interprétation du cri adressée au bébé est une réponse qui constitue le corps comme lieu d'habitat subjectif. En

(1) *Maître de conférences en psychologie et éthique, HDR (Université Lumière Lyon 2), psychanalyste (SPF)*

nommant les sensations, la mère les réfère au sujet qui les éprouve au moment où elles se manifestent. Par la manière de faire et avec les mots croisés aux gestes, à la musique de la voix et à tout ce que le corps dit de façon subtile, la mère donne corps à l'enfant. C'est ce que Françoise Dolto indique à sa manière dans sa théorisation de l'image inconsciente du corps[2]. La mère donne du sens aux sens, à condition de ne pas manipuler le bébé comme un simple objet, ce qui est le risque de toute objectivation médicale ou scientifique. En ne réduisant pas sa bouche à un trou à fermer, son ventre à un sac à remplir et à vider, elle lui donne sa bouche et son ventre, dans l'unité d'un corps humain qu'il était déjà du début. Le sens advient dans l'intersubjectivité.

La mère, en effet, ne sait pas tout du bébé car il est autre. Elle doit se mettre suffisamment à sa place pour entendre ce qui se dit dans son intimité et en même temps accepter d'y manquer puisqu'elle n'est pas lui. Cet écart, de l'ordre de l'altérité, oblige les parents à chercher le sens de ce qu'il demande : la mère propose la tétée, le bébé ouvre la bouche ou se détourne, le père le prend dans les bras, il répond par son adaptation tonique ou se raidit. Cette attention à ce qui parle dans le corps de l'autre, à son consentement à ce qui lui est proposé, instaure le jeu de la demande et de la réponse réciproques au lieu du cycle du forçage, du refus ou de la soumission. S'adresser à l'enfant dans une réponse interprétative, au bon moment de ses sensations et de ses perceptions, alors même que nous ne savons pas comment il comprend l'essentiel, suppose d'y croire. Ne pas mettre comme préalable à la parole et à la relation intersubjective le savoir supposé sur la capacité de l'autre à comprendre relève bien d'une position éthique en jeu aussi dans le travail avec les comateux, les déficients intellectuels, les handicapés mentaux, et tant d'autres !

DESTRUCTION DU SENS

Le corps n'a de sens que d'être relationnel, construit dans la singularité d'une histoire et en même temps dans l'universalité de son appartenance à l'espèce humaine.

L'humanité de l'homme, c'est ce qu'on ne peut pas détruire, comme en témoigne Robert Anthelme et comme le pense un philosophe comme Emmanuel Levinas, mais on peut toujours nous le faire croire par divers moyens de désubjectivation que les nazis connaissaient bien. Les génocides commencent toujours par un travail de sape de destruction du sens et de son détournement pour un sens unique et totalitaire[3] qui empêche tout travail de pensée et de critique du sens. Primo Levi raconte dans ses écrits comment on reconnaissait un nouvel arrivé en camp de concentration : pas seulement parce qu'il n'avait pas encore les joues creuses et l'aspect famélique mais surtout parce qu'il posait encore des questions pour trouver un sens à ce qui lui arrivait. Qui pose la question « Warum ? » (Pourquoi ?) Risque de recevoir un coup de crosse ou la mort en guise de réponse. « Ici, il n'y pas de pourquoi ! ». La résistance consiste alors à maintenir le travail de pensée, de création, de lien à autrui, à partir de la préservation d'un minimum de pulsionnalité, y compris dans les activités les plus triviales comme la satisfaction des besoins élémentaires : c'est dans les chiottes, à l'abri du regard et des coups du Kapo que les prisonniers peuvent se parler et ressourcer leur désir de vivre en homme jusqu'au bout, qu'ils peuvent s'entraider à décoder le sens du langage des camps, décodage indispensable à toute survie et à l'écart nécessaire avec le sens totalitaire imposé.

PRISON DU SENS

L'humain cherche toujours un sens à ce qui lui arrive, que ce sens soit juste ou faux, sensé ou incompréhensible pour les autres ; quête philosophique du sens ou réponse à l'inévitable question subjective face aux événements de la vie : pourquoi moi ? La vie psychique impose de trouver un sens à tout prix pour se donner des raisons, des explications, par exemple suite à un événement naturel ou à un malheur de la vie. Nous avons du mal à accepter le hasard ou les aléas du tragique de l'existence. Tout cela doit avoir un sens, soit dans la version égocentrique de la culpabilité (qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela ?), soit dans la version projective centrée sur autrui (sa méchanceté fondamentale). La caricature de ce mouvement, présent chez chacun de nous, existe chez les victimes de violences : il faut trouver un sens même erroné, pour pouvoir continuer à vivre et ne pas céder à la pulsion de mort qui nous pousserait à tout vouloir effacer pour recommencer à zéro. Les victimes tiennent au sens péniblement construit, parfois en appui complice sur la version officielle proposée ou imposée par l'entourage social ou familial. Ce sens manifeste coexiste avec d'autres sens plus latents, ce dont témoignent les symptômes post-traumatiques, notamment les réminiscences qui indiquent comment on peut souffrir du sens tout autant que de l'absence de sens.

Un sens peut en cacher un autre, mais le Moi n'en veut rien savoir. Or, la traversée du temps circulaire post-traumatique[4] suppose la déconstruction du sens mettant l'événement traumatique en place de cause de tout pour une autre lecture, voire plusieurs autres lectures. Le seul moyen de déconstruire la résonance particulière que l'événement avait pour le sujet consiste à le mettre en perspective avec d'autres événements de son histoire, mais aussi éventuellement avec l'histoire du collectif, ce qui suppose plusieurs niveaux de sens.

Ce que la psychanalyse a mis en évidence, c'est que la création de sens, spécifiquement humaine, est toujours le filtre de notre rapport au monde. Ce ne sont donc jamais les faits réels en tant que tels qui font difficulté, éventuellement traumatismes, mais le sens qu'ils prennent pour un sujet et pour son entourage. C'est pourquoi il peut en changer à certaines conditions d'écoute dans une rencontre qui l'autorise. L'humain est victime du

(2) Dolto F., 1984, L'Image inconsciente du corps. Paris : Seuil

(3) Voir le magnifique travail de Victor Klemperer « la langue ne ment pas » sur l'évolution du discours nazi, celui de Janine Altounian à propos du génocide arménien, ou encore celui de jean Hatzfeld au sujet du Ruanda

(4) Durif-Varembont J.P., «Le silence des victimes entre ineffable et inaudible», Psychologie Clinique, « Dispositifs cliniques : recherches et interventions », printemps 2001, nouvelle série n°11, édit. L'Harmattan, p. 131-139.

sens, « il pâtit du signifiant » dont il dépend, comme dit Lacan, au point parfois d'en tomber malade mais aussi d'en guérir, mais c'est aussi lui qui le construit, c'est là sa responsabilité de sujet. « Nous choisissons le sens, le sens ne subsiste qu'écorné de cette partie de non-sens qui est, à proprement parler, ce qui constitue dans la réalisation du sujet, l'inconscient »[5]. La psychanalyse permet à un sujet de s'élargir de la prison des signifiants de son histoire, de déconstruire le sens élaboré et partie intégrante de sa névrose, de sa psychose ou de sa perversion, pour devenir un peu plus libre par rapport aux contraintes pulsionnelles et aux déterminations signifiantes. Elle met au travail le rapport à la vérité du désir du sujet et du prix qu'il paie pour cela, non pas une reconstitution de l'exactitude des faits, ce qui pourrait faire l'objet d'un enquête judiciaire, mais il s'agit d'autre chose. Nous sommes dans deux logiques de sens différentes qui s'expriment dans deux temporalités souvent opposées, la temporalité psychique et la temporalité judiciaire.

ECOUTE DE LA SIGNIFIANCE

L'expérience de la cure s'appuie sur le fait que le langage est corps et qu'il n'y a pas de corps sans langage, d'où les effets de la parole dans le corps. : une relation de parole, et uniquement de parole, où le fait que l'un (l'analysant) s'adresse à un autre (l'analyste) qui écoute vraiment permet la répétition et l'interprétation de ce qui reste en souffrance et se dit dans les langages du corps (les symptômes), du comportement, du rêve et des autres « formations de l'inconscient » (lapsus, oublis, mots d'esprit…).C'est cela le « transfert », cette relation particulière produite à la fois par l'invitation à parler librement et par la résistance inconsciente à y consentir. Il ne s'agit pas alors dans l'analyse de « donner du sens », ce qui tire la psychanalyse du côté de la psychologie, mais de mettre au travail les chaînes signifiantes et leurs effets. Freud lui-même n'a cessé de rappeler cette règle fondamentale de ne pas chercher un sens ou une explication comme condition de l'association libre. On peut comprendre du coup, pourquoi une analyse a pu produire des changements fondamentaux alors que ni l'analyste ni l'analysant n'ont rien compris… mais ils ont parlé vraiment ! La fonction symbolique de la parole ne consiste pas en effet à donner du sens mais « à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet : soit d'introduire un effet de signifiant » . Ici, ce n'est pas la cohérence du discours qui est recherchée mais ce qui parle en vérité pour quelqu'un et qui se révèle dans le temps plus ou moins long de l'interlocution. C'est toute la différence entre comprendre le sens et écouter la signifiance, deux dimensions qui s'articulent dans l'acte humain. Freud recommande à maintes reprises au père du petit Hans, qui représente chacun de nous et qui pose trop de questions, d'arrêter de vouloir comprendre et de suspendre son jugement comme conditions pour pouvoir déployer la résonance de la parole de son fils. Où le savoir psy ou éducatif peut constituer la subtile résistance aux effets de la rencontre !

(5) Guyomard P., 1998, Le désir d'éthique, Paris, Aubier, p.21.

ORIENTATION ÉTHIQUE

Ces considérations nous amènent à interroger notre positionnement éthique dans la mesure même où l'éthique aborde la question du sens de l'acte humain et de ses conséquences. Si l'on ne se contente pas des discours sur l'éthique, celle-ci se mesure à l'acte posé en tant qu'il implique des choix, des valeurs, un jugement, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou non.

« Pas de sujet sans éthique. Si nul n'est censé ignoré la loi, l'éthique porte la question du sens et de l'interprétation – comme du vide et du défaut – de toute loi. Elle tente de répondre à cette interrogation : qu'est-ce que savoir la loi ? Est-ce lui obéir, s'y soumettre, l'interpréter ou la contester ? Mais au nom de quoi ? » . La psychanalyse éclaire la zone d'ombre de l'acte humain sans pour autant la supprimer, au côté des autres discours tentant de rendre compte de ses dimensions rationnelles en termes de motivation, d'interactions symboliques, d'obligations juridiques ou de prescriptions sociales. Elle propose au sujet de juger dans l'après-coup son action à l'aune du désir inconscient qui l'habite : as-tu agis conformément à ton désir véritable ? As-tu été responsable comme sujet ? Ta culpabilité n'a-t-elle pas pris la place de ta responsabilité ? Pourquoi tu ne t'es pas débarrassé de tes charges indues que tu as bien voulu prendre sur ton dos alors qu'elles appartiennent à un autre, par exemple tes ascendants ? Le jugement, au titre non de la morale mais de la parole qui tranche, procède par un retour au sens des actes, car il n'y a d'acte que de sujet : poser un acte n'est pas avoir un comportement, répondre n'est pas réagir. Sur nous étions entièrement programmés ou contraints par des codes comportementaux comme les animaux, la question du sens dans la double acception de la signification et de l'orientation, ne se poserait pas. Il n'y a donc d'éthique que pour les humains, c'est-à-dire les êtres parlants qui, seuls de leur espèce, se posent des questions sur les choix et les conséquences de leurs actes.

SYMPTÔME COMME LANGAGE

Que peut en apprendre qui n'est pas psychanalyste mais exerce un métier dans le travail médoc-social ? D'abord à ne pas se précipiter à trouver un sens, ensuite à savoir qu'un sens en cache toujours un autre, ce qui fait qu'une demande ou une non-demande a toujours plusieurs niveaux, en écart constant avec son objet. Enfin, à entendre le symptôme comme un langage en attente d'être décodé, comme l'appel d'un sujet souffrant et non comme une gêne à éliminer à tout prix ou un déficit à combler.

L'orientation donnée par une éthique du sujet nous fait considérer que le symptôme a un sens en attente d'être entendu : sens d'une formation défensive de compromis entre angoisse et désir comme dans la névrose, sens d'une suppléance aux trous du symbolique comme dans la psychose, sens du déni de la castration comme dans la perversion.

Loin d'être une gêne à supprimer, le symptôme, pris au sens psychique du terme, est une demande du sujet sous forme d'un langage muet qui dit la souffrance adressée et d'une certaine manière il constitue un appel à la symbolisation. Le symptôme fonctionne comme une mémoire cachée : il maintient la mémoire inconsciente tout en masquant la signification mais se paie d'un prix que le sujet n'est plus toujours prêt à payer. Ainsi, en est-il des symptômes post-traumatiques des victimes de violence qui signifient la manière dont quelqu'un a fait avec ce qui lui arrivé.
En même temps, chacun peut consciemment demander la disparition de son symptôme et inconsciemment évidemment y tenir absolument, avec aucune envie de s'en débarrasser alors que son maintien coûte psychiquement et parfois physiquement. Pourquoi ?

Parce que la jouissance du symptôme nous sert à nous accommoder des difficultés de l'existence. C'est le moyen que nous avons trouvé face aux difficultés de vivre qui ne sont pas toutes pathologiques mais qui peuvent le devenir. Il y a donc un autre sens du symptôme : « surtout n'y touchez pas, ou bien alors faîtes le avec prudence ! » Quelle responsabilité de vouloir à tout prix supprimer les symptômes comme s'ils n'avaient pas de sens par rapport à l'histoire de chacun, contrairement au symptôme médical référé à la seule combinatoire du diagnostic de la maladie ! Freud recommandait la prudence en avertissant : « nous nous soucions trop des symptômes et pas assez de ce dont ils proviennent ». Et si nous ne prenons pas en compte le sens du symptôme en le supprimant par quelque technique que ce soit (pharmaceutique ou comportementale), nous prenons le risque au mieux de son déplacement sous une autre forme ou d'une modification du caractère maintenant ou plus tard, au pire de livrer le sujet sans défenses face à ses angoisses. Etre éthique, c'est croire que lorsque quelqu'un souffre au point de manifester des symptômes, d'en être malade, le sujet en lui demande même s'il refuse de demander ou n'est pas n'est en capacité de soutenir une demande de soins comme la plupart des personnes en grande précarité sociale.

MÉPRISE SUR LE SENS DE LA DEMANDE

La question est posée alors dans nos pratiques du sens de la demande ou de l'absence de demande. La demande suppose une adresse à l'Autre : demander c'est demander quelque chose à quelqu'un. On ne demande pas à la cantonade et on peut aussi faire semblant de demander. Cela veut dire que la demande, du fait qu'elle est adressée à quelqu'un, ne peut jamais se réduire à ce qui est demandé, à l'objet de la demande : il y a toujours un au-delà ou un en-deçà de l'objet de la demande et l'on se méprend souvent sur le sens de la demande, par exemple d'un enfant qui réclame des bonbons ou d'un adolescent qui se plaint de ne pas avoir la dernière console de jeux vidéo. Pourquoi quelqu'un n'est pas content alors qu'on a satisfait sa demande ? Chacun de nous a fait l'expérience de la répétition de la plainte, alors que l'objet de la demande est satisfait. C'est même cette insistance qui peut nous alerter sur les autres registres de la demande : le désir d'être reconnu, que l'autre soit présent, voire qu'il nous aime, qu'il partage notre angoisse. « L'ambivalence première, propre à toute demande, est que dans toute demande est impliqué que le sujet ne veut pas qu'elle soit satisfaite ». Du coup répondre à une demande, ce n'est pas seulement répondre à l'objet de la demande, mais c'est répondre au/du demandeur, répondre de la place du sujet qui demande. La psychanalyse éclaire le sens à tiroirs de la demande d'objet qui inconsciemment ne réclame nulle satisfaction pour préserver le désir qui n'est jamais désir de quelque chose puisqu'il vise la présence de l'autre et que cette présence n'est pas un objet. Quel que soit le contexte socio-professionnel, on ne peut entendre le sens de la demande ou de la non-demande en le rabattant sur l'objet, même si cet objet concerne les besoins primaires élémentaires comme le manger et le dormir sous un toit. Aller à la rencontre de celui qui apparemment ne demande rien lui permet le plus souvent de découvrir ce qu'il attendait et qu'il ne savait pas, à condition que nous trouvions les moyens pour qu'il puisse se saisir de l'occasion.

Pour le formuler à la manière de Levinas, l'existence même d'autrui est demande, au-delà de tout objet, par le fait même qu'il est un être parlant comme moi, pris comme tout humain dans un réseau de sens et aliéné au signifiant. Mais le visage est comme le nom, il signifie ce qu'est quelqu'un en dehors de toute représentation. Au-delà de tout sens, de toute étiquette sociale, de tour diagnostic, de toute connaissance de cet autrui, son visage est signification sans contexte et m'appelle à la responsabilité pour lui : « le visage désarçonne l'intentionnalité qui le vise » résume Levinas pour indiquer que le sujet n'a pas de sens[6]. Cette rencontre nous est difficile car nous sommes à l'ère du discours et de l'inflation du sens où l'usage scientiste de la langue réduit l'ambiguïté du langage à la nomenclature des choses, dans une société de consommation où le trop plein de signifiés (via les objets à consommer et les idéaux à réaliser) annule les effets de signifiants. Il ne reste plus pour s'en dégager que de suspendre le désir et le sens sous les différentes formes de l'ennui des temps modernes[7] en guise de résistance. Le grand ennemi du sens, c'est le rabattage sur une signification.

DIT ET DIRE

Le dit compte moins que le dire car le sens de la rencontre humaine réside moins dans son contenu informatif que dans celui de l'adresse à un interlocuteur ; « dire, c'est approcher le prochain, lui « bailler signifiance ». Ce qui ne s'épuise pas en « prestation de sens », s'inscrivant,

(6) Levinas E., 1972, Humanisme de l'autre homme, Fata Morgana, Livre de poche, p.53.
(7) Durif-Varembont, J.-P., 2008, L'ennui, opérateur privilégié pour une clinique du lien social. Cliniques méditerranéennes, 78, 99-108. et Clerget, J., Durif-Varembont, J.P., Durif-Varembont, C., & Clerget, MP. (2006).Vivre l'ennui. A l'école et ailleurs. Toulouse : Erès.

fables, dans le Dit » écrit de façon si poétique Levinas[8]. Vouloir donner du sens à tout prix apparait le plus souvent comme notre résistance majeure à accepter les effets de signifiance de la rencontre intersubjective. Le savoir psychologique empêche souvent d'écouter la vérité du sujet, et ce d'autant plus qu'il est exact. A cet égard, l'interprétation sauvage, risque majeur des pratiques de soins psychiques, est violente parce qu'elle exclut le sujet en l'enfermant dans le sens de son symptôme ou de sa maladie, d'autant plus qu'elle est juste sur le plan de l'exactitude théorique. Non donnée au bon moment, n'étant pas autorisée par la relation transférentielle et les conditions institutionnelles, elle n'est pas recevable par le sujet et produit des effets de fixation de sens ou de vécu persécuteur au lieu de l'ouverture et de la libération attendues. « Interpréter un texte, ce n'est pas lui accoler un sens, même fondé, mais tenter d'apprécier de quel pluriel il est fait, de quelle dynamique il est porteur, alors il y a vérité »[9].

Le sens n'est donc jamais donné par avance ni fixé une fois pour toutes mais c'est la névrose humaine qui nous le fait croire. Parce que le psychanalyste entend autrement et prête ses oreilles à l'analysant, il est possible de changer le sens, au double sens de la manière de comprendre (ses parents, soi-même, les autres) et du cours de ce qui pouvait apparaître comme un destin.

SUBVERSION DU SENS ET LECTURE ÉCLATÉE

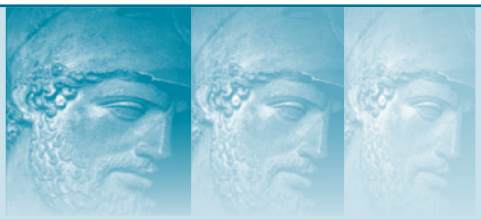
La liberté suppose une lecture plurielle et non monolithique des événements de son histoire et du sens qui en a été donné, y compris par soi-même, et c'est tout l'enjeu d'une psychanalyse. Il ne s'agit pas de reconstituer les faits mais de changer de sens et de point de vue, ce qui transforme le sujet : «l'histoire est une vérité qui a cette propriété que le sujet qui l'assume en dépend dans sa constitution de sujet même, et que cette histoire dépend aussi du sujet lui-même qui la pense et la repense à sa façon» écrit à ce sujet Lacan[10]. En ce sens, la psychanalyse se soutient d'une éthique de la parole qui refuse le totalitarisme de la pensée unique et de la langue de bois qui peut être celle d'un groupe mais aussi celle du sujet lui-même. Cette éthique implique une mise en mouvement du dire contre le déjà-dit, de la création contre le prêt-à-penser, des ratés du sens contre le sens institué. Toute éthique suppose d'ailleurs une démarche de discernement, donc de lecture transdisciplinaire. Lire vraiment suppose une liberté d'interprétation non séparable de la liberté d'existence et de sa dimension politique. Toute lecture suppose une interprétation qui questionne le sujet sur son rapport à la vérité : « la vérité d'une lecture n'est pas la vérité du texte, comme la vérité d'une proposition n'est pas la vérité du monde. Il n'y a pas un sens vrai du texte qui est révélé par l'interprétation, mais une interprétation vraie d'un texte » (Ouaknin)[11].

(8) Levinas E., 1974, Autrement qu'être ou au-delà de l'essence, Livre de poche, p.81)
(9) Viderman S., 1977, Le céleste et le sublunaire, Paris : PUF, p.44.
(10) Lacan, 1953, op. cité
(11) Ouaknin M.-A., 1994, Lire aux éclats, Paris : Seuil, collection Points, p. 142)

L'éthique est ainsi liée à l'herméneutique, pas seulement à la quête de sens et d'authenticité mais surtout par l'invention et le dépassement de soi qu'elle exige, ce qui n'est pas sans risque, celui de l'engagement dans son acte, qu'il soit de parole, de silence ou de geste. L'homme, pas plus que le monde n'a de sens en soi, c'est l'homme qui donne sens et il n'y arrive jamais totalement. Aussi, « l'homme éthique, qui a refusé de s'enfermer dans un sens unique du monde, est toujours en route ; il n'est jamais arrivé, il va ailleurs, toujours au-delà »[12]. Le sens nous échappe toujours, et ce reste, de structure, est constitutif du malaise dans la culture. Le sens se partage au risque du malentendu et toujours sur fond de non-sens. Sa recherche est constamment orientée par l'inachèvement du sens.

(12) Ouaknin M.-A,op. cité, p. 354.

5, rue Las Cases
75007 Paris
Tel : 01 53 59 60 40
Mail : ancreai@wanadoo.fr



6 rue d'Arcole
13006 Marseille
Tel : 04 96 10 06 60
Mail : contact@creai-pacacorse.com

LES RÉFÉRENCES ANCREAI

de qualité des services rendus dans l'action sociale et médico-sociale

PÉRICLÈS

Participation à l'**É**valuation **R**éférencée et **I**nterne, **C**onforme à la **L**oi, des **É**tablissements et **S**ervices

1. Périclès : une méthode et un guide mis au point par l'Association Nationale des CREAI - ANCREAI

Depuis 1997, l'Association Nationale des CREAI, ANCREAI met en œuvre une méthode d'évaluation des dispositifs de services rendus, avec et auprès de plusieurs centaines d'équipes et terrains d'intervention, dans tous les secteurs de l'action sociale et médico-sociale, et sur tout le territoire français.
En effet, les CREAI contribuent à l'adaptation continue des dispositifs et des pratiques. Ils ont de ce fait vocation à poursuivre les réflexions sur les référentiels de l'action sociale et médico-sociale.
Ce faisant, le réseau des CREAI a anticipé ce qui allait être un des axes majeurs de la loi du 2 janvier 2002 (Article 22) :
« Les établissements et services procèdent à l'évaluation de leurs activités et de la qualité de leurs prestations ».

En 2005, nous en sommes à la quatrième version de la méthode. Celle-ci, comme les autres versions, est rendue publique et proposée au débat, à la critique et à la comparaison.
Parce que c'est la fonction des CREAI de construire avec les acteurs de l'intervention sociale (et en premier lieu avec les personnes concernées) les outils de l'action sociale, nous mettons en débat, dans des applications concrètes, les principes de méthodes référencés qui sont l'aboutissement actuel de huit années de travail et d'échanges.

Au moment de l'installation du Conseil National de l'Evaluation, qui doit se prononcer sur les « procédures, références et recommandations de bonnes pratiques professionnelles », l'ANCREAI propose des « références » de bonnes pratiques sociales et médico-sociales, cohérentes avec l'esprit des lois et les cadres réglementaires, à même de guider une démarche concertée d'évaluation de la qualité des services rendus et les formations qu'elle implique.
Il s'agit donc d'un outil à vocation transversale, plus large qu'un « référentiel » sectoriel limité à une population donnée pouvant être utilisé dans l'ensemble du champ social et médico-social.

L'élaboration de la méthode et la formalisation des références se sont appuyées, durant ces années sur les formations méthodologiques en direction d'équipes souhaitant mener à bien leur propre évaluation interne et co-construire leurs critères de qualité dans des principes et des cadres éthiques, associatifs et organisationnels de l'action.

Les résultats de ce travail mené par les CREAI et les équipes de terrain sont formalisés dans les 158 références ci-jointes.
C'est une œuvre collective, issue du champ social lui-même, que nous lui restituons en le publiant aujourd'hui.
Merci aux nombreuses personnes morales et aux équipes des établissements et services publics et associatifs qui ont fait confiance aux intervenants des CREAI.
Ensemble, ils ont ainsi contribué à la reconnaissance des personnes et à la qualité du service, dans l'optique d'une culture de l'évaluation issue du secteur social et médico-social.

2. Périclès, un seul objet pour deux usages :

- La présentation d'un ensemble de références qui structurent tout dispositif, en tant que points de support et d'organisation des interventions sociales ou médico-sociales.
- Un guide de pré-requis, support pour la formation des équipes à l'évaluation interne participative. Ce guide est utilisé par les équipes qui s'engagent dans la démarche de mise en valeur du dispositif d'explicitation du sens des interventions.

Références et pré-requis sont de fait deux manières de désigner les mêmes objets, selon qu'on en situe le registre dans l'évaluation ou dans la formation à l'évaluation.

3. Périclès : un support de formation

Périclès est utilisé pour la formation à l'évaluation interne des équipes sur le terrain.
Selon le guide « Démarche qualité » publié par le ministère des Affaires Sociales en 2004 pour aider les établissement et services à choisir un mode d'évaluation interne, diverses options sont possibles, de l'audit à la démarche participative .
Périclès n'évalue pas les résultats des actions, en admettant que ce soit l'objet de la loi nous manquerions de toute façon de référentiels reconnus unanimement à ce propos.
Périclès n'est pas non plus un outil d'évaluation des besoins. Mais il permet d'enregistrer les réponses aux questions posées à ce propos par les personnes, les usagers et les équipes.
Les références de Périclès n'ont pas pour vocation d'imposer des normes lourdes d'action ou de projets, mais simplement de passer en revue les questionnements indispensables au regard des missions confiées.
Avec Périclès, l'évaluation n'est ni un audit, ni un contrôle. C'est une dynamique qui s'adapte aux réalités de chaque établissement ou service, pour aider celui-ci à formaliser l'évaluation interne en fonctions de ses priorités.C'est une dynamique participative des membres des équipes en lien avec les représentants des usagers, la direction, les représentants de la personne morale, permettant de construire les critères ou bien de se servir de ceux qui sont proposés et d'organiser progressivement les conclusions.

L'ANCREAI propose avec Périclès une démarche de formation (acquisition des compétences dans la durée, et des conditions de leur transférabilité), pour organiser les savoir et savoir faire en évaluation participative :

- Une démarche participative d'évaluation afin de :
  - Passer en revue tous les éléments d'un dispositif d'interventions
  - Montrer la valeur du dispositif
  - Améliorer les réponses aux besoins des personnes
- Un dispositif de travail qui permet de :
  - Mobiliser une dynamique institutionnelle et professionnelle
  - Construire collectivement des critères de qualité
  - Mettre en évidence des pistes d'amélioration
  - Produire un cahier d'améliorations
- Ce dispositif de travail comprend:
  - Un comité de pilotage
  - Un groupe transversal
  - Plusieurs commissions thématiques

Selon la taille de la structure, la formation est complète pour tous, ou seulement pour les membres du groupe transversal de suivi, ou simplement pour les référents qualité qui formeront à leur tour leurs collègues. Dans ces derniers cas, des moments de régulation de la formation sont prévus en direction de l'ensemble des personnels.

4. La structure de Périclès

- Périclès comprend : 13 plans d'intervention ; 158 références
- Les plans et les sous-plans : le plan représente chacune des têtes de chapitre ; chacun des points est à considérer comme un plan d'analyse ; chaque plan est subdivisé en sous plans
- Les références (pré-requis) : elles fournissent le cadre méthodologique sous la forme d'éléments d'exploration ; elles ne peuvent pas être modifiées

LES RÉFÉRENCES PÉRICLÈS

Plan 1	: PROJET D'ÉTABLISSEMENT OU DE SERVICE
Plan 2	: DROITS DES USAGERS
Plan 3	: DIMENSIONS DES INTERVENTIONS
Plan 4	: ASSOCIATION DES USAGERS
Plan 5	: REGISTRES DES INTERVENTIONS
Plan 6	: INTERVENTIONS D'ETAYAGE ET DE SUPPLEANCE
Plan 7	: COHERENCE DES INTERVENTIONS
Plan 8	: GARANTIES ET RESPONSABILITES
Plan 9	: PREVENTION et TRAITEMENT DE LA MALTRAITANCE
Plan 10	: RESSOURCES HUMAINES
Plan 11	: RESSOURCES ARCHITECTURALES ET LOGISTIQUES
Plan 12	: RESSOURCES FINANCIERES
Plan 13	: RESSOURCES ET ENVIRONNEMENT

Handicap et travail du sens chez l'enfant

Régine SCELLES[1]

L'obsession du malheur, en effet, n'est pas une pensée du malheur mais une incapacité à le penser. D'où l'invasion psychique de la hantise, à travers l'apparition en soi du tyran et de l'esclave, prenant la place du moi. C'est alors que, pour venir en aide à celui ou à celle qui est dans le malheur, il importe de faire un travail de pensée, qui va s'efforcer de conjurer la hantise en substituant à une pensée, qui nous pense en se pensant toute seule d'une façon catastrophique, une pensée que l'on pense et qui fasse penser d'une façon créatrice.
Vergely *(2001 p 70)*

La manière dont chaque enfant subjective le handicap qui atteint un enfant est le fruit d'une articulation complexe entre plusieurs facettes de cette réalité : maladie parlée par le médecin, du domaine du cognitif et de la science ; maladie parlée et vécue par le groupe-famille, le groupe-fratrie ; maladie vécue par chacun individuellement ; représentations de la maladie propres à une société donnée.

Selon Golse (1998), il existe un plan du savoir et du non-savoir relationnels (logiques ou médicaux) et un plan du savoir ou du non-savoir irrationnels (affectifs et fantasmatiques). Cet auteur ajoute que c'est le monde de l'imaginaire et le monde des fantasmes qui ont une influence sur les processus secondaires et non l'inverse. C'est pourquoi, en dépit de toutes les informations rationnelles que possèdent les enfants, des scénarios perdurent, dans leur imaginaire ; ceux-ci leur permettent de mettre en scène et en forme leur rapport avec la pathologie et la manière dont ils pensent ses effets et son évolution.

Dans cet article, nous traitons du sens du handicap pour l'enfant dans son intrication avec ce qu'il vit au sein de sa fratrie, sans pour autant ignorer les autres niveaux. Pour cela, nous évoquons le difficile mais stimulant travail du sens que doit réaliser tout enfant, tout adolescent confronté au handicap.

S'il est souvent dit que les enfants portent un regard « naïf » sur le handicap, qu'ils sont tolérants, ne « se rendent pas compte », la clinique montre le contraire. Ainsi, pour l'enfant comme pour l'adulte, il est nécessaire de trouver-créer un sens au handicap. En effet, l'enfant comprend rapidement que la différence de couleur de peau, de taille, de nationalité n'est pas de même nature que la différence entre un enfant valide et un autre paralysé ou autiste. Pour parvenir à se représenter ce que signifie, ce qu'est cette différence, sa ou ses raisons d'être, il repère et analyse les incapacités, les souffrances, les frustrations que génère la pathologie chez un pair. Il tente de comprendre comment elle existe dans les yeux et dans la vie émotionnelle des autres.

Donner sens inscrit cette étrangeté dans un contexte, une histoire qui la rende plus familière. Ce sens se construit via un travail intra-psychique durant lequel le sujet puise dans son histoire personnelle, familiale, culturelle et dans le cadre d'échanges avec d'autres. Cela permet que cette différence devienne pensable, représentable et ne coupe pas les fils du lien à l'autre.

Via ce processus, le sujet a le soulagement et le plaisir de parvenir à formuler ce qu'il comprend et à le faire comprendre à l'autre. Ce faisant, il transforme la réalité et la rend plus tolérable, par le biais de la mise en œuvre d'un travail de pensée. A la différence du savoir ou de la connaissance, le sens n'est pas donné, il est construit ou plutôt co-construit et il est le fruit d'un processus progressif et donc évolutif. Il rend sujet-auteur se positionnant dans une temporalité d'énonciation (Bertrand, 1984).

Le sens du handicap pour un enfant de deux ans ne sera pas le même que pour un jeune adulte de 20 ans, et ne s'élaborera pas de la même manière si le handicap touche un autre très proche en âge ou un autre beaucoup plus jeune ou plus vieux que soi.

Nous entendons donc la quête de sens comme un projet qui mobilise l'énergie psychique et permet de sortir de la sidération et d'expérimenter le pouvoir désaliénant et libérateur du travail de pensée. C'est pourquoi le

(1) *Professeur de psychopathologie, Université de Rouen, Membre du Laboratoire PRIS de l'Université de Rouen*

processus de quête de sens est aussi important que le résultat et ne doit pas non plus être confondu avec une recherche de cause.

Le mot sens est pris dans plusieurs acceptions : donner sens et donc signifiance à quelque chose ; forme de sagesse : « le bon sens » ; donner une direction : « aller dans un certain sens ».

METTRE EN MOTS ET EN IMAGES LE TRAUMA POUR LE RENDRE MOINS INQUIÉTANT ET PLUS FAMILIER

L'enfant ne mène jamais totalement seul sa quête de sens. Ainsi, Bion (1962) souligne le rôle central de l'autre dans la construction de « l'appareil à penser les pensées ». Winnicott (1947) insiste sur l'importance du corps dans la construction des limites, ceci non seulement dans le cadre du contact peau à peau, mais également dans celui du dialogue tonique (Holding) et de la façon de manipuler physiquement le corps de l'autre (handling) ou encore de lui présenter le monde visuellement, tactilement, auditivement et olfactivement (objet-presenting).

La conscience de l'existence de différences, entre générations et entre sexes, organise le rapport du sujet au manque et au désir ; les différentes appartenances sociales fondent l'identité partagée et posent les bases des alliances psychiques ; ainsi, chaque sujet trouve la singularité de sa place à l'aide de l'organisateur fondamental qu'est la culture (Kaës, 1998).

Le traumatisme subi par les enfants confrontés au handicap a des sources multiples, nous pouvons évoquer entre autres :

- modification de l'attention et du regard parental
- confrontation à une vulnérabilité et une fragilité d'un enfant de la famille
- confusion entre réalité et fantasme qui peut conduire l'enfant à penser que le mal qu'il a pensé sur son frère l'a, dans la réalité, blessé.
- faille de la fonction pare-excitation des parents en particulier, et des adultes en général
- réactivation des angoisses de morcellement et de celles relatives au complexe de castration
- identification à une personne blessée dans son corps fait courir le risque d'une blessure narcissique.

Toujours en lien complexe et évolutif avec la manière dont la culture donne sens et fonction à cette réalité-là, la résonance du handicap au niveau imaginaire et fantasmatique produit également des effets en fonction des conflits intrapsychiques et intersubjectifs du sujet. Pour circonscrire et apprivoiser les effets de cette confrontation, il faut évidemment reconnaître avec l'enfant que le handicap n'est pas comme n'importe quelles différences.

Ne pas pouvoir penser cette différence peut conduire les enfants à ne pas pouvoir jouer souplement des processus d'indentification/différenciation et à rester dans une position où les pairs partageraient confusément la « normalité » et le « handicap », non identifiés comme tel. Une sœur se dit « sœur siamoise » avec sa sœur trisomique 21 ; une autre dit, de sa sœur déficiente intellectuelle, qu'elle est « comme sa propre ombre » ; un autre encore dit que le handicap est comme un « iceberg » entre lui et son frère, lui aurait la partie cachée du handicap et son frère hémiplégique la partie immergée. Ainsi, trop pareil ou trop différent, la question est celle de la distance, des limites plus ou moins perméables à co-construire, à construire progressivement entre soi et l'autre. Dans l'expérimentation structurante des limites, les pairs jouent un rôle central largement sous-estimé.

De fait, ce que l'enfant apprend du monde qui l'entoure (la maladie par exemple) contribue à ce que cette réalité externe, menaçante, devienne réalité interne symbolisée, transformée en objet à façonner et à maîtriser. C'est pourquoi, le sens donné fonctionne comme un médiateur entre la réalité psychique personnelle et la réalité extérieure partagée. Ce savoir réduit la solitude du sujet, car il a forcément à voir avec la culture et le lien à l'autre.

PACTE DE NON-DITS

Les personnes avec lesquelles parents et professionnels ont le plus de difficultés à parler de la pathologie, dans sa réalité, dans ses aspects subjectifs et émotionnels, sont les enfants et, en particulier, l'enfant handicapé (Scelles, Aubert et coll., 2005). La clinique montre que lorsque les parents ne parlent pas à leurs enfants de la pathologie, ces derniers ne se donnent pas le droit d'en parler entre eux (Scelles, 1998).

La manière dont le médecin parle aux parents de la maladie, la place qu'il donne à l'enfant et à ses frères et sœurs contient des messages implicites qui vont faciliter ou entraver les dialogues entre parents et enfants et entre enfants sur le handicap. Notre expérience montre que les enfants ne parlent pas entre eux du handicap s'ils n'y sont pas autorisés par les adultes.

L'interdit de parler ne porte pas forcément sur le nom de la maladie, sur ses manifestations symptomatiques mais concerne surtout sur la manière dont la pathologie prend sens et effet dans la vie intrapsychique et intersubjective des enfants et de leurs parents.

Lorsque l'enfant constate l'absence d'échange sur le handicap, il en déduit rapidement que ces mots font du mal, sont tabous et qu'il est selon les moments « mal » ou « dangereux » d'aborder le sujet. S'instaure alors rapidement, un «pacte dénégatif» qui les conduit à se taire et parfois même à se cacher pour pleurer. Ce pacte dénégatif (Kaës, 19890) lie les membres d'un groupe qui se mettent inconsciemment d'accord pour ne jamais parler, penser, ressentir certaines choses. Cet

interdit, qui n'est pas explicitement formulé, est respecté pour éviter que le groupe et sa cohésion protectrice ne soient détruits. C'est ainsi que les enfants peuvent dire qu'ils ont « traversé leur enfance comme une ombre » ou encore, qu'on leur a volé leur enfance. Evidemment, selon les époques, en fonction de la survenue de certains évènements, ce pacte peut ne plus être aussi rigide et son observance négociée, c'est ce que nous verrons plus loin.

Un enfant de 10 ans, lors d'une consultation, dit qu'il ne parle jamais à ses copains de son frère handicapé, il ajoute « *Je crois que c'est pas bien d'en parler » ;* regardant ses parents, il précise « *C'est mieux de ne pas en parler ».*

Les frères et sœurs confrontés à l'accident puis au coma prolongé de l'un de leur frère ou sœurs, dans un premier temps, ont du mal à investir à nouveau l'école. Leur esprit est envahi par les images de l'accident, de l'enfant à l'hôpital, de la souffrance parentale et des questions angoissantes que cet événement soulève chez eux. Ce n'est que lorsqu'ils parviennent à pouvoir se formuler pour eux-mêmes et pour l'autre ces questionnements, ces émotions, qu'à nouveau, ils prennent plaisir aux apprentissages scolaires. Pour que cet investissement du travail de subjectivation se déploie, il est indispensable que l'enfant se sente autorisé par l'adulte à penser l'événement et à lui donner sens. Nous pourrions dire la chose suivante : si, par loyauté familiale ou pour toutes autres raisons, la question qui leur tient le plus à cœur (pourquoi il y a des accidents, d'où vient la maladie, qui est responsable….) est frappée d'interdit, alors l'enfant court le risque de s'empêcher d'apprendre, pour ne pas risquer d'apprendre ce qu'il ne « *doit pas savoir* ».

Par loyauté familiale, l'enfant peut se laisser habiter par ce qu'il imagine que les adultes voudraient que le handicap soit pour lui. Dès lors, ce ne sont pas seulement les affects des parents qui ont un impact sur lui, mais les affects de ses parents, qui ont une action au cœur même de sa vie psychique.

En raison de l'absence de son beau-père, Alicia, 16 ans, accompagna sa mère à la maternité et elle était présente au moment où une césarienne a été faite en urgence car le bébé avait des troubles du rythme cardiaque. Elle a assisté en spectatrice muette et impuissante à l'agitation, puis à la panique des adultes, elle entendait, comme dans un cauchemar, des paroles qu'elle ne comprenait pas toujours, elle était confrontée au regard paniqué de sa mère qui ne la voyait pas.

Les adultes n'ont prêté aucune attention à ce témoin muet, et dans les jours qui ont suivi, personne ne s'est préoccupé de ce qu'elle ressentait, imaginait, comprenait de ce qui s'était passé, et elle-même n'a pas posé de question.

Un jour, des amis sont venus en apportant un "cadeau" pour Lisa, et sa mère a éclaté en sanglots et a dit ce qui s'était passé à un oncle qui était venu. Elle l'a donc appris de cette manière et s'est alors sentie blessée et coupable. Elle ne parla à personne de cet épisode et devint une vraie mère pour sa sœur. Elle fit « comme si » elle ne savait rien et s'est occupé du bébé sans larmes dans les yeux, à la différence de sa mère et de son beau-père.

Elle est devenue une sœur-mère exemplaire, moyennant quoi, cette naissance la fit passer en une journée, comme elle le dit, de « l'enfance à l'âge adulte sans transition ». Alicia n'a pas imaginé, un instant, qu'un secours pourrait venir des amis (il lui semblait qu'ils ne pouvaient pas comprendre), ni du côté de la famille (ses parents avaient trop de soucis) et encore moins des professionnels. Nous pourrions dire qu'elle était en situation de désaide[2]. (J. Laplanche, 1989) puisqu'elle était dans une situation où l'aide ne pouvait être envisagée et aucun appel à l'autre ne pouvait être formulé. A cette époque, elle n'a pas cherché à donner sens à l'événement, c'était ainsi et il fallait agir et ne pas trop penser.

L'interdit de penser a été partiellement levé quand Alicia a attendu son premier enfant et qu'un certain nombre d'émotions, en particulier des affects agressifs qui visaient surtout sa mère l'ont submergée. Elle dit :

C'est seulement maintenant que je comprends le prix que j'ai payé pour pouvoir m'interdire d'être inquiète, de poser des questions, d'en vouloir à ma mère. Je ne voulais rien savoir du handicap de ma sœur, en m'occupant de ma sœur mieux que ma mère, je lui ai fait la nique. C'est quand j'ai été enceinte que toute l'agressivité vis à vis de ma mère est ressortie. Elle aurait du me dire parfois : « ça va, sors avec tes copains, je vais m'occuper de ta sœur ». Quand ma sœur est née, c'est comme si je n'étais plus sa fille, elle me regardait comme une aide pour elle. Elle aurait aussi du m'expliquer ce qui était arrivé, elle s'est tu, alors que quand même, elle devait bien imaginer que cela avait été dur pour moi. Je ne sais même pas si les médecins se sont aperçus de ma présence, en tous les cas, aucun d'eux ne s'est adressé à moi. Juste une sage-femme qui m'a dit que ce n'était pas ma place ici.

Les conditions de la naissance de sa sœur, l'absence de mots qui lui étaient destinés a indiqué implicitement à Alicia comment elle devait se comporter, faire, « être » sœur et la nécessité de ne pas chercher de sens pour préserver le groupe ou certains de ses membres.

Kaës (1993) montre qu'en cas de traumatisme -et la maladie d'un enfant est un traumatisme - il y a un repli sur des modalités relationnelles indifférenciées, groupales, pour faire face aux risques de blessure narcissique individuelle et groupale, et pire, au risque d'effondrement. Ce repli permet, sans se questionner dans un premier temps, l'utilisation d'une sorte de « prêt à penser groupal » qui donne sens à ce que, individuellement, le sujet ne peut penser, ne peut transformer. Cet auteur parle du passage par l'idéologie groupale comme d'une modalité de type

(2) A propos de la création de ce néologisme, Laplanche indique l'intérêt du préfixe « dés- » qui indique l'éloignement, la séparation, la privation, celui-là même qu'ont utilisé, entre autres, Gide (« désécrire ») et Lacan (le « désêtre »).

transitionnel. Toute la question est de savoir si ce passage permettra, par la suite, et la construction d'une position plus individuée ou si le sujet restera figé dans une pensée, une loyauté groupale, qui l'aliènera durablement.

Certains événements fragilisent les défenses familiales et individuelles mises en place pour ne pas parler, de pas sentir, ne pas savoir, par exemple lorsqu'un cadet dépasse son aîné handicapé, au moment de l'intégration en milieu ordinaire de l'enfant handicapé, de son orientation en établissement, de l'adolescence, du départ des frères et sœurs de la maison, du début de leur vie de couple et quand ils ont des enfants…

Un jeune homme trisomique 21 avait traversé sans encombre majeure toute son enfance, il paraissait heureux et se montrait plutôt joyeux. Toutefois à l'adolescence il manifesta de manière d'abord hétéro-agressive puis auto-agressive un malaise qui fut d'abord mis sur le compte de sa trisomie. En thérapie, il put dire qu'il ne comprenait pas, alors qu'il avait suivi toutes les rééducations sans se plaindre, qu'il avait tenté, malgré sa trisomie, d'être un bon fils et un bon frère, pourquoi il n'avait pas le droit à une vie « comme tout le monde ». Il voulait maintenant comprendre pourquoi il était né ainsi. En fait, il savait qu'il n'y avait pas de réponse à cela, mais à la faveur du traumatisme de la puberté il se donnait enfin le droit d'élaborer les questions qu'il s'était interdit de poser jusque là pour ne pas blesser encore plus ses parents qu'ils ne l'étaient déjà. Depuis son enfance, s'interdisant de penser à cela, d'en parler, c'est tout un pan de son intelligence, de sa pensée, qu'il n'avait pu développer.

Si l'enfant regarde dans les yeux de ses parents ce qu'il peut dire ou comprendre, toutefois, à la faveur d'une complicité avec ses frères et sœurs, en particulier, à l'adolescence, il peut s'affranchir de cet interdit, soit ouvertement, soit en le cachant à ses parents.

Les relations que les enfants entretiennent entre eux sont un soutien indéniable au processus de création de sens, toutefois, pour qu'ils puissent parler entre eux de la pathologie, il faut qu'ils y soient implicitement ou explicitement autorisés par leurs parents, en tenant compte de la fonction défensive des pactes familiaux. Pour cela, l'enfant ne doit pas éprouver le sentiment que cette liberté psychique soit volée, dangereuse pour le groupe, pour l'autre ou pour lui-même.

LE TRAVAIL LIBÉRATEUR DE LA PENSÉE

Heureusement, malgré le non-dit et le silence autour de la pathologie, l'enfant se résout rarement complètement et tout au long de sa vie à considérer que l'accident, la maladie, le handicap soient le fait du hasard. Face à cette modalité d'être non familière, source de difficultés de tous ordres pour l'enfant et sa famille, l'enfant est sommé de créer, pour ne pas laisser le vide, l'indifférence ou le sentiment d'étrangeté l'envahir. Aubert (2002) rappelle :

La passion de savoir peut être une forme de colère transformée, d'intrication de l'amour et de la haine, de dégagement actif d'un traumatisme subi, de sublimation ou de sexualisation de la pulsion de connaissance. (p37)

Pour mener à bien cette quête de sens, l'enfant déploie des stratégies parfois très inventives.
Par exemple, Maria est supposée ne pas se rendre compte du handicap de son frère, mais elle se passionne pour les animaux de zoo, en cage, privés de liberté et sur les raisons pour lesquelles ils ont été choisis pour être mis là. Elle se demande pourquoi c'est ce bébé léopard-là et non son frère qui a été enfermé… Qui a décidé que l'éléphant n'aurait pas le droit de vivre dans son pays d'Afrique et s'il y a des gens qui défendent ces pauvres animaux sans défense. Elle cherche dans les livres, fait des exposés à l'école …Mais du handicap de son frère, elle ne parle pas car, comme ses parents le disent « pour elle, il n'est pas handicapé, il est comme tout le monde, elle le connaît tellement bien… ».

Pour l'enfant handicapé à chaque âge de la vie, ce sont de nouveaux deuils qu'il aura à faire : voir ses frères et sœurs apprendre à lire et à écrire ; quitter la maison ; se marier ; voir son handicap s'aggraver avec l'âge. Seul, un travail de pensée peut l'aider à transformer ces souffrances pour les rendre plus supportables. Pour ne pas se sentir douloureusement impuissant et ne pas sombrer dans le désespoir ou la sidération, il est contraint à un travail de pensée. Il met ainsi au travail une création dans le sens qu'en donne le petit Robert (1985) à savoir : «*idée selon laquelle on conçoit que, par un simple acte de volonté, rien devient quelque chose*».

Le handicap est un des aspects de la réalité, particulièrement énigmatique et inquiétant, ce n'est donc pas étonnant, qu'à son propos, nous trouvions les fantaisies très créatives des enfants qui, ainsi, mettent en images, en mots et en pensées la manière dont ils éprouvent, de façon singulière, cette réalité-là.

Un frère explique que la maladie de son frère est pour lui comme un moteur qui serait détruit ou « fichu » et qu'aucun garagiste ne pourrait réparer. Il dit ainsi son doute sur le fait que son frère soit un humain, son savoir sur le fait qu'il n'est pas réparable et, également, son interrogation sur son devenir (est-il fichu ou peut-on envisager pour lui un devenir ?).

A la question de savoir s'il est un garçon ou une fille, un enfant infirme moteur cérébral avec une déficience mentale moyenne, répond sans hésitation « *moi, je suis handicapé* ». Il a ainsi construit le sens de sa différence : dans la famille il y a une fille, un garçon – son frère et sa sœur - et un handicapé. Parlant ainsi, c'est une interrogation sur la filiation et la sexualité qu'il mène
La différence de compétences entre enfants est une source inépuisable de questionnements pour les adultes, mais également pour les enfants. Tania, 10 ans, sœur d'un jeune IMC de 13 ans, se demande :

Il y a des fois, encore maintenant, je me demande pourquoi moi je ferais quelque chose et que quelqu'un de plus grand, qui pourrait faire pareil, ne le fasse pas, ne puisse pas, n'ait pas le droit de le faire, enfin ne peut pas le faire.

Elle voudrait savoir pourquoi son frère n'a pas « le droit », pourquoi il a été puni, pour éviter de faire les mêmes erreurs que lui et ne pas risquer de devenir comme lui. Sans réponse, ces questions l'angoissent et nuisent à ses relations avec son frère.
Elle se demande qui peut et doit décider de la place que chacun occupe dans la famille, de quel enfant naît avant tel autre, lequel d'entre eux sera handicapé, et, à partir de quels critères.

Le plus souvent, l'enfant à qui on ne dit rien de l'origine du handicap (parce qu'il ne comprendrait pas ou qu'on ne le sait pas), élabore des scénarios où lui-même et/ou ses parents auraient commis une faute, la pathologie étant une conséquence ou une punition, en lien avec cette dernière.

Un enfant, né après sa sœur handicapée, imagine que cette dernière a laissé un peu de son intelligence dans le ventre de sa mère et que c'est lui qui, en naissant après elle, s'en serait emparé. Il aurait donc pris de l'intelligence qui appartenait à une autre et qu'il ne peut, ni ne veut lui rendre… Ce scénario met hors de cause les parents, puisque ce sont les enfants, eux-mêmes, qui sont à l'origine de la déficience de l'aînée. Adulte, évoquant avec un sourire ce scénario, il met en scène son sentiment, toujours actuel, d'avoir commis une faute impossible à réparer, même avec le choix de sa profession : orthophoniste.

Le handicap peut être perçu comme une réalisation «déjà là» des désirs agressifs par rapport à un autre soi-même, abîmé. Or, lorsque l'enfant est convaincu que, en dehors de sa volonté, ses pensées peuvent se transformer en actes, il peut alors s'empêcher de penser pour que de mauvaises idées ne viennent plus à sa conscience. Certaines inhibitions scolaires prennent leur source dans ce type de conflits intrapsychiques.

DES STRATÉGIES CRÉATIVES POUR CO-CONSTRUIRE DU SENS

Comme le bébé quêtant le sens dans le regard de sa mère, l'enfant regarde un autre, comme lui humain, pour qu'il l'aide à décoder et à vivre ce qui lui arrive. Cet autre est le plus souvent les parents pour l'enfant, mais il peut également être un professionnel ou un autre enfant. En effet, les soignants travaillant en pédiatrie savent que les enfants, entre eux, peuvent s'aider mutuellement à formuler ce qu'ils savent, ce qu'ils veulent savoir sur la maladie et ses traitements (Raimbault; Zygouris,1991).

Pour ne pas renoncer à trouver un sens l'enfant se transforme souvent en « quêteur d'indices » et en « tendeur de perche » pour poser ses questions « sans en avoir l'air ».

A la manière d'un détective, il devient expert en décodage des émotions parentales. Par exemple, il met la colère de sa mère en rapport avec la visite médicale que son frère doit passer le lendemain. Au retour, il demande ce qu'a dit le médecin et il met la réponse en lien avec ce qu'il perçoit de sa mère. Si elle lui dit « tout va bien, ne t'inquiète pas » avec un regard perdu dans le vague, il comprend qu'il ne faut pas poser davantage de questions, mais que quelque chose de grave a été dit, sinon sa mère n'aurait pas de raisons de ne pas lui donner l'information. Muni de cet indice, il tente d'écouter les conversations téléphoniques, de lire ce qui est écrit sur le carnet de santé….

L'enfant handicapé se comporte de même. Lorsqu'il ne comprend pas les mots utilisés par le médecin et que ses parents sont trop effondrés pour les lui expliquer, il essaie de comprendre, à sa manière, ce qui a été dit et cherche autour de lui qui sera le plus à même de répondre aux questions qu'il se pose.

Un enfant de 6 ans dit un jour, lors d'une consultation : « *dit, on peut en guérir d'être autonome ?* ». Il avait entendu la maîtresse dire qu'il était « *assez autonome* » et sa mère avait réagi par un regard triste posé sur lui. Il avait alors compris qu' « *autonome* » était encore un symptôme de sa maladie. En fait, sa mère estimait que son fils n'était pas assez autonome et la parole de la maîtresse, à laquelle elle n'adhérait pas, l'avait rendue triste.

Lorsque l'enfant ne peut formuler son savoir, ses questions, le langage du corps lui offre la possibilité de mettre au «dehors», pour lui-même et pour l'autre, ce qui lui vient du «dedans». Selon Kipman (1981) : *la maladie peut être pensée comme un spectacle visuel, qui n'a pu trouver son équivalent en mots*.

Cette « mise en scène » sollicite l'attention de l'adulte sans que l'enfant ait explicitement à la revendiquer. Il peut alors mettre à profit ce temps pour se risquer à poser ses questions et à exprimer ses émotions. Dès lors, la somatisation s'oppose à la mentalisation, uniquement si elle est mal comprise par ceux à qui elle s'adresse.

C'est parfois à l'occasion d'une émission de télévision, d'une remarque blessante d'un copain que l'enfant demandera des explications qu'il ne peut demander en son nom propre. Dans ce cas, la manière dont il est répondu à la question importe autant que le contenu de la réponse. En effet, il arrive que l'enfant cherche seulement à savoir si l'autre est prêt à l'écouter et à constater les effets de la parole sur lui-même et sur l'autre.

Marcella Garguilo (2001) utilise un dispositif intéressant qui vise à aider l'enfant, à son rythme à construire son sens en prenant quand il le veut, comme il le peut les éléments donnés, proposés par l'adulte.

Il s'agit d'un dispositif dans lequel un enfant dispose de trois chaises (réelles ou présentées sur une photo) :

1) « la chaise avec une réponse », si l'enfant la choisit, alors, l'adulte répond aux questions, aux remarques ou se renseigne pour répondre plus tard,
2) « la chaise sans réponse », l'enfant pose une question à laquelle il n'attend pas de réponse ;
3) « la chaise des peurs et des cauchemars » : l'enfant souhaite parler des peurs et des cauchemars qui le hantent.

Choisissant la chaise, l'enfant signifie à l'adulte ce qu'il cherche à savoir et à dire, l'adulte est alors à son service pour le soutenir juste comme il le souhaite à ce moment-là.

CONCLUSION

L'enfant en quête de sens doit pouvoir trouver des adultes qui le soutiennent dans ce processus et il doit également pouvoir s'appuyer sur le groupe de pairs. Le savoir, la connaissance sur la pathologie est évidemment importante, mais elle ne doit pas prendre la place d'une appropriation, d'une subjectivation singulière et créative du handicap par chacun des enfants affectés directement ou indirectement par l'atteinte. Ce sens se co-construit de manière progressive et permet de mettre en images, en mots, en représentations la manière dont la pathologie existe pour chacun et ce que chacun peut, souhaite faire avec elle.

Exercer le pouvoir transformateur et créateur de la pensée suppose de pouvoir mener un travail d'interprétation, lequel aide à formuler des hypothèses à mettre à l'épreuve de la réalité. L'enfant, même très jeune, fonctionne comme un scientifique en herbe, il repère des indices, les recherches activement, les met en rapport les uns avec les autres. C'est ainsi qu'il développe souvent une hyper vigilance aux émotions et aux informations contenues dans la tonalité des paroles et des gestes de ses pairs et des adultes.

La possibilité qu'aura l'enfant d'aller au bout de la construction et de la formalisation de son savoir, dépendra de l'écoute qu'il rencontrera. Si ce qu'il énonce paraît déstabiliser l'adulte, pire, rendre malheureux ses parents, alors progressivement, il apprend à s'empêcher de penser à « ces choses-là ». Non seulement, ces « choses-là » non pensées, se s'effacent pas, mais l'enfant déploie une énergie considérable pour les empêcher de venir à nouveau à sa conscience. Souvent, ce qui est ainsi resté en attente d'être pensé fait retour dans des comportements qui sembleront étranges à l'enfant lui-même : passages à l'acte énigmatiques pour tous, pathologies surgissant brutalement... En particulier à des moments-clefs de la vie de l'enfant handicapé et de sa fratrie : adolescence, départ du domicile familial, naissance du premier enfant, décès des parents….

Références bibliographiques

Aubert A. ; Scelles R. ; Avant M. ; Gargiulo M. ; Gortais J. *(2005), Annonce du handicap : les pères et les frères et sœurs vus par les soignants. Rapport de recherche « Fondation de France ».*

Aubert Godard, A. *(2002) Du lien fraternel génétique comme révélateur du lien fraternel fondamental. In : F. Marty (dir.), Le lien et quelques unes de ses figures. Pur, Rouen, pp. 223-247.*

Aubert, A. ; Scelles, R. *(2006) Peut-on parler de processus de fraternité ? In La fratrie à l'épreuve du handicap, Ramonvelle Saint Agne, Erès, 235-255.*

Bertrand, M. *(1984) Des fragments d'une réalité disparue : comment faire que le temps passe ? Revue Française de psychanalyse, 3, 164-170.*

Bion, W.-R. *(1962) Aux sources de l'expérience. Paris, Puf, (1979).*

Gargiulo M. *(2001) L'annonce postnatale du handicap. Maladies neuromusculaires : l'annonce faite à l'enfant. In : Denormandie, P., Hirsch, E. (Ed.), L'annonce anténatale et postnatale du handicap. Paris, Lamarre et Doin. 114-120.*

Golse, B. *(1998) Savoir ou ne pas savoir. Contraste, 9, 5-12.*

Golse, B., Missonnier, S. *(2005) Récit, attachement et psychanalyse. Pour une clinique de la narrativité. Ramonville Saint-Agne : Erès.*

Kaës, R. *(1989) Le pacte dénégatif dans les ensembles trans-subjectifs, in Missenard et al., Le négatif, figures et modalités. Paris. Dunod.*

Kaës, R. *(1993) Le complexe fraternel, Aspect de sa spécificité, Topique, 51, 5-43.*

Kaës, R. *(1998) Différence culturelle et souffrance de l'identité. Paris, Dunod.*

Kipman, S.-D. *(1981) L'enfant et les sortilèges de la maladie. Fantasmes et réalités de l'enfant malade, des soignants et de sa famille. Paris, Stock.*

Kreisler, L. *(1987) Le nouvel enfant du désordre somatique. Toulouse, Privat.*

Laplanche, J. *(1989) Narrativité et herméneutique. Revue française de la psychanalyse, 3, 889-894.*

Raimbault, G. *; Zygouris, R. (1991) L'enfant et sa maladie. Toulouse, Privat.*

Ricœur P.*, (1990) Soi-même comme un autre. Paris, Seuil*

Scelles, R. *(1998) Les frères et les sœurs et la non-annonce du handicap. Pratiques psychologiques, 2, 83-91.*

Vergely, B. *(2001) Approche philosophique de la résilience. La résilience : le réalisme de l'espérance. Erès, Ramonville Saint-Agne, pp. 67-89.*

Winnicott D.W. *(1947) De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot.*

Ces enfants que l'on dit « institutionnalisés »

De la rationalité sensible à la rationalité managériale

Loïc ANDRIEN[1]

Si la réalité est irrationnelle
alors il faut inventer des concepts irrationnels.
Hegel

Ils sont nombreux ces enfants. Ceux que l'on ne veut pas voir, ceux que l'on se refile, doucement, sans faire de bruit, sans trop en dire… Ils sont pourtant nombreux, ces enfants que l'on qualifie de « multi-problématiques », ces enfants qui à eux seuls rassemblent autour des tables de synthèse plus de quinze personnes. Entre les services de l'aide sociale à l'enfance, les représentants de la MDPH, de la psychiatrie infanto-juvénile, des établissements spécialisés (IME, ITEP, …), sans compter les écoles, les lieux d'internat, et les services en milieu ouvert… Bref, ils en mobilisent du monde, ces jeunes. Et leur souffrance. Coupée en tranche, comme le sujet ou plutôt l'objet de la conversation de tous ces bonshommes rassemblés, comme le sujet tout court. Chacun y va de ce qu'il connaît, et le puzzle prend forme, morceau par morceau. Et parfois les morceaux ne s'emboîtent pas, ils ne s'ajointent pas. Ca ne rassemble pas. La parole ne circule pas, chacun y allant de la sienne, sans vraiment entendre ce qui vient des autres.

Ils sont nombreux ces jeunes que l'on dit « institutionnalisés ». Ces jeunes qui ont grandi depuis leur plus jeune âge dans ces structures sociales ou médico-sociales. Ils accumulent les difficultés et les handicaps, sans que l'on puisse dire les liens de causalité. Déficience intellectuelle, troubles du comportement, difficultés à vivre en groupe, ou à accepter les règles… Et la liste pourrait s'allonger, surtout si on y allait à grand renfort de termes médicaux brandissant le diagnostic fatal de dys-quelque chose : dyslexie, dyspraxie,… Beaucoup de mots qui voient leur utilité limitée à un usage précis et qui ne parlent pas à grand monde. Il faut bien garder en tête le côté réductionniste et simplificateur de tels qualificatifs, qui ne valent que dans la bouche d'une personne à un instant **t** pour expliquer une situation **x**, dans un contexte **y**. En voilà, alors, des équations qui se profilent, toutes plus complexes les unes que les autres, sans qu'aucune ne vienne dire quoi que ce soit de la vérité de l'enfant, de l'adolescent, de la personne.

Nous sommes bien ignorants, et nous ne le voyons pas. Il suffit de se pencher plus avant sur la signification du terme *institutionnalisé*, employé plus haut. Savons-nous au juste à quoi il renvoie, ce que cela peut vouloir dire… Quel sens cela prend ? On pourrait y voir un synonyme d'éduquer, comme chez Montaigne[2], mais c'est toute la différence entre *instituer* et *institutionnaliser*. Dans le second, il faut lire la trace de la permanence. Institutionnaliser, comme rendre immuable, irréversible. Immuable, le passé de ces enfants qui grandissent entre les murs de la collectivité. Irréversible, leur vie bercée de nos bonnes intentions, de nos désirs, de nos projets. Institutionnalisés, alors ces enfants que l'ont fait grandir entre les murs de nos désirs pour eux. Bien-sûr chacun y va de son avis, de son ressenti, et pense bien faire. Qui sommes nous pour juger de ce qui est bien ou mal pour un autre, pour un enfant comme pour un adulte ? Ce n'est pas le propos, cela n'a pas grand intérêt de savoir si tel ou tel éducateur a raison, s'il fait bien, ou s'il fait mal, si telle ou telle institution est fautive, ou simplement défaillante.
Encore une fois, les liens de causalité ne sont pas à chercher dans notre réflexion, aux mieux des liens de temporalité.

Il ne s'agit pas de savoir si l'un ou l'autre a raison, mais s'il s'en réfère à la raison, et à laquelle. Question autrement pertinente. La vie de ces enfants, comme un destin implacable vient se dérouler et s'affubler de catastrophes et de drames, inéluctablement. Les évènements surviennent, malgré les travailleurs sociaux, malgré le juge, malgré l'aide et la menace de sanction. Et parfois, même la sanction n'y change pas grand-chose. Mais de temps à autre, il y a rencontre, une relation nait. Cela peut être violent et s'imposer à l'adulte comme une grande claque. Le jeune devient celui que l'on supporte à peine mais que l'on a envie d'aider. Celui que l'on voudrait voir ailleurs, viré, odieux qu'il est, mais en même temps on ne voudrait le voir loin de soi, loin de notre souci pour lui. Certains nomment cela du transfert, d'autres plus simplement de l'amour… nous dirons du sensible. Nous

(1) *Éducateur spécialisé, rédacteur en chef de la revue électronique gratuite ZEO, rédacteur en chef adjoint de la revue Cultures & Sociétés, Sciences de l'homme aux éditions Téraèdre, a dirigé l'ouvrage collectif « Passeurs d'humanité » paru en novembre 2008 aux éditions Érès.*

(2) *Montaigne, Les Essais, adaptation en français moderne par André Lanly, Gallimard, Paris, 2009, p.178*

parlons là de ce qui nous touche au plus profond de nous lorsque ces petits monstres nous montrent fièrement leur dernière bêtise et que nous ne pouvons nous empêcher de rire et de revoir cela tranquillement avec eux. Ce sensible qui nous gouverne, nous pousse même vers l'irrationnel, à défendre des projets prétendument irréalistes, irréalisables, par ces jeunes qui ont déjà mis tant d'échecs et de distance entre eux et le monde.

C'est du jaillissement de ce sensible, et même d'une rationalité sensible – au sens ou il vient commander le raisonnement tout entier – c'est de ce jaillissement que vont émerger des espaces de possibles. Des espaces de jachère, pour reprendre l'image employée par Joseph Rouzel et reprise de Masud Khan[3]. La culture s'y engouffre, la transmission aussi. Des graines d'humanité semées ci et là, et qui viendront à germer, puis à grandir avec le temps. Et cet éveil à la vie, pourra se faire en d'autres lieux, sous d'autres horizons, dans les regards d'autres personnes. C'est bien en cela que la raison intervient. Le sensible ne s'exprime pas uniformément, il n'est pas prévisible. Les actions menées, les actes posés, les réponses à des questions, les gestes de consolation, les encouragements, les sourires, les regards complices, les blagues, … tous ces petits gestes, tout ce qui fait la sensibilité de l'être, tout cela l'éducateur le sème mais ne le récoltera sans doute jamais. C'est un don, un don vers l'inconnu. « Le don qui, dépouillé de nos idées de négoce ou de commerce, est bien le « sacrifice inutile », le pari sur l'impossible, l'avenir-le don du rien. La meilleure part de l'homme. »[4]

De l'impossible, le sensible en est plein. Tout raisonnement basé sur l'expérience sensible ne peut que mettre en évidence les limites de l'humain, sa finitude, son extrême dénuement face à sa condition. L'enfant nous bouleverse, non pas tant par son histoire de vie tragique et violente, mais par sa joie de vivre face à son passé. Nous ne comprenons pas comment il peut rire, comment il peut jouer, comment il peut encore vouloir vivre… Mais qu'a-t-il d'autre à faire ? Il cherche, en lui et en ceux qui sont là quelques soutiens, quelques étayes qui lui permettront de grandir, de s'épanouir. L'éducateur peut-il s'émerveiller de cette force de vivre qu'il croise dans ce regard enfantin ? Cette histoire est là comme un fardeau, comme cette épée qui pendait, retenue par un crin de cheval, au dessus de Damoclès. Mais dans notre histoire, qui est Damoclès ? L'enfant, l'adulte, l'usager, le professionnel ? Chacun ira de ses suputations, arguant de telle ou telle souffrance. Mais il en reste que le sensible ne se mesure pas. L'un, l'autre, au piège de la relation peut se trouver pris. Comme le disait François Tosquelles, reprenant un rapport de Jean Oury : « Il ne peut y avoir blocage d'un des circuits d'échanges sans que le groupe dégénère »[5]. Le sensible alors se dit, en groupe, ensemble, dans l'échange, dans la parole entre deux êtres, et plus encore. Pas exclusivement quelque parole du professionnel au professionnel mais aussi de l'enfant à l'adulte, de l'adolescent à l'homme d'entretien, de la jeune fille suicidaire à la femme de ménage… L'institution dans son ensemble est prise au piège de cette relation qui se bloque. Le sensible voit émerger le lien, ce lien social qui, pour reprendre encore Tosquelles, peut autant relier qu'étrangler.

Penser, raisonner à partir du sensible, de l'essence de l'homme, c'est penser l'incertitude de l'autre, et la sienne. C'est accepter déjà de ne pas savoir, ni ce qu'il adviendra lorsque l'enfant partira, ni tout simplement et bien plus modestement, ce que notre action d'éducateur aura comme effets, comme résultats, comme conséquences. A-t-on jamais imaginé ces conséquences dans leurs pires formes. Pensons à ces personnes handicapées adultes, qui vieillissent dans des foyers, avilis par des fonctionnements dans lesquels ils n'ont plus rien à dire. Entre l'éducateur, le parent, le tuteur, ce sera à celui qui dictera sa juste représentation du handicapé. « Aussi bien, assistait-on à des combats épiques d'appropriation de cette chair humaine qui ne donnait jamais son avis. »

Cependant, nous sommes encore là du côté du sensible. D'autres afficheront le crédo d'une bientraitance visant l'efficacité de l'acte éducatif. Ils feront preuve d'une rationalité managériale poussée à son apothéose, jusqu'à la caricature. De la maîtrise des coûts et de la mesure des performances jusqu'à la mise en place d'une nouvelle relation avec l'usager, la mode managériale envahit depuis longtemps nos pratiques. Et avec quels risques, sinon ceux de détruire notre outil principal de travail : la relation.

Manager, c'est, si l'on en croit l'étymologie, d'abord un terme d'équitation désignant l'action de conduire un cheval au manège. C'est y aller de sa propre main, pour imprimer une direction, pour mener habillement le cheval là où l'on souhaite. Rien de plus noble, si l'on ne se trompe pas d'objectif. Conduire un cheval au manège, est-ce simplement le mener au manège, donc une fois dans le lieu l'objectif serait atteint, ou bien conduire un cheval au manège est-il le lent et fastidieux travail de répétition des entrainements, des tours de carrières, d'un cheval et son maître, reliés par une longe. Cette différence est à souligner dans nos pratiques. Rien de plus respectable que le tour de main d'un directeur qui mène ses troupes, mais le fait-il pour atteindre un objectif comptable, ou bien pour accompagner des collectifs d'enfants, d'handicapés, de professionnels, de soignants, de personnels techniques, dans le sens d'un travail commun, dans le sens d'un acte politique.

La rationalité managériale est ici à entendre comme cette dérive en cours dans nombre d'entreprises en proie à l'efficacité, à l'augmentation croissante des performances. La performance, le mot est lâché. On en parle en sport, en art, mais dans l'éducation, dans l'enseignement, quel sens peut-elle prendre ? Elle ne revêt aucun sens

(3) Rouzel J., Parole d'éduc, éducateur spécialisé au quotidien, Érès, Toulouse, 1995, p. 68
(4) Tosquelles F., Éducation & psychothérapie institutionnelles, Matrice, Paris, 2006, p. 69
(5) Gomez J.-F., L'éducation spécialisée, un chemin de vie, L'Harmattan, Paris, 2007, p. 117

particulier mais en prend un, elle le confisque, elle le met à mal. Elle se prend comme objectif d'elle-même, la performance appelant la performance, l'efficacité devient alors ce gouffre sans fond qui nous pousse vers toujours plus, toujours mieux. On évalue à tour de bras, inventant les outils de mesures qui vont bien, et qui donneront des échelles de valeurs satisfaisantes. Les payeurs prennent une importance de plus en plus grande, on multiplie les réunions, les formations techniques sur la conduite de projet, sur la stratégie de développement, sur la budgétisation des actes, et sur la rentabilité des structures… alors le directeur se mue en chef d'entreprise. Une entreprise particulière, pas tant que cela.

Qui aurait dit que l'on puisse consommer de l'action sociale, comme du téléphone portable, ou des raviolis bien emballés dans leur boîte de métal, marketée à souhait. Marketing, communication autour de quelques services sociaux qui n'auraient pas fait leur travail de manière efficace, et qui se retrouvent pointés du doigt dans de retentissantes affaires médiatico-judiciaires. Savant cocktail d'images, de fureur médiatique et d'urgence politicienne, notre époque est aussi celle de la révolution managériale. Le court terme est la seule vision valable. Le long terme n'a pas de sens puisque dénuée de valeur propre. L'être, n'a pas d'intérêt si ce n'est ceux de son prêt à la banque. L'être n'est plus que consommateur, consumé aussi.

Enfants et adolescents ont bien intégré ces nouveaux codes sociaux, ils vivent avec, sont nés avec. Alors, comment transmettre autre chose que de la simple consommation de relation à court terme ? Comment semer encore quelques graines d'humanité dans le cœur de ces jeunes ? En y allant de cette rationalité sensible qui fait notre différence, et notre différance, pour reprendre le concept de Derrida. Le sensible produit nos différences et crée la richesse de nos regards, il oriente nos paroles et ne se laisse pas séduire par une quelconque performance. La performance éducative, nous la connaissons, nous la vivons tous les jours, dans les yeux de l'enfant qui réussit à faire ses lacets, dans ceux de l'adolescent qui réussit son brevet des collèges, ou dans la voix d'un autre qui rentrant de chez sa mère nous transmet sa joie. Mais tout cela est fragile. Tout cela est fugace, et dans le long chemin de la vie, les écueils sont nombreux. Nul management ne peut nous garantir de les éviter. Seule notre humanité y peut encore quelque chose, si tant est qu'on lui accorde une place digne de ce nom, loin des budgets, des projets, des évaluations et des objectifs chiffrés. Enfin, dans l'éducation, il n'y a de sens que du sensible.

CREAI

CRA PACA

L'ÉVALUATION :

quels apports au développement des enfants et adolescents présentant des syndromes autistiques ?

Actes de la journée d'étude régionale

Les actes de la journée peuvent être téléchargés sur le site du CREAI :

www.creai-pacacorse.com

De la question du sens dans l'accompagnement éducatif

Joëlle LOISEAU-BLACHERE[1]

La question du sens est une énigme à deux entrées… puisque le mot « sens » est un mot… à double sens !

C'est ce que je viens de (re)découvrir au volant de ma voiture, tandis que la direction à prendre pour gagner le parking de l'hôpital relève, pour moi, d'un véritable parcours du combattant, au vu des « sens interdit » qui me sont opposés… entre feux rouges, queues de poisson agacées, et embouteillages monstrueux de l'heure du déjeuner, je me demandais parallèlement quel sens – ou plutôt, cette fois, quelle signification - pouvait avoir la tentative de suicide médicamenteuse de l'adolescente à laquelle je m'étais promise de rendre visite !

Contrairement à ce que croient les non initiés, « l'éduc » ne fréquente pas que les commissariats et palais de justice !

C'est souvent dans l'entre deux d'un trajet de voiture, tandis que mains et pieds sont mobilisés par les réflexes de la conduite automobile, que le travailleur social met au travail sa cervelle pour dégager de l'évènement l'essence de sa conduite professionnelle ! Le trajet matérialise une phase quasi indispensable de transition entre deux parenthèses d'intervention, deux problématiques qui n'ont, généralement aucun rapport l'une avec l'autre : celle qui vient de se terminer et qu'il faut bien, provisoirement lâcher, si perplexante soit elle, pour ne pas risquer d'en être totalement envahi ; celle qui va se dérouler, qui s'appréhende dans une série de questionnements tous azimuts, à l'occasion alimentés par l'émotion accompagnant l'évènement…

Les émotions nous sont précieuses en tant qu'elles sont indicatives des désirs profonds et des contradictions auxquelles tout un chacun se trouve soumis. Leurs expressions constituent l'essence même de notre humanité et sont le vecteur d'une dynamique d'échange avec autrui… elles sont notre vibration, et motivent nos actions ; mais, à un certain degré d'intensité, sont aussi facteurs de paralysie, de dispersion, de régression… et, pour tout dire, source de souffrances. Il importe donc d'apprendre à lire ses émotions, d'en déchiffrer les ressorts pour éviter d'agir en dépit du « bon sens », autrement dit d'opter pour des positions et directions qui ne seraient que passionnelles et partisanes… avec le risque y afférant d'en récolter quelques souffrances supplémentaires en lieu et place de l'apaisement espéré !

Il n'y a qu'une solution constructive pour éviter de nous laisser envahir et leurrer par l'imaginaire : se parler… c'est à dire soumettre l'infini catalogue de nos imageries individuelles ou collectives au régime de la symbolique du langage. Tout le monde ne trouve pas pour autant le chemin de la sublimation qui relève de l'art de faire du « beau » avec l'énergie du « mauvais » qui macère en nous, moyennant un minimum d'initiation et d'entraînement… A priori plus courant chez le jeune qui n'a pas encore fait le sacrifice de la pulsion permettant la socialisation, mais également chez l'adulte cumulant les difficultés de tous ordres, le passage à l'acte pulsionnel n'est autre que l'inscription dans le réel d'une souffrance intolérable qui, ne pouvant se dire ou s'entendre, cherche une issue ; En matière de travail social ce n'est donc pas l'évènement qui crée l'urgence du déplacement, mais la nécessité de répondre rapidement à l'appel que représente le passage à l'acte, par le passage à la parole.

Tandis que le corps médical et infirmier dispense les soins vitaux, le psychiatre du service hospitalier va tenter de déceler une éventuelle pathologie mentale, l'assistante sociale va s'employer à recueillir les éléments familiaux à même d'éclairer le contexte… Il est indispensable de mettre en commun informations et compétences pour cerner au plus près une problématique tout en réduisant la part de subjectivité qui l'accompagne. L'objet de notre attention est un sujet dont la singularité n'a d'égale que la complexité : nous n'en détiendrons jamais qu'une vérité parcellaire, quel que soit le degré de nos ambitions, la qualité de nos savoirs, et l'éventualité de nos talents !

On pourrait dès lors penser qu'il n'y a pas là, pour « l'éduc », nécessité d'en rajouter au cortège des acteurs… à ceci près que « l'éduc » était là en amont, qu'il sera là en aval des difficultés, et si accessoire puisse paraître sa présence dans le large éventail des membres d'une équipe hospitalière, c'est bien de celle qui permet d'assurer pour l'adolescente la question d'une unité, d'une permanence, du sens d'un accompagnement qui se décline autant en paroles échangées qu'en actes posés. Faire acte de présence est un minimum de garantie

(1) Educatrice spécialisée ayant longuement sillonné les terrains de la Protection Judiciaire

offerte à la possibilité d'échanger… fût ce du silence observé, dans la difficulté d'en dire quelque chose : faire acte de présence est le premier degré de l'engagement dans la reconnaissance de l'autre et ce qu'il peut avoir à dire de ce qui l'émeut et le meut !

Quand se pose la question du sens, se posent ainsi, simultanément ou de concert, la question de la signification des paroles énoncées, des actes posés, par les différents acteurs mis en relation, et la question de la direction à prendre ou à tenir pour tenter de surmonter les obstacles et d'avancer… pour suivre, en somme, chacun, sa feuille de route !

Si la première question met bien en jeu les émotions, via nos cinq sens, et le non moins négligeable sixième sens que représente l'intuition, autrement dit toute la batterie de l'irrationnel, du « ressenti », la seconde met en jeu le raisonnement, la méthode, et en appelle donc, à la rationalité (du moins, sa tentative..) de la mécanique cérébrale. Ce duo synergique du « s'émouvoir » au « se mouvoir » constitue l'une des pierres de base du travail d'accompagnement éducatif… à l'image même de ce qui orchestre le déroulement d'une vie d'humain au gré des bonnes ou mauvaises fortunes qu'elle lui réserve !

Le cadre d'intervention définit en partie les règles du jeu qui donnent sens à la rencontre en répondant à la question du « pourquoi ? » et déterminant le temps et l'espace qui lui sont nécessaires, répond ainsi, en conséquence, à la question du « comment ? ». En l'occurrence, on évolue là dans le cadre d'une mission de Protection de L'Enfance dont le degré de danger encouru reste à évaluer.

On ne choisit pas de naître ou, comme le disent souvent les ados en colère : « j'ai pas demandé à être là ! »…

Parole qui nous renvoie à la responsabilité du « cadeau » que nous avons imaginé leur faire, quel que soit le contexte, en leur donnant la vie, comme à la culpabilité de leur en avoir, ce faisant, infligé les épreuves… cadeau qui nous renvoie, paradoxalement, à l'idée d'une dette à solder pour prix du plaisir jouissif que nous sommes supposés y avoir pris !

Bien que relevant d'un ensemble de facteurs complexes, la procréation reste l'une des manières les plus prisées de se survivre, en ce qu'elle permet de perpétrer l'espèce humaine, tout en matérialisant sa quête d'absolu et d'éternité d'un bonheur que chacun sait parfaitement illusoire mais ne peut s'empêcher de poursuivre… Se survivre en priant le Dieu Science de trouver bientôt, les secrets de l'éternelle jeunesse qui nous permettront, sinon de nous hisser au rang des immortels, pour le moins de mourir très vieux et en parfaite santé ! Se survivre dans l'idée que l'on est irremplaçables, et, pourquoi pas, mourir avec la satisfaction de laisser en place son clone, pour ne plus laisser place aux hasards de la génétique qui s'emmêle encore un peu trop souvent les pinceaux dans la distribution … on a beau savoir et répéter que « le risque zéro n'existe pas », on fait en sorte de s'assurer pour tout ! ça rassure…

« Toute la vie n'est qu'un voyage vers la mort » affirmait le philosophe Sénèque (in « consolatio and polybium »).

Un voyage visant, au passage, à la satisfaction des besoins les plus élémentaires (ex : survivre à la misère…) comme à la réalisation des désirs les plus surréalistes (ex : s'offrir un voyage dans l'espace…).

Un voyage initiatique et pas forcément d'agrément, dont chaque étape nous décalant, au mieux, d'une place dans la lignée générationnelle, nous rapproche davantage de la fin… un voyage inscrit « entre droits et devoirs », dont tout donne à penser que notre société de consommation ait une fâcheuse tendance à oublier le degré de responsabilité individuelle et collective qu'il implique envers les personnes « à mobilité réduite », physique, intellectuelle ou mentale !

La conscience plus ou moins aiguisée d'avoir à profiter d'un voyage dont le retour n'est pas prévu nous donne t'elle pour autant le droit de vivre selon la loi de la jungle, dans le mépris de ce qui nous est encombrant, étranger, et dans la dilapidation des biens communs ?

Tout bien considéré, par ailleurs, dès lors que l'on n'a pas vocation à devenir un Saint homme ou une Sainte femme, pourquoi « donner », ou simplement « partager », serait-il meilleur que « prendre » ? Amasser des biens pour s'en assurer la jouissance quotidienne, alors même que nous nous savons tous programmés pour partir un jour « nus et crus », n'est ce pas une façon de tourner en dérision l'énigme de notre passage dans ce monde, et de tirer le meilleur parti de la fameuse devise : « Charité bien ordonnée commence par soi même » ?

N'étant pas propriétaire de la vie, nous n'en possédons tout au plus que l'usufruit : comment dès lors justifier de ce que l'on y fait ?de ce que l'on a à y faire ?

Il est permis de supposer que notre adolescente suicidaire de quinze ans a buté sur l'une de ces questions existentielles qui nous taraudent tous, un jour ou l'autre, et pour certains comptant parmi les plus tourmentés ou les plus idéalistes, toute une vie durant : le fil a cassé avant même que la pelote ait pu se dérouler… ce devait, pour le moins, lui paraître un sacré sac de nœuds !

Je m'engage à 12h30, un misérable sandwich à la main destiné à faire taire les indécents gargouillis de mon estomac affamé, dans ce qui m'évoque toujours un hall d'aéroport, avec son lot de couloirs labyrinthiques aux indications pictogrammées, d'allées venues de grappes humaines affairées à l'air soucieux, d'enfants tirés par la main sans grands ménagements : des tranches de vies qui se croisent… mais la comparaison ne tient

pas longtemps au vu des chariots véhiculant quelques malades livides, serrant à l'occasion, bien fort sur leur ventre, leur batterie de radios, nourris, goutte à goutte, de quelques perfusions incolores aux composants et vertus mystérieux, ou bien encore bandelettés comme des momies tout droit sorties d'une revue de voyage en Egypte : des lambeaux de vies qui se croisent… Ici, pas de doute, on est bien à l'hôpital !

Lieu de blessures visibles ou invisibles d'humains souffrants, abîmés par l'épreuve de la maladie, de l'accident, du traumatisme… un lieu qui nous rappelle qu'on est vulnérables, qu'on ne choisit pas toujours ce qui nous arrive, et que le sens de la vie peut vous être imposé pour vous-mêmes ou ceux qui vous sont chers, par « l'Imprévu », dans ses formes les plus violentes, les plus inattendues, les plus cruelles… Comment alors, puiser dans les ressources, et comment ne pas les épuiser, pour donner sens à une vie provisoirement ou durablement diminuée, un sens qui lui permette sinon le dépassement, du moins le goût de la survie, alimenté par l'espoir de reconquérir ou conserver une place digne parmi les autres ? Comment trouver sens et s'adapter aux absurdités d'un destin qui vous colle au plafond des nuits blanches, entre nostalgie du passé, complexité croissante des manifestations quotidiennes de la maladie, et terreur d'un avenir à la programmation si douloureuse ?

Au cœur de tant d'impossibles et si peu de possibles, comment assumer, en somme, ce que FREUD nommait en finale de cure : « le malheur ordinaire » ?

Pour des infirmières s'appliquant chaque jour à ramener la vie dans des corps amputés, morcelés, balafrés, anémiés, il n'y a pas plus révoltant qu'une mignonne gamine en parfaite santé physique, se mettant délibérément et gravement en danger de mourir !

Au bureau des infirmières, à l'heure de la pause café favorisant la mise en commun des informations, l'émotion est encore très palpable : « Avec tout ce qu'elle avait avalé comme antidépresseurs, c'est clair qu'elle voulait vraiment en finir… » Mais en finir de quoi ? Là est la question à laquelle personne n'a encore manifestement pu obtenir de réponse, puisque l'adolescente se refuse, quel que soit l'interlocuteur, à fournir un minimum d'explication à son geste désespéré.

Force est de reconnaître que nous n'avons guère eu, elle et moi, le temps de faire connaissance lors de l'unique entretien consacré à l'exposé du cadre et des modalités d'exercice de la mesure d'investigation ordonnée par le juge des enfants sur le signalement d'une « désertion scolaire préoccupante ». Entre deux parents consternés de se trouver là au cœur d'une information judiciaire qui les mettait, peu ou prou, en position de parents « potentiellement défaillants », l'adolescente, peu loquace, a paru très culpabilisée d'avoir ainsi attiré l'attention sur sa situation… La désertion scolaire n'est souvent que l'arbre qui cache la forêt, mais c'est le bout de la pelote dont il faut bien s'emparer pour tenter de dérouler le fil d'une histoire généralement compliquée ! Pour le coup, on a d'emblée un gros nœud à démêler…

Pâlichonne sur son lit d'hôpital, tournée vers la fenêtre en position fœtale, elle pleurait doucement et je trouvais ça plutôt rassurant, ce gros chagrin de petite fille désemparée, blessée d'on ne sait quoi, de je ne sais qui, en quête d'une enveloppe protectrice, en attente de paroles apaisantes…

« C'est si grave que ça ? » lui ai-je demandé après m'être assurée qu'elle me reconnaissait bien, que je ne la dérangeais pas en m'asseyant sur le coin de son lit, tout en lui fournissant de quoi éponger ses larmes…

Après un long silence, haché de douloureux et bruyants reniflements, je lui dis encore : « il semblerait que tu te méfies de tous les adultes qui veulent t'aider et je ne sais pas pourquoi… ce que je sais, par contre, c'est qu'à t'isoler ainsi, tu te rends les choses encore plus compliquées qu'elles ne doivent l'être… et qu'à imaginer qu'il serait plus simple de te taire définitivement, tu te mets gravement en danger : ça, pour les parents qui t'ont mise au monde, comme pour nous qui travaillons à la protection de l'enfance, ce n'est pas acceptable ! Je peux donc t'assurer que nous allons tous nous y mettre pour essayer de comprendre ce qui t'arrive… par contre, si tu nous aides un peu, on gagnera sûrement du temps, et si tu es en danger de quoi que ce soit, ce serait forcément préférable ! »

Elle sembla prendre un grand élan respiratoire avant de bredouiller :

« Je voulais plus… Je voulais que ça s'arrête… je voulais plus avoir mal… »

Et voilà le genre de déclaration énigmatique à mettre un travailleur social en transes… un propos suggéré plus qu'explicite, en trois morceaux comme un puzzle à reconstituer, qui contient au final toutes les hypothèses de maltraitance possibles, et tous les degrés de souffrance qui vont avec… une grande douleur est ainsi faite qu'elle se détache en blocs abrupts comme les pans d'un éboulis de montagne ou se décline en miettes comme la croûte et la mie d'un vieux quignon rassis !

Bien qu'à peu près au clair, en fin de carrière, avec ce qui m'a motivée pour accompagner les jeunes en difficultés, au service de la Justice et de la Protection de l'Enfance, il n'empêche que c'est bien le genre de moment où je me repose crûment la question du : « qu'est ce que je fous dans cette galère ?... » Un moment de grande solitude, à l'instant précis où le « supposé savoir » ce qu'on a à y faire et comment le faire s'éclipsent, au profit d'une immense vague de compassion qui vient brouiller les pistes, comme le ferait une nappe de brouillard au petit matin, vous conduisant brutalement en aveugle sur une route de campagne aux senteurs enivrantes…

Je me sens vaguement en danger de rater le virage, entre l'envie d'en savoir plus qui me pousserait à la questionner trop vite, peut être même trop précisément, et l'envie de ne pas savoir, dictée par l'angoisse du débordement, qui m'amènerait à « botter en touche », dans le stéréotype d'une réponse d'ordre généraliste, qui se voudrait rassurante… pour elle ou pour moi ??

Et puis, vient enfin le rappel du cadre de la mission qui donne à ma présence tout son sens : « je suis là pour évaluer un danger physique, moral ou éducatif ; ce n'est pas moi qui suis en danger mais probablement elle, et sa réponse se fait l'écho de mon invitation pressante à m'en confier au plus tôt quelque chose… »

Et puis vient le recours à la technique : dans l'addition de ces trois phrases, à priori totalement solidaires l'une de l'autre comme les trois premières marches d'une montée d'escalier, mais, en réalité, isolément porteuses de plusieurs degrés de précisions ou d'imprécisions sous la forme de trois propositions indépendantes, que devient-il prioritaire ou pertinent de questionner ? Si le « ça » apparaît pour les uns le coeur même du problème, la tentation de ricocher sur le « avoir mal » semble beaucoup plus primordiale pour les autres….

A tort ou à raison, j'ai, pour ma part, choisi d'ouvrir largement sur la possibilité de développer, lui laissant d'un même coup, le choix de décider elle-même de ce qui lui semblait le plus important :

« Est-ce que tu pourrais préciser ? »

De ses larmes redoublées, j'ai dû conclure qu'elle n'était pas prête à le faire et repartir perplexe, lui suggérant de l'écrire si elle trouvait ce mode d'expression plus confortable : on m'avait laissé entendre au collège qu'elle se débrouillait fort bien en rédaction et « séchait » moins en Français que dans les autres matières ! Dans cette rencontre avec la souffrance, il faut souvent ruser avec les conditionnels, les inconditionnels, pour créer inlassablement les espaces qui permettront à autrui de se rassembler, prendre des forces, et se mouvoir lentement hors de la crise, ou… s'y installer à moindres frais, en attendant que d'autre rencontres, d'autres liens, autorisent d'autres dénouements. Il faut souvent se résoudre à en rester là, et n'en concevoir ni amertume ni irritation : la « bonne personne, au bon endroit, au bon moment, » ce n'est pas toujours nous, loin s'en faut…

Au détour d'un accompagnement vers une nouvelle orientation professionnelle, elle me confiera néanmoins tout de go ce qui lui semblait alors si difficile à dire : à savoir qu'elle ne supportait plus la déchéance d'une mère sombrant dans la maladie alcoolique et les mensonges d'un père menant une double vie sur l'extérieur, faisant comme si de rien n'était, l'ignorant, l'exposant d'un même coup, seule, aux aléas de la dépression maternelle… c'est toujours le défaut de sens qui met dans l'impasse, en danger, quelque part entre le non sens et l'insensé, dans l'attente des réponses dont on n'ose même pas poser les questions. Ignorée de ceux qui vous ont donné la vie, prisonnière du silence dans lequel vous murent leurs secrets, et poussée à materner sa propre mère à l'âge où l'on a tant besoin de l'appui des adultes pour se construire : voilà bien assez de raisons pour « avoir envie que ça s'arrête »… L'envie de mourir se confond parfois avec l'envie d'arrêter d'avoir trop mal. La souffrance est broyeuse en ce qu'elle annihile notre capacité à raisonner, entame nos ressources, nous isole des autres comme des lieux de parole ou de médiation qui nous permettraient, peut être, d'en atténuer la force destructrice.

On ne choisit pas de vivre, pas non plus de mourir, sinon dans la désespérance, de celle qui peut vous anéantir du non sens, de l'insensé, d'un parcours chaotique vous laissant à l'âme de grands trous fumants, de grosses bosses bleuâtres…

« Une vie inutile est une mort anticipée » affirmait GOETHE (in Iphigénie and Tauris) Car, c'est bien du sentiment de l'inutile que vient à jour l'idée qu'on n'a pas- ou plus- sa place dans la grande communauté des humains ; et question ressources, on est loin d'être égaux ! Selon que vous soyez « puissants ou misérables » il y a, semble t il, autant de gloire à tirer que de ressentiment d'un sentiment d'appartenance à la grande chaîne dont nous ne sommes qu'un maillon, et plus souvent que prévu ou espéré, provisoirement ou durablement, l'un des « maillons faibles » !

Quelle plus terrible injustice que celle faite au « banni », condamné par ses origines, sa couleur de peau, son handicap, ou plus globalement sa différence, à vivre en périphérie de la cité des hommes qui ne prisent pas l'étranger ? Quel plus terrible destin que celui d'une dépendance conduisant au repli sur soi, sinon à l'enfermement, qui vous rend tributaire pour toujours du bon vouloir ou de la bienveillance d'une collectivité si souvent effrayée, pour le moins déroutée par l'étrangeté ? Quel plus terrible destin que celui du trouble, comportemental, mental, vous étiquetant « marginal »,qui sait même « dangereux », durablement méprisé d'un ordre public qui n'aime pas du tout le « dérangement » ?

La liste des infortunes est loin d'être exhaustive…Plus banal sans doute, mais non moins mortifère, le sentiment de l'insignifiance qui vous relègue au rang de l'inutile, de l'inexistant, de « l'accessoire »…

Le sens d'une chose, c'est le degré de résonance qu'elle prend en nous, voire la trace qu'elle va y laisser, eu égard aux valeurs qu'on a reçues et celles qu'on s'est forgées. Le sens d'une chose prend sa source dans la croyance, qui génère le meilleur ou le pire…

Du fait d'être vivant, donc en mutation permanente, l'humain projette, et, ce faisant, lance des ponts du présent qu'il apprécie (en tant qu'il l'évalue et lui accorde un certain prix) à l'avenir qu'il appréhende (en tant qu'il l'imagine, et en redoute les incertitudes). C'est l'une des raisons pour lesquelles initier les enfants à l'art d'occuper

l'espace social reste un casse tête sans nom pour les parents qui en sont exclus. Il n'est plus, là, possible de projeter à partir d'un présent qui ne vaut rien, ou pas grand-chose, à un avenir… fait de la certitude qu'il en sera de même ou guère mieux ! Disqualifiés dans leurs compétences d'initiateurs et d'accompagnateurs d'un espace social qui les a relégués, mis au ban, ou carrément en position d'initiés de leurs propres enfants, ces parents ne sont plus promoteurs mais associés à leur progéniture dans une invalidation qui recourt aux subsides et au subsidiaire pour survivre.

La mort à laquelle tout un chacun se trouve promis dès sa naissance en appelle à une transcendance qui rend acceptable la conscience de n'être qu'un passant dans la vie… Du fait d'être vivant et mortel, l'être humain se plaît à vouloir laisser trace de son passage dans ce monde, et se fait souvent mission d'œuvrer à l'évolution des modes de vie ou d'expression, des courants de pensée, des organisations politiques et sociales, dans la mise en commun des connaissances, la recherche, le partage et la transmission des expériences… pourvu qu'on lui en laisse l'opportunité, et qu'en renonçant à le « formater » on libère en lui la part créative présente dans tout sujet !

Défini par chacun en fonction de son hérédité, de son histoire, de son potentiel, de ses rencontres, de l'idéal qu'il s'en est forgé, le sens de la vie est une ligne directrice, une construction, se déclinant en projets, actions, créations, assurant la cohérence et la permanence d'une place à prendre et tenir parmi les autres, qui soit à même d'asseoir l'estime de soi.

Mais cette ligne directrice, poussée par le désir sans lequel J. Rouzel pense que « notre existence vire au désastre », est sujette aux aléas de l'imprévu : aux variables des moyens dont on dispose pour tracer sa route, aux pointillés des incertitudes, aux parenthèses bruyantes ou silencieuses des crises, aux vides des ruptures, aux interrogations obsédantes et contradictoires du doute, à la réalité en somme ! La réalité de notre impuissance souvent, à changer le cours des choses…comme à en inventer d'autres alternatives, d'autres déclinaisons ! Ne serions-nous, au fond, dans cette aventure individuelle et collective qu'en grave défaut d'imagination ??

A l'heure du dépassement bancaire autorisé même quand on n'a pas de revenus, du « tout à crédit »qui en conduit plus d'un au surendettement, du débit illimité qui autorise le « no limit » en toutes matières, *l'Avoir* est plus accessible que *l'Etre.*

L'Avoir est à crédit, tandis que *l'Etre* est à construire… quoi qu'il y paraisse, il est beaucoup plus facile de livrer clefs en mains une maison préfabriquée que de fournir les matériaux et former les hommes qui pourraient la construire via la mise en commun de leurs compétences mutuelles. La quête de l'*Avoir*, insatiable, puisque portée par le refus d'en rabattre avec la jouissance, pousse à la possession des choses, et soumet à la tentation de la tricherie. Du triomphe d'avoir « possédé l'autre » à la rage de « se faire avoir », des histoires à se « bouffer le nez » alimentent et signent ces « relations anthropophages » (évoquées par J. Loubet dans « le savoir faire éducatif ») dont la voracité n'a d'égale que la férocité.

Tandis que « l'*Avoir* » nous met en situation de dépendance, nous assujettit, dans la longueur qu'il faut toujours prendre pour ne pas risquer de perdre ou de manquer, « l'*Etre* » nous donne ce soupçon de hauteur qui fait de nous des êtres libres. Sa construction requiert d'infinies possibilités de relations avec autrui, dans l'indispensable échange des connaissances et partage des expériences qu'elle induit, dans le développement de l'intelligence, celle du cœur, celle de l'esprit, toutes deux sources de satisfaction du besoin fondamental de l'humain d'être reconnu pour ce qu'il est et non pour ce qu'il possède. « Recherchons », dit encore Sénèque (dans un traité philosophique intitulé « La vie heureuse ») « un bien qui ne vaille pas par la seule apparence, mais qui soit stable, permanent, et d'une beauté d'autant plus grande qu'elle est secrète… ».

Nul n'a vraiment le pouvoir de changer la réalité de celui qui s'en trouve accablé ; pourvu qu'il y consente, et qu'il y soit prêt, il est toutefois possible de l'aider à changer le regard qu'il porte sur celle-ci pour mieux s'en accommoder ou lui trouver d'autres issues… S'il est indiscutable, en effet, que l'on n'a pas toujours le choix des évènements qui viennent à borner le champ de nos libertés, du moins avons-nous un tant soit peu le choix de la façon dont nous allons, provisoirement ou durablement, faire avec nos limites… à condition, toutefois, d'opter pour l'ouverture et non pour l'enfermement dans quelque chapelle et quelque dogme que ce soit !

Si grandir revient à renoncer au cumul des avantages, vieillir relève de la même logique, car il n'y a pas d'évolution possible sans frustration. Dans les renoncements successifs que nous impose notre condition d'humains, donc de mortels, rester à minima l'acteur et non le spectateur de sa propre existence lui donne tout son sens ; sachant que l'erreur est inhérente à toute forme d'apprentissage, et que la faute se paie, c'est le seul message que nous soyons à même de transmettre aux jeunes qui ont besoin d'être guidés vers des chemins un peu plus fréquentables pour eux…Les aider à penser par eux-mêmes reste la meilleure façon de les protéger d'un danger, quel qu'il soit ! Ne sommes nous pas, comme eux, juste quelques étapes plus loin, en formation continue et en mutation permanente dans ce passage sur terre ? Et pour celui, jeune ou vieux, qui se trouve, bien malgré lui, ou pour des raisons qui n'appartiennent qu'à lui, durablement sur le bord du chemin, il n'y a pas d'autre choix que de fournir la prise en charge et l'accompagnement solidaires dont nous aimerions bénéficier s'il advenait que nous soyons à sa place… car nous ne sommes tous qu'à des places transitoires, jamais assurés de rien, et c'est précisément ce qui fait à la fois notre force et notre talon d'Achille dans cette quête aussi sublime que désespérée qui est celle de « l' Inaccessible Etoile » !

UNIVERSITE DE PROVENCE (DENTES)
INSTITUT DE GERONTOLOGIE SOCIALE

INSTITUT DE GERONTOLOGIE SOCIALE

MASTER AGIS
DUGA

MASTER 1-A.G.I.S.

En collaboration avec le Département de Neurosciences et le Master Sens

Accessible uniquement en formation initiale

MASTER 2-A.G.I.S.

ACTION GERONTOLOGIQUE et INGENIERIE SOCIALE

Accessible en formation initiale et continue

D.U.G.A

DIPLOME d'UNIVERSITE de GERONTOLOGIE APPLIQUEE

Accessible en formation continue

RESPONSABLE :

Philippe PITAUD : Directeur de l'Institut de Gérontologie Sociale, Professeur associé

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS

DEPARTEMENT ENVIRONNEMENT, TECHNOLOGIES ET SOCIETE
3, Place Victor Hugo, Case 75 – 13331 MARSEILLE cedex 3

Secrétariat : Tél. 04 91 10 67 90 Fax. 04 91 10 62 85
Ph. PITAUD, Directeur : Tél. 04 91 10 67 56 (répondeur)
Mail : dessagis@univ-provence.fr

Les dossiers d'inscription sont disponibles à partir du mois d'Avril

Pour plus d'information, site Internet : http://www.univ-provence.fr/agis

érès éditions

LES SCIENCES HUMAINES ET LES PRATIQUES QUI S'EN INSPIRENT

Consultez notre catalogue sur
www.editions-eres.com

Sous la direction de Stéphane Tessier

FAMILLES ET INSTITUTIONS : CULTURES, IDENTITÉS ET IMAGINAIRES

Les intervenants du champ médico-social auprès des enfants et des adolescents en difficulté savent que les enfants de migrants constituent une part importante de la population concernée. De cette réalité, générant parfois incompréhension et sentiment d'impuissance, la question culturelle surgit, mais aussi la tentation d'y répondre comme à un phénomène sociologiquement limité et concernant les seuls migrants. Les auteurs de cet ouvrage, dans un paradoxe apparent, contribuent à élargir l'horizon de cette question, mais aussi à la porter au plus intime de chacun. Ils ouvrent des pistes concrètes et des repères pour outiller ces acteurs, désamorcer les crises et renforcer les postures, faisant dialoguer positivement identité et altérité dans les pratiques quotidiennes aussi bien éducatives, que sanitaires ou judiciaires. L'exigence éthique seule paraît en mesure de fonder une approche des phénomènes culturels débarrassée du naturalisme ethnologique, comme de conférer une efficacité véritable à des initiatives qui sans elle ne sauraient relever que d'une technicisation du social.

318 pages, 23 €

Jacqueline Barus-Michel

SOUFFRANCE, SENS ET CROYANCE

L'effet thérapeutique

La souffrance psychique, maladie ou mal-être, est liée à l'humaine condition. Sous la forme de thérapies ou de cures, toutes les sociétés lui ont donné des interprétations et ont mis en place des pratiques et des prescriptions à prétention scientifique ou en relation avec les croyances et les religions. Derrière leur grande diversité, voire leurs divergences affirmées, les techniques utilisées recourent explicitement ou non à des procédés comparables, et les effets de guérison ou de soulagement relèvent de processus communs. Cet ouvrage en propose l'analyse, illustrant l'hypothèse que la souffrance consiste en une perte de sens et que tous les effets de guérison tiennent à leur capacité réelle ou supposée de restaurer du sens.

192 pages, 23 €

Philippe Gaberan

CENT MOTS POUR ÊTRE ÉDUCATEUR

Dictionnaire pratique du quotidien

Avec ces cent mots, pour une profession longtemps restée sans mots, Philippe Gaberan parle de pratiques éducatives, dans un langage simple, mais non simpliste. En analysant ce qui se trame entre Soi et l'Autre, entre l'éducateur et la personne accompagnée, il fait le lien entre les actes posés au quotidien et le sens que ceux-ci prennent au regard des objectifs éducatifs. Au-delà des définitions, ce dictionnaire jette un pont entre l'apparente banalité des gestes quotidiens et leur fondamentale répercussion sur le développement de l'être. Il n'est pas à laisser dans la bibliothèque mais à intégrer dans la trousse à outils que tout professionnel devrait avoir à porter de main, comme tout artisan qui se respecte. Car le métier d'éducateur relève d'un savoir faire dont la complexité n'est pas toujours bien perçue parce que souvent trop mal exprimée.

160 pages, 10 €

Jacqueline Barus-Michel

DÉSIR, PASSION, ÉROTISME...

L'expérience de la jouissance

216 pages, 23 €

Sous la direction de Loïc Andrien

PASSEURS D'HUMANITÉ

Cet ouvrage a été constitué à l'initiative d'un éducateur aux prises avec une crise culturelle, une crise de l'autorité : comme l'artisan qui se forme au côté d'un maître, le compagnon qui explore les régions pour en tirer un savoir-faire d'exception, il a sollicité des personnes qui sont devenues des figures d'autorité dans le champ social pour qu'elles évoquent très librement leurs souvenirs, leurs expériences, certains de ces moments qui les ont fait ce qu'elles sont. L'ouvrage n'est pas seulement un hommage rendu à quelques hommes et femmes, il est ancré dans un questionnement actuel. Quelle place pour la parole de nos prédécesseurs ? Quelle place pour notre parole ? Quelle parole pour demain ?

184 pages, 23 €

Philippe Gaberan

LA RELATION ÉDUCATIVE

Un outil professionnel pour un projet humaniste

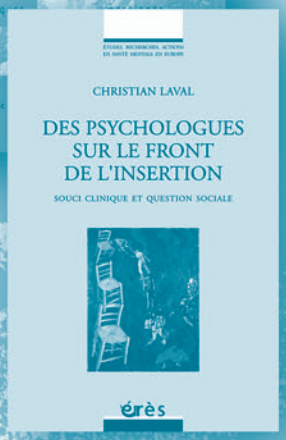
152 pages, 16 €

Sous la direction de Régine Scelles, avec Albert Ciccone, Simone Korff-Sausse, Sylvain Missonnier, Roger Salbreux

HANDICAP : L'ÉTHIQUE DANS LES PRATIQUES CLINIQUES

Les pratiques cliniques auprès de personnes en situation de handicap soulèvent de multiples questions fondamentales : l'anormalité, le rapport entre corps et psyché, l'articulation entre pensée et langage, l'altérité, la question du mal et de l'absurde, l'appartenance à l'humain. Il est indispensable pour les professionnels d'en étudier les enjeux psycho(patho)logiques, et en particulier inconscients. Cet ouvrage élaboré à la suite du deuxième séminaire interuniversitaire propose d'aborder la complexité de cette intrication entre éthique et clinique dans une perspective pluridisciplinaire, ouvrant sur la diversité des situations et des recherches engagées et à entreprendre.

296 pages, 25 €



Joëlle Loiseau-Blachère

JEUX DE LOI Éthique et pratiques d'un service d'investigation et d'orientation éducative (IOE)

Dans le cadre de la protection judiciaire d'un mineur pressenti en danger, qui se signale, ou est signalé, au tribunal pour enfants du fait de son impossibilité à résoudre ses difficultés au sein du réseau naturel ou institutionnel assumant sa charge, le magistrat missionne le service d'investigation et d'orientation éducative pour obtenir les informations nécessaires à sa décision : étude de la personnalité du mineur en lien avec son environnement élargi, vérification de la notion de danger et de la capacité des parents à porter attention aux difficultés de leur enfant, suggestion quant aux programme d'actions envisageables. Hommage rendu à cette mission bien spécifique ordonnée par le juge des enfants, cet ouvrage est surtout un témoignage personnel rendant compte des réalités éthiques et pratiques qu'elle sous-tend à travers la multitude des rencontres, tâches, rapports, évaluations qui en constituent le quotidien.

184 pages, 23 €

Christian Laval

DES PSYCHOLOGUES SUR LE FRONT DE L'INSERTION

Souci clinique et question sociale

Cet ouvrage présente une enquête documentée sur les psychologues qui interviennent au front des dispositifs d'insertion. Qui sont-ils ? Que font-ils ? Sont-ils des consultants, des « psychistes », des orientateurs, des médiateurs, ou encore et toujours des thérapeutes ? Au-delà de l'extrême diversité des profils de poste, ils tentent tous de s'affranchir des catégories construites en opposition dans l'histoire des politiques sociales : soin/santé, psychique/social, individu/société. Ils s'affranchissent tout autant des frontières institutionnelles et sectorielles. Du coup, leur arrivée dans le champ de l'insertion est l'indice de la prolifération d'une forme d'action publique qui privilégie l'horizontalité des dispositifs à la verticalité des institutions. Ainsi, l'insertion (dispositifs, professionnalités, acteurs, pratiques, catégories) apparaît comme un champ social hautement sensible où les débats entre politique de solidarité et politique de reconnaissance incarnent des enjeux politiques concrets et décisifs pour tout l'ensemble social.

128 pages, 15 €

EN LIBRAIRIE

ou à défaut : Editions érès - 33 avenue Marcel Dassault F-31500 Toulouse
Tél. 05 61 75 15 76 - Fax 05 61 73 52 89 - e.mail : eres@editions-eres.com